

A leur arrivée sur les terres actuelles, les Bambole déclarent n'y avoir rencontré d'autres populations que les « Botchwa » (Pygmées), très clairsemés, venus de la vallée de la Tshuapa.

Les *Toolî* ou *Yaïsa*, que nous avons laissés sur la rive droite du Lomami, poussent vers l'Est dans la direction de l'actuel Ponthierville; mais ils sont arrêtés et refoulés par les Walengola. Vers l'Ouest ils sont arrêtés par le choc en retour des Mongo-Landja. Ils réoccupent la vallée de l'Étoli.

On trouve chez les Yaïsa un clan Bokunia qui est probablement d'origine walengola.

Aux *Toolî* se rattachent les Yamba-Botunga et les Yalihila-Yalikandja.

Ajoutons qu'une autre version, recueillie chez les Yaïsa, représente ces populations comme ayant traversé le fleuve à hauteur de Basoko; après avoir occupé la région de l'actuel Elisabetha et pour échapper aux agressions des Topoke, ils remontèrent la rive gauche du fleuve et traversèrent le Lomami pour se fixer dans la vallée de la Lobaye.

Les Yamba et Botunga auraient formé leur arrière-garde, et c'est eux qui, remontant ensuite la Lobaye, se seraient heurtés aux Walengola. Pendant ce temps, les Ikoli et les Yangonda se fixaient au Sud de la Lobaye, les Yatulia et les Yaosa de même, plus à l'Est sur l'Étoli; les Yawelo et les Yaoka auraient rejoint le gros des Yaïsa en longeant le Lomami, arrêtés dans leur incursion vers le Sud par les Mongo-Lindja.

B. — Les Mongandu (1).

Les populations que nous appelons de ce nom et qui se reconnaissent une origine et une migration communes

(1) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Cardinal.

tireraient leur nom, soit d'un ancêtre forgeron (nganducouteau), soit de l'usage de l'huile indigène « ngandu », extraite par pression (opposée à l'huile « isali », extraite par ébullition), soit de leur situation géographique (« mongandu » signifierait gens de l'intérieur, par opposition aux riverains).

On a voulu y voir une branche des Mongo de l'Équateur. Pour s'en différencier, les Mongandu font valoir que ceux-ci parlent le « lundu », alors qu'eux-mêmes parlent le « fole ».

Les Mongandu seraient cependant apparentés aux Mongo, dont ils seraient les kali, « fils de la sœur ».

Les Mongandu disent que les Bambole sont leurs kali. Le Mumbole désigne le Mongandu comme étant son nian-gopami (frère de la mère).

Il s'agit donc de populations très apparentées entre lesquelles (au moins dans les zones frontières) se contractent de nombreuses alliances.

Les Mongandu se donnent une origine voisine de celle des Bambole. Ils occupaient les terres entre l'Aruwimi et le fleuve Congo et, comme les Bambole, ils ont fui les Mobango, eux-mêmes refoulés par l'invasion soudanaise.

Les Bokala, suivis des Bongemba, traversent le fleuve Congo vers l'embouchure de la Loleka.

Les Losaïla (aînés des Buma, dont la plupart sont dans la Province de l'Équateur), suivis successivement par les Bolombo, les Yambu et, plus tard par les Bosoku (clan aîné des Mongandu, celui qui quitte le dernier les terres ancestrales), traversent le fleuve entre Bahunga et la Lukombe.

Les Lokele, ou gens de l'eau, établis sur le fleuve, aidèrent les Mongandu à traverser l'eau.

La migration Nord-Sud des Mongandu s'est incurvée, sauf pour les Bosoku, vers le Nord-Ouest, à partir du centre du territoire actuel des Mongandu.

Ce changement de direction dans la route suivie est vraisemblablement dû à la connaissance, par les Mongandu, de l'existence de peuplades Mongo situées de l'autre côté de la Lopori et avec lesquelles les clans Mongandu craignaient de se rencontrer (leur avant-garde, les Buma, avait été arrêtée par elles de l'autre côté de la Lopori).

La migration des Bosoku se distingue des autres, d'abord par sa direction Nord-Sud du début à la fin, ensuite parce qu'elle s'est produite, si l'on en croit les déclarations des notables, bien longtemps après les autres. La véracité de cette assertion est très probable, les Bosoku suivant dans leurs migrations celles du sous-clan Okombokombo (de la tribu des Bambole). Les Bambole — certains clans du moins — s'étaient intercalés vraisemblablement entre les Bosoku et les autres clans Mongandu. Les notables de ceux-ci n'ont plus souvenir d'un voisinage durant leurs migrations avec le clan Bosoku ou avec les Bambole.

Des études de M. H. Marmitte, Administrateur territorial des Bambole, il résulte que les migrations de certains clans Bambole passent entre les sources de la Lopori et de la Mokombe, ce qui confirme notre hypothèse ci-dessus.

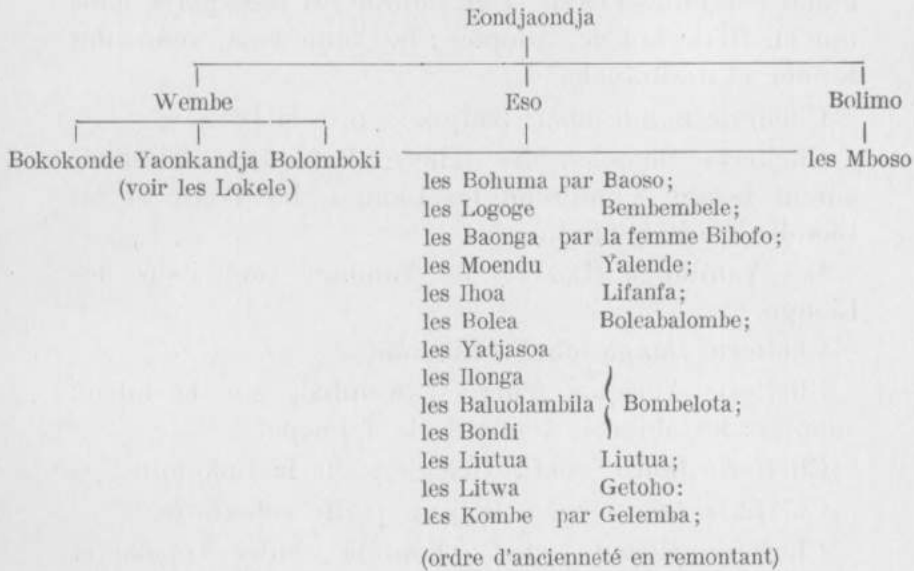
Les clans Mongandu n'ont rencontré aucun ennemi sérieux qui se soit opposé à leurs migrations. Ils se sont emparés de terres qui n'avaient comme occupants que des Pygmées (Baaka ou Bofoto). Ceux-ci n'ont offert aucune résistance aux migrations.

C'est ce qui explique que certains sous-clans ont pu être tentés de rebrousser chemin (tels les Bolesa et les Ngima).

D'autre part, les clans Mongandu se sont refoulés les uns les autres. Les Bongemba ont chassé les Bokala dans la plus grande partie de leur migration. Les Losaila ont fui devant les Bolombo et les Yembu.

C. — Les Topoke (1).

Ils déclarent occuper leurs terres ancestrales et ne rien connaître de leurs migrations (ceci sous bénéfice de contre-enquête). Ci-dessous la généalogie légendaire des Topoke, les apparentant aux Lokele :



Chefferie *Kombe* (chef : Walata), sud Isangi, le long du Lomani ; est sur ses terres ancestrales.

Kombe donna naissance à neuf fils, dont les descendants forment 22 villages : les Yangole, les Itindi, les Yankeleli (?), les Yamfira, les Yaniambi, les Yalioboga, les Yambay, les Yalusuna, les Yabongengeno, les Yalomongo, les Yahisunge, les Mbula, les Tongombe, les Yabotianongo, les Yalusambo, les Yaetalema, les Yesendola, les Yambete, les Yantamba.

Chefferie *Litwa* (chef : Etefa), rives du Lomani, sud Isangi.

(1) Nous utilisons quelques indications fournies par M. l'Administrateur territorial Appermans.

Est de même descendance le groupe Yaotenge (rive gauche du fleuve), qui a pris les mœurs et coutumes des Lokele. Cette chefferie a adopté un groupe d'origine baluobambila.

Chefferie *Liutua* (chef: Gombe Monene), fleuve Congo, aval Isangi. La branche cadette (Yaerumbua) a pris certaines coutumes Lokele. Une famille est incorporée dans une chefferie Lokele. Adoptés : les Yamesema, venus des Kombe et de Buluola.

Chefferie *Bondi* (chef: Badjoko), près la Loya.

Chefferie *Baluolambila* (chef: Bofandu), Lomami, amont Isangi. Comprend les Liongo, les Wette et les Liombo (chef: Bofandu).

Les Yaminga (Lokele) de Yanonge sont issus des Liongo.

Chefferie *Ilonga* (chef: Lilembe).

Chefferie *Yatjaoa* (chef: Lawamba), sur la Loya; adoptés: les Mosaka, venus de la Tshuapa.

Chefferie *Bolea* (chef: Gelegie), sur la Lukombe.

Chefferie *Ihoa* (chef: Bolisa), petite chefferie.

Chefferie *Moendu* (chef: Bomula), entre Topoke et Mozile.

Chefferie *Baonga* (chef: Ikeke), id., sur le fleuve, issue d'Eso par descendance féminine; adoptés: deux familles Moendu.

Les Baonga ont les mœurs et coutumes des Lokele (voir infra, riverains). Ils se donnent comme berceau Bandu.

Chefferie *Logoge* (chef: Bomela), petite chefferie sur la Lukombe; déclare occuper les terres de ses ancêtres.

Chefferie *Bohuma* (chef: Gemo), id.

Les *Topoke* de l'ex-territoire de *Yanonge* ne sont pas repris à la généalogie.

Chefferie *Yalihila* (chef: Lifenia), ex-Gemeli, fleuve en amont Yalufi; ils déclarent occuper leurs terres ances-

trales. Guerres avec les Turumbu, les Lokele, les Yalikoka (Topoke), les Bambole, contre lesquels ils s'allièrent avec les Arabes.

Chefferie *Yalikandja* (chef: Elambo), autour d'Yanonge. Guerres contre les Turumbu et Lokele. Famille adoptée : les Yaosenge.

Suivant une étude sur les Mboso, ces deux chefferies se reconnaissent d'origine bambole; on les appelle « foma », gens de terre, opposés aux Lokele, gens de l'eau, « liande ». Ils ont gardé la langue, le gong, les coutumes des Bambole, mais ont évolué sous l'influence des Lokele, dont ils ont pris notamment le tatouage.

Les Mboso (triangle Lomami-fleuve jusqu'à Yalufi ; les Topoke de la rive gauche leur donnent parfois l'appellation de Turumbu):

1° A Isangi, les Mboso (chef : Bolafi).

Les Mboso d'Isangi sont Topoke, mais déclarent toutefois être les neveux et non les descendants d'Eso et ne pas avoir exactement la même langue ni les mêmes batteries de gong que les Topoke.

Les Mboso du Lomami ont évolué sous l'influence des Lokele et revendiquent parfois ce titre, que les vrais Lokele leur refusent. Ils s'adaptent progressivement à la vie de l'eau (même remarque pour les Topoke installés sur le fleuve en exécution des mesures prises pour la prophylaxie de la maladie du sommeil).

Avec ces Mboso, nous trouvons les *Yasanga* et les *Yaokasanga* (voir la rubrique *Wagenia*), qui ont pris la langue et les coutumes des Topoke-Mboso.

Les *Yasanga* sont en effet frères des *Bohena* de l'ex-chef Mirambo (*Wagenia*) de Stanleyville, donc descendants des premiers occupants. Les *Yaokasanga* aussi viennent d'amont.

Les *Yaniongo*, également adoptés, se reconnaissent

originaires de la région de Yangambi et apparentés aux Yafolo (Lokele).

2° A Yanonge : les Yalikoka (chef : M'Belo, le plus important de la hiérarchie).

Une famille Ilungu de ce clan a été adoptée par les Bambole.

Une famille Bambole (Yessea) s'était insérée au milieu d'eux, mais est partie.

Les Mboso de Mbelo affirment être Topoke et se donnent comme berceau la forêt derrière Yatutu (rive gauche du Lomami). C'est à tort qu'on leur applique parfois le nom de Foma, qui ne convient qu'aux Bambole. Ils ont le lilwa des Topoke, différent de celui des Bambole.

Il se peut qu'il y ait chez ces Mboso des éléments bambole (les Yalanga).

D. — Les Turumbu (1).

Ils revendiquent le nom de Likile, qu'ils rattachent tantôt à un ancêtre éponyme, tantôt au cri d'un petit singe très répandu dans leurs forêts.

Turumbu est un sobriquet qui signifierait « gens de l'intérieur, de la forêt », par opposition aux gens de l'eau, riverains, qu'ils appellent les Liwange. Les Topoke de la rive gauche du Lomami appellent Turumbu les Topoke de la rive droite.

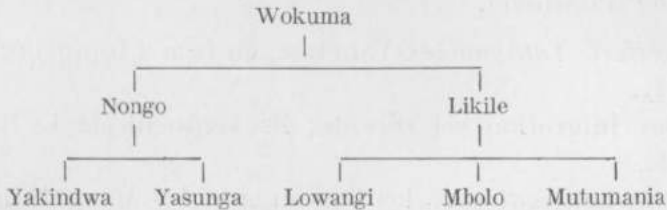
D'après leurs traditions, sont originaires de la Likati, d'où ils se dirigèrent vers l'Itimbiri, d'où ils gagnèrent la Lesse.

Ils passèrent l'Aruwimi avec l'aide des Basoo, dans l'onglet Congo-Aruwimi. S'avançant vers l'Est, ils se trou-

(1) D'après les données des chefferies et des notes de feu le Commissaire de district Demptinne.

vèrent en présence de leurs anciens voisins les Mongelima, qui avaient passé l'Aruwimi avec les Baondeh.

Ils descendent avec les Yanongo (région de Barumbu) de l'ancêtre commun Wokuma. Les Yanongo passent le fleuve, tandis que les Likile passent l'Aruwimi.



Leurs affinités avec les Basoko et les Mongelima datent d'avant leur migration commune.

Chefferie Likile à Basoko (onglet) (chef: Tungalu); la prééminence du clan Loangi est certaine.

Chefferie Yanongo à Barumbu, (chef: Likoye), absorbe un groupe Barumbu, d'origine basoo, qui en a le dialecte, le tatouage et le gong. Ils se sont séparés du gros de la tribu pour suivre les Yanongo, auxquels ils sont alliés par les femmes.

Ce groupe se déclare originaire de la région située entre l'Itimbiri et la Lesse. Ils firent étape à la rivière Lula; les Mokuma les avaient précédés, allant vers l'Aruwimi et la Lulu. Les Basoko les dépassèrent.

Les Mokuma refluèrent et s'installèrent à la Lula. La pression des Mobango les refoule vers le fleuve (sauf les Yamongoli, qui restent près de Yanongo). Les Barumbu y précèdent les Yanongo et les aident à passer le fleuve. Les Yamongoli, Barumbu (d'origine Basoo), asservis par les Mobango, aident ceux-ci à passer le fleuve, mais les Mobango repassent rive droite et les Yamongoli restent rive gauche, à proximité des Muingi.

La chefferie comprend, outre les Yanongo et les Barumbu, une famille Mongelima, les Yandumba; une

parenté adoptée d'origine Yamongoli, les Bopamba, et une parenté adoptée d'origine Basoo, les Basalio.

Le berceau des Yanongo se trouverait aux environs de Moenge.

En 1885, attaques arabes; en 1890, occupation européenne (Ponthier).

Chefferie Yambaw (ex-Yanonge, en face d'Isangi) (chef : Risasi).

Leur migration est récente; ils viennent de la haute Lubilo.

Ils se battirent avec les Bamanga et les Mongelima de Yambuya et Basoko, aussi avec les Weko et les Yaelengo.

Ils ont adopté:

les Olembe, d'origine mongelima, venant de l'Aruwimi;

les Yaigoli, Turumbu, mais non rattachables à aucun groupe connu;

une famille Topoke.

Chefferie Yaelengo (rive droite Congo, Yanonge) (chef : Bosenji).

Leur migration est récente; ils viennent de la forêt entre Yangambi et Gazi.

Ils comprennent les Yalibwa (restés en forêt), les Bokike (amont) et les Bakauw; en outre, trois petits groupes adoptés, Turumbu mais hors descendance des Yaelengo, appelés, comme les Yaelengo, *Baonga* ou Turumbu de l'eau: les Yakako, les Yawalo et les Kombeitole.

Chefferie Weko (id.) (chef: Lutilandolo).

Formée de petits clans divers.

Le plus important est celui des Yatonga, venant de la Bakea, affluent de l'Aruwimi, qui seraient d'origine bamanga (ou mongelima?), mais ont adopté la langue et les coutumes des Turumbu.

Les Yatonga se reconnaissent comme frères des familles absorbées par d'autres chefferies: les Yafulu chez les Bakauw; les Olembe chez les Yambauw.

Les Yatonga ont rencontré : les Yaotalu, d'origine mongelima de Yambuya ; les Yalikoti, d'origine bambole d'Yaniongo; les Yaliomba, apparentés aux Mongelima de Basoko; les Okungu, famille presque éteinte originaire de Basoko; les Okali, d'origine mongelima.

Nombreux intermariages, et union pour lutter avec succès contre les Turumbu, dont ils ont cependant adopté le genre de vie et les coutumes.

Leurs ennemis les caractérisèrent en disant qu'ils étaient aussi amers que les fruits du « weko ».

Chefferie Yawenda (Id.) (chef: Ngongo).

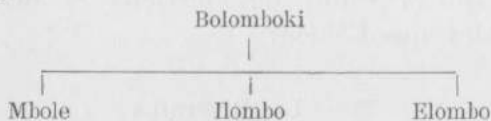
Dans leur dernière migration ils viennent de la Lubilu, en passant cependant par le confluent Congo-Lindi.

Ils furent en guerre avec les Mongelima et les Bamanga, avec les Arabes.

Ils ont adopté les Bahulo (d'origine bamanga (?) ou mongelima) dont une partie serait chez les Bamanga de Kaparata et Yambuya, et les Yaondolo, d'origine Topoke.

Les **Bolomboki**. — Les prétendus Lokele du Lomami nous paraissent devoir être traités avec les Turumbu, bien qu'ils se disent issus du second fils de Wembe, fils de Eondjaonja.

Généalogie :



Toutes les familles de trois groupes formant la chefferie Bolomboki se donnent un ancêtre commun, sauf peut-être Yaerembo (du groupe Ilombo), qui se déclare Bolomboki, mais que d'autres classent avec les Topoke du groupe Liomba (chefferie Baluolambila).

Leurs terres ancestrales se trouveraient dans la région de Yangambi (Turumbu). Ils citent comme étapes : Yafunga (rive gauche du fleuve); Lieki (rive droite du Lomami),

où les Elambo se séparent du gros pour passer rive gauche et continue par terre vers le Sud jusqu'à la Loha, où ils sont encore.

Peu de temps après, les Ilombo, qui craignaient l'eau (ilombo : gens qui ne savent pas nager), se firent passer par les Mbole rive gauche, mais continuèrent néanmoins leur migration avec ceux-ci.

Pourchassés par les Yafunga et les Isangi, ils s'installent à l'embouchure de la Lobaye (où resterait une fraction Bolinga, mais en chefferie Topoke?), puis remontent encore le Lomami rive droite; ils s'arrêtent à Yafala, où ils laissent une fraction (dont une partie passe rive gauche et se fixe à l'embouchure de la Loya), puis à Yakoko, où ils s'installent définitivement et voient l'arrivée des Arabes, puis des Européens.

Les Yahisuli quittèrent Yakoko pour s'installer à leur emplacement actuel. Là ils renouèrent les relations avec les Elambo, qui entretemps avaient passé la Loholo, la Loya, la Loilo et la Loale, pourchassés par les Kombe (Topoke). Les Elambo ont un gong différent et présentent des différences dialectales, sans toutefois que l'un et les autres paraissent dus à l'influence mongandu ou bambole.

Dans l'ensemble, nous voyons ici un mouvement de migration qui a réuni des terriens et des riverains (Turumbu devenus Lokele).

E. — Les Riverains.

1° *Les Lokele* (1). — On sait que les Lokele tirent leur sobriquet de la moule d'eau douce, dont l'écaille pulvérisée joue un rôle dans la cérémonie de l'échange du sang (2).

(1) Les Lokele ont fait l'objet d'une étude très fouillée de M. le Commissaire général Bertrand, à laquelle nous avons fait de larges emprunts.

(2) Suivant une de nos sources, les Mongandu appellent « etumba na lokeli » (tokeli signifiant réconciliation... passagère) une époque troublée

On les répartit en

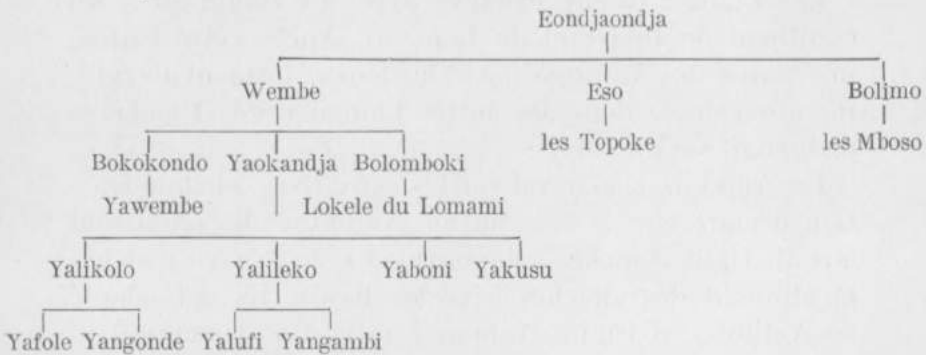
Bokokonde (Yawembe).

Yaokandja.

Bolomboki, ceux du moyen Lomami. Nous traitons de ceux-ci sous la rubrique « Turumbu ».

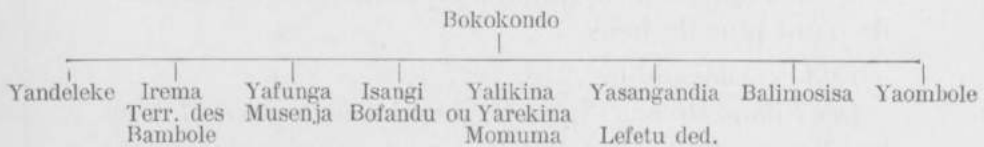
Yawembe serait une appellation générique les embrassant tous, Wembe désignant le fleuve Congo.

Généalogie légendaire réunissant comme suit Lokele et Topoke :



a) *Les Yawembe* (chef : Musinga), de Yafunga, vers l'aval; totem : le léopard.

Descendants de Wembe (?), premier fils de Eondjaondja, patriarche des Topoke-Lokele, ou populations hétérogènes composées de familles séparées des Turumbu, Topoke, Baonga, etc., dont certaines ont exercé un pouvoir d'attraction et formé noyau.



de guerres intestines, et « ilongo » l'échange du sang qui terminait les guerres.

Faut-il en conclure que les Lokele sont des Mongandu adaptés à la vie sur l'eau, les Mongandu étant les premiers arrivés au fleuve (peut-être pas avant les Topoke et les Turumbu) ? Cependant, leurs traditions rappellent que les Lokele leur firent passer le fleuve.

Voir aussi la tradition des Wagenia de Stanleyville.

Ces noms sont donnés toujours dans le même ordre (celui de l'installation sur le fleuve).

Les Yawembe n'ont pas de terres leur appartenant.

Les Yandeleke : les quelques survivants ont fusionné avec les Isangi, les Yasangandia, etc.

Les Irema sont incorporés dans une chefferie bambole en territoire des Bambole (Opala).

Les Yafunga, frères de leurs homonymes Yafunga Topoke, branche cadette des Liongo.

Les Liongo furent installés avec les Isangi près du confluent du fleuve et du Lomami. Après s'être battus, une partie des Yafunga passe le fleuve, formant l'agglomération de ce nom; les autres Liongo restés Topoke se dirigèrent vers le Sud.

Les Yarekina : à cheval sur les deux rives; chaque fraction déclare être le berceau des Yarekina. Ils paraissent être d'origine topoke (au moins ceux de la rive gauche) et auraient des attaches avec les Basoa. Ils ont adopté les Yalitoko, d'origine Yaboni (c'est-à-dire Turumbu).

Les Yasangandia.

Les Balimosisa comprennent les Yandjali et les Basanga, d'origine vraisemblablement topoke.

Les Yaombole seraient d'origine turumbu (venus des Yaelongo). Les Yaombole ont adopté les Yaluimi, d'origine yandja (Topoke).

Ont fusionné avec les Yaombole, cinq familles Yangole, d'origine topoke (Kombe du Lomami, avec lesquels ils n'ont plus de liens).

b) *Les Yaokandja.*

Les Likolo (totem : iguane), réunissent les ex-Yafolo et les Yangonde (chef : Itendi). Sont vraisemblablement d'origine turumbu (Entre-Congo-Aruwimi). Ils eurent de nombreuses guerres avec les Yawembe.

Les Likolo ont pris le cri de guerre de ceux-ci et se divisent en deux clans : les Yangonde (ex-Milambo-Bonuiuima) et les Yaforo (ex-Lokangu).

Les Yangonde ont adopté les Yaliombo, probablement d'origine lileko; les Yaforo ont adopté les Yalikako, d'origine turumbu (Bakauw); cette famille donne même le chef des Yaforo.

Les Lileko (totem : iguane « lokaya »), ex-Yalufi et ex-Yangambi de Lobanga, (chef : Lomba). Origine : la région de Basoko.

Ils ont remonté le Lomami, mais, rencontrant de la résistance, ils refluèrent vers le fleuve. Ils eurent de nombreuses guerres entre eux et s'allièrent enfin aux Arabes, comme la plupart des Lokele, après une courte résistance.

Sous-clans : les Yafoloma (Unioma); les Yalufi (Botshe-tshele); les Yangambi (Lobanga).

Les Yaboni (totem : pangolin, « yaa », chef : Lubanga, décédé, successeur : Batamba).

Ils paraissent venus des Turumbu (rivière Lubili). Ils eurent des guerres sanglantes avec les Lileko et les Yakusu, refoulèrent ceux-ci vers l'amont. Ils soutinrent victorieusement l'attaque des Yawembe. Ils s'allièrent aux Arabes.

Avec les Yaboni on trouve les Yakusu (chef : Lobela; totem : tortue « eulu »), et le village Bandindia, ramassis de réfugiés et expulsés Lokele.

Les Yaboni se divisent en Yalutsha-Yaliembe (Mongamba), Yalokombe (Musungu), Yaliningi (Mbuli), Yao-wamia (Walo), Yawako (Bosenji).

Les Yakusu (totem : « lula », serpent cracheur; chef : Djoko).

Les Yuani, clan dominant, situent leur origine sur le ruisseau Lakai, dans les terres en aval de Yalufi, et seraient d'extraction topoke. Pour se soustraire au voisinage des Yawembe et Yaboni ils remontent le fleuve. Ils ont à se battre avec les Turumbu et les Lokele. Ils

déclarent avoir embrassé la cause de l'Européen contre les arabisés, contrairement aux autres Lokele.

La chefferie comprend, outre les Yuani, qui se divisent en Yakusu et Yautondja, les :

Yatumbu (totem : « tula », silure électrique), d'origine Turumbu, alliés aux Yuani.

Yaolimela (totem : lilimi, long serpent noir); ils viennent de la rive gauche du fleuve en aval de l'île Bertha; ils ont dû se soustraire aux attaques des Bambole.

Yalisombo (totem : chimpanzé), venus avec les Yauni de Yalufi.

2° *Les Baonga* (riverains, dits « Mongelima de l'eau » à Basoko).

1° Les Baonga Topoke.

Voir la rubrique Topoke.

Voir aussi les Basoah d'Isangi sous la rubrique Basoo, et les Baonga Turumbu (Yaelengo) sous la rubrique Turumbu.

2° Les Likombe.

Originaires de la rive droite du fleuve Congo, en face de Yanonge; des rencontres sanglantes avec les Bakumu(?) amènent leur fuite. Ils furent à certain moment réunis à Guru avec les Yambumba Yamika et Basenga. Yamika et Basenga (d'origine Likombe) ont été depuis absorbés par les Mogandjo.

Un groupe Badjamba (voir Mongelima), originaire de Mupe, (Banalia) et placé aux rapides d'Yambuya par les Arabes, se joint à eux lorsque le groupe Likombe s'y rend, pour faire échec aux pillards arabisés, mais se met à la suite des Yamika.

Les Likombe ont absorbé une famille des Mogandjo (Mombana dit Kwele-Kwele), lorsque ceux-ci passèrent l'Aruwimi en 1895 (voir Mongelima).

Les Yambumba sont une branche cadette des Likombe.

3° Les Ilongo.

Originaires de la rive droite du Congo, ils semblent être apparentés aux Baonga. Ils disent avoir des frères de race à Isangi. Une invasion des Topoke et des Lokele les dispersa; ils suivent le chemin tracé par les Likombe et arrivent à l'Aruwimi. Ils ont adopté la langue et les coutumes mongelima.

Les Liambi, absorbés par les Ilongo, sont d'origine Yambese (Basoo), dont les frères de race résident encore sur la basse Lulu. Riverains de la Lesse, les Yambese suivirent les Mongelima dans leur migration.

Les Baporoa (id.) sont du clan Mohanga (voir Mongelima); ils se sont mis sous la protection d'Ilongo lors de la dislocation des Mohanga.

4° Les Baondeh.

Ils résidaient autrefois dans le bassin de la Lokoni, affluent de droite du fleuve Congo, et avaient pour voisins les Likombe et Bakombe (ce dernier groupe actuellement à Gazi).

Les Arabes de Stanleyville, aidés des Bakumu, les dispersèrent. Leurs pérégrinations les amenèrent à l'Aruwimi, où ils trouvèrent une famille de pêcheurs Yaisoa.

Ils eurent des rencontres sanglantes avec les Arabes, puis avec les Basoo renforcés des Mobango; ensuite avec les Européens, puis avec les Arabes, luttés au cours desquelles ils se déplacèrent et se dispersèrent.

Les Yangonde et les Lioto sont les cadets des Baondeh.

3° *Les Basoo.* — a) *Les Basoo* autour de Basoko (voir les Molielie).

Les Basoo sont originaires du bassin de l'Itimbiri et faisaient partie de la tribu des Bomenge (actuellement Moenge), au même titre que les Bomaneh, Yaofa, Basoah, Yakoyo et Yambisi.

Sous la pression directe ou indirecte des Mongwandi, ils vinrent, à travers la région d'Yahila, se fixer à leur emplacement actuel.

Familles adoptées: les Yahoia; les Yangwali; les Basolio et les Yamaele, également d'origine bomenge; les Yangolu, d'origine mongelima, et les Bonkwakwa, originaires des sources de la Lilu; ceux-ci furent en lutte avec leurs voisins Bahanga (Mahanga); à leur emplacement actuel ils eurent à souffrir des incursions que les Azande portèrent jusqu'au fleuve.

La migration des Basoo se fit dans l'ordre suivant: Basoo, Bomaneh, Yaofa, Basoah, Yakoyo et Yambisi.

b) *Les Bomaneh.* Sur l'Aruwimi, en amont de Basoko. Ce groupement réunit les branches Bomaneh, Yaofa et Yakoyo, Yambisi et Basoah des Bomenge.

c) *Les Basoah,* rive gauche du Congo, en amont de la Lokombe. Ils comprennent les Ilondo et les Ibisa, qui se disent d'origine basoko. Ils sont parfois désignés sous le nom de Baonga.

Ils parlent la langue des Baonga, leurs voisins, et en ont le tatouage et le gong (non celui des Topoke-Lokele).

Ils englobent diverses familles adoptées, d'origine lokele-turumbu (les Yamaina, les Yamolebola), topoke (les Yaelingi), etc.

Les Ibisa sont d'origine topoke.

Un village Ibisa est incorporé dans la chefferie de Kamango.

d) *Les Barumbu,* groupe basoo absorbé par les Yanongo (Turumbu). Voir sous la rubrique Turumbu.

4° *Les Mongelima de l'eau.* — Sur l'Aruwimi, entre Yambuya et Panga.

a) *Les Banalia (Amelagbeo).*

Nous sommes sans renseignements quant à leur origine. Leur est incorporé, un groupe de Bamanga: les Malili de Kendele.

Les Limbaya, les Yambuya et les Yangonda de la chefferie Bamanga de Yambuya se disent d'un même clan Nobekine, de même origine que les Banalia.

b) Les Mupe, avec les Mokangula et Mandindi (Batabane, successeur de Nandulu), sont des Bamanga qui ont adopté les mœurs et coutumes des Mongelima. Ils sont venus de la Lindi en faisant étape à la Zambeke, avant d'atteindre les rapides, où ils sont fixés.

On y trouve deux familles étrangères d'origine ababua; les Badjambe et les Mokanzi.

c) Les Bombwa (Amelagbe), avec les Bolulu et les Bokwambuli, viennent de l'Ouest, à la suite de dissentiments ayant séparé leur ancêtre de ses frères habitant la Lulu. Ils remontent la Lulu, empruntent la Tele et se fixent à l'actuel emplacement des Babua. Un hasard les conduit au Lohali et les met en contact avec leurs frères de Panga. Ils se rendent au Lohali et s'y fractionnent.

d) Les Badangi, les Wambanga, les Mokoze, les Bapeze.

Ils ont perdu beaucoup de monde dans les guerres avec les Popoie et les Babali. Ils englobent des éléments Popoie et Bamanga.

F. — Les Mongelima, les Bangba, les Baboro ⁽¹⁾.

On les a dits apparentés aux Mabinza (mais rien n'établit que les Babindja de Basoko sont des Mabinza), de même qu'on a dit que les Bangba et Baboro seraient apparentés aux Ababua ou aux Mobati. Voir à ce sujet, d'une part part, la généalogie légendaire des Mobango (qui sépare nettement les Mabinza et les Mongelima, tout en leur donnant une origine commune) et celle des Ababua, qui donne une origine commune aux Mabinza, Mobati, Bayew et Bobwa.

En territoire de Banalia, les Bangba et les Mongelima se reconnaissent une origine commune, l'appellation de Mongelima étant réservée aux gens de l'eau.

(1) D'après les dossiers des chefferies et les informations recueillies (pour une partie seulement de ces populations) par M. Brandt.

Les Mongelima, qui s'étendent dans le bassin de l'Aruwimi, de Baonde aux chutes Panga, sur 400 km., se divisent en Mongelima de la forêt et Mongelima de l'eau (voir cette rubrique). Ils embrassent des groupes indigènes d'origine différente, comprenant :

a) Les Mosanga (Mongelima de la forêt), appellation qui dut être étendue aux Baboro et Bangba, peut-être d'origine budja (bassin du Rubi et de l'Uele), refoulés par les invasions Bombongulu et Azande.

b) Plusieurs familles adoptées des tribus voisines.

c) Plusieurs groupes originaires des rives du fleuve Congo, et des terriens adaptés à la vie sur l'eau, les uns et les autres ayant incorporé des pêcheurs préétablis ou non.

Voir les « Mongelima de l'eau » sous cette rubrique et sous la rubrique Baonga, à « RIVERAINS ».

Généalogie générale :

Mosanga	{	Mahanga (Bahanga).
	{	Ebindja (Babindja).
	{	Gandjo (Mogandjo).
	{	Baboro et Bangba, district de Stanleyville.

L'organisation actuelle les répartit en chefferies comme suit :

Bahanga	{	Monbana.
	{	Bangbola
	{	Bokondo.
Babindja	{	Ebindja.
	{	Mombongo.
Mogandjo	{	Bopouhula.
	{	Bolikongo.
Baboro,		
Bangba.		

La descendance de Mosanga (frère de Budja) comprend les branches Mahanga, Ebindja, Ganjo, ainsi que, éventuellement, Aboro (Banalia), Bangba (id.).

Une violente poussée indirecte des Mongwandi et Abandia, Mongwandi azandésisés, bouscula les Mosanga et amena leur installation sur la haute Lulu. Les clans

ainés (les Mahanga) furent soumis; les clans cadets (Ebinja, Gandjo, Aboro et Bangba) précipitèrent leur mouvement de migration vers Banalia.

Les *Bokondo* se souviennent d'avoir habité avec les Bahanga et les Yabibi à la rivière Mabubi, affluent de la Lesse. Ils s'en séparèrent pour suivre les clans cadets sur la haute Lulu. Par la suite, les trois parentés furent réunis sur la rivière Ehanga (d'où peut-être l'appellation de Mehanga que leur donne la généalogie des Budja), près du boma des Arabes. Chaltin (1898) les déplaça et les installa ensemble sur l'Aruwimi, à l'embouchure de la Bunga.

Le groupe Bokondo se sépara du gros des Bahanga lorsque celui-ci se trouvait à l'embouchure de la rivière Bunga, pour occuper des terres de la rive gauche de l'Aruwimi.

Peu après, sous la pression Zande, les autres Bahanga remontent cette rivière.

Les Bokondo sont séparés de leurs frères de clan par l'Aruwimi et par des populations étrangères (les Baonde). Les Bokondo ont absorbé quatre groupes Baonga (voir cette rubrique): Yalo, Yalamba I, Yalamba II et Ibessa II, originaires de la rive gauche du fleuve Congo.

Les *Babindja* étaient réunis sur la rive droite du Rubi (ou de l'Itimbiri?); sous la pression des Azande, ils traversent la rivière et se déplacent vers l'Est, suivant le tracé des clans cadets (Bangba, Baboro et Mogandjo). Après avoir séjourné sur la Lulu, qu'ils traversent, ils s'installent sur la Bunga. Une nouvelle pression Azande sur le groupe Mahanga se répercute sur les Babindja et amène leur dispersion. Partie remonte la Lulu; une famille Bada-dua gagna même l'Uele, d'où elle ne reviendra qu'en 1914; partie reste sur place avec les Banuiingu (famille Bangba). Les arabisés laissent les Babindja à leur emplacement.

Lors de la révolte de 1894, ils se regroupent et assaient

de gagner les sources de la Lulu. Une rencontre avec un fort parti Azande les refoule vers l'Aruwimi; ils forcent les Mogandjo à passer rive gauche et s'installent autour du poste actuel de Mogandjo.

En 1896, De Keyser refoule définitivement les Azande vers le Nord. Les populations se soumettent et se groupent autour des postes d'occupation européens : sur la Lulu, à l'Est du poste de Mapalma, sur la route Mapalma-Mogandjo, sur la Kalumete. Ultérieurement ils tendent à se regrouper sur la route Mapalma-Mogandjo, au Sud de la Bunga.

Les *Mogandjo* étaient installés sur la rive gauche du Rubi; sous la poussée Zande, ils suivent les Baboro et se fixent dans l'entre-Lulu-Bunga. Les Arabes et les Européens les y laissent. Pendant la révolte de 1894, ils se dispersent : des fractions passent l'Aruwimi, le reste suit sous la pression des Babindja (voir plus haut).

A la création du poste de Mogandjo, partie passe rive droite, mais, dans la suite (en 1922), tout le clan se trouve à nouveau réuni rive gauche.

Les Mogandjo ont absorbé les riverains Yamika et Basenga, d'origine likombe, qui les ont aidés à passer l'Aruwimi, et les Batshamba, originaires de Banalia, placés par les Arabes à Yambuya, au passage des rapides, et qui se sont mis à la suite des Yamika et Basenga.

Les *Baboro* viennent du Nord et se fixent un certain temps aux environs de Buta (?), d'où ils sont refoulés par les Mambumbulu ou Bongbongbola, populations actuelles de Buta, poursuivies elles-mêmes par les Mongwandi (Abandia). Le clan aîné franchit l'Aruwimi et vint se fixer en aval de Banalia, sur les rapides. A la suite de difficultés avec les Arabes et les Bamanga, ils repassent rive droite, puis, en partie, repassent rive gauche, en amont de Yambuya.

Le clan cadet traversa également l'Aruwimi et vint se fixer sur la rive gauche, à l'embouchure de la Zambeke.

A la suite de difficultés avec les Bamanga et les arabisés, il repassa l'Aruwimi et se fixa à l'intérieur, où fut fondé le poste de Mongandjoro, puis sur la route de Buta.

Les *Bangba* et *Busalia* vinrent du Nord à la suite de guerres intestines et furent, au début, installés sur la rive droite du Lohali (Aruwimi). Là ils se divisent en deux colonnes, allant, l'une aux sources de l'Abolokwa (Bangba), l'autre s'arrêtant sur les affluents de droite de l'Alolo (Busalia). Les Bakute incorporés aux Bangba sont bamanga.

L'étude des Baboro et Bangba doit être reprise en liaison avec celle des Mongelima de Basoko et des Mabinza.

G. — Les Mombesa (1).

Ils se subdivisent en Wisikato, Liteka, Bondimbi, Yafari, Yamolemba, Yanduka, Yamwanda, plus les riverains.

Les riverains, à faibles effectifs, comptent les Mombongo, apparentés aux Mombongo et Yamonongeri (Molielie) du territoire de Yahila, et les Bonama et Yaolema, apparentés aux Yaolema d'Yahila et aux Yaminga de Bumba, bien que revendiqués par les Molielie (voir rubrique des Mobango). On trouve chez les Mombesa quelques indigènes d'origine mobango.

Leurs traditions ne remontent pas au delà de leur séjour sur la rive droite du fleuve (régions de Moenge, Mokaria et Bolama), où vivait leur ancêtre Mombesa.

Ils traversèrent le fleuve, il y a deux siècles, sous la pression venant du Nord (Mobango-Budja).

Ils passèrent le fleuve avec l'aide des Yamongeri et des Mombongo ; le gros passa vers la Matindi. Les Pygmées les suivirent dans leur exode.

Au Sud, les Mondimbi-Liteka et Wisikato rencontrèrent quelques groupes Mongandu avec lesquels ils vécurent en bons termes. Au centre ils trouvèrent des Yasola, qui se retirèrent au Sud du Lopori.

(1) D'après une étude de M. l'Administrateur territorial Roex.

Au Nord, les Yanduka et Yamwanda se rencontrèrent pacifiquement avec des populations Mongo, qui leur empruntèrent même certaines coutumes: déformation du crâne, gong et, en partie, la langue. L'entente se rompit toutefois et les Mombesa refoulèrent les Mongo au delà de la rivière Ifwofondo.

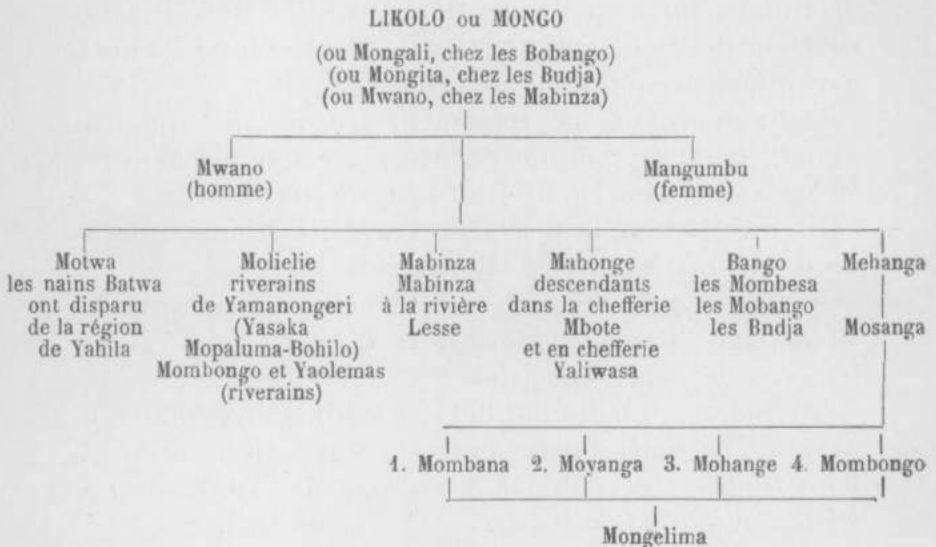
Vers 1800, les Mobango, assistés par les Yamongoli, passèrent le fleuve à la Lolanda et à la Matindi et vinrent attaquer les Mombesa. Finalement repoussés, ils repassèrent le fleuve.

Les Mombesa attaquèrent les Arabes, qui, peu après la pénétration européenne, établirent un camp chez eux, venant des Mongandu. Ils les mirent en fuite.

Ils opposèrent une assez forte résistance à la pénétration européenne.

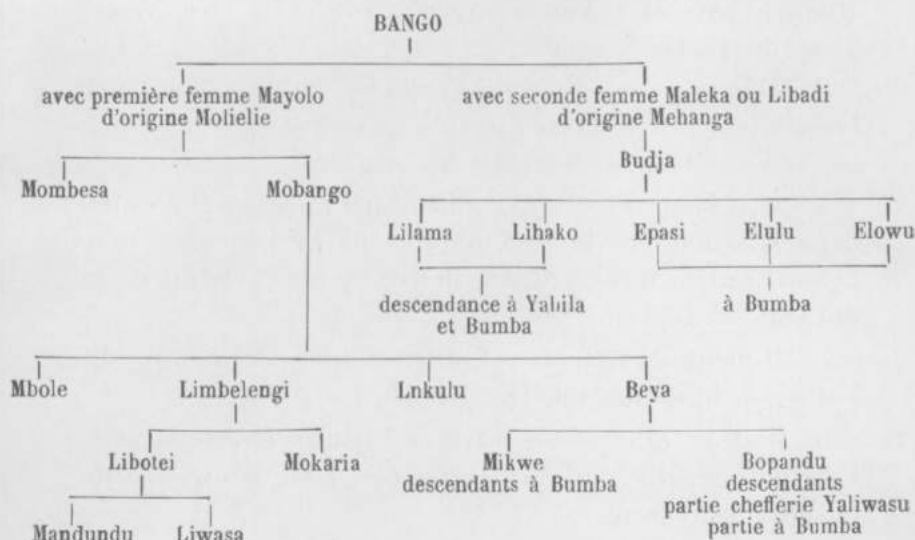
H. — Les Mobango ou Bobango et les Molielie (1).

Généalogie légendaire cherchant à rattacher les Mobango et les clans adoptés aux tribus occupant les territoires voisins:



(1) D'après les études de MM. les Administrateurs Rouvroy et Wautier.

Généalogie des Mobango:



Les Mobango disent être venus du Bokombo, vallon sur la rive droite de l'Itimbiri (bassin de la rivière Loeka).

Le départ du Bokombo se fit dans l'ordre suivant:

Batwa, Mahonge, Mehanga, Mombesa, Mobango (fuyant devant les « Ehumba »), Budja (id.), Mabinza (qui se déplacèrent plus vers l'Est, pour traverser l'Itimbiri à hauteur de la rivière Ekama).

Route suivie par les

1° Batwa: traversée de l'Itimbiri à la rivière Lolo; déposés rive gauche de la Loloka, grâce à des payeurs Molielie. Un groupe prend la direction de la Moenge, l'autre celle de la Sele, qu'ils remontent jusqu'à sa source et où il y a dispersion. Les Mombesa disent les avoir rencontrés et avoir traversé le Congo avec eux, mais les Batwa continuèrent à s'enfoncer dans la forêt.

2° Mahonge: en direction de Lolo; ils traversent la Loloka en trois colonnes successives:

Les deux premières se retrouvent en chefferie Yaliwasa;

La troisième (Mwandango) se dirige vers l'Ouest et fait alliance avec les Yamanongeri, puis avec les Wogo, d'origine budja.

3° Mehanga : en direction de Lolo ; ils traversent à la Loleka, suivent la Lesse jusqu'à sa source et occupent la la vaste forêt qui s'étend devant eux.

4° Mombesa : traversée de l'Itimbiri, puis marche rapide dans la direction de la Lingohu, de la Lwende, de la Loaka ; enfin traversée du fleuve, pour s'éloigner des Bobango et Budja.

5° Mobango : exode dans l'ordre ci-après : Yamandundu, Yaliwasa, Lokulu, Mokaria, Mbole, Yamanongeri.

6° Budja : une partie traverse l'Itimbiri sous la pression des envahisseurs, mais repasse rive droite lorsque le calme est revenu.

7° Mabinza : en direction de Lolo, mais, la rive étant occupée de Lolo à Mandungu, ils remontent l'Itimbiri et le traversent en partant de l'Ekama pour aboutir à la Yoko.

Il y eut par la suite infiltration de quelques clans en territoire de Yahila.

*
**

1° Les Yamandundu.

Ils comprennent deux branches : les Yakuma et les Yalokesu.

Dans la chefferie Yamandundu et Mambole, ont été incorporés, comme dalliés, les Mabinza (Yandea) et les Budja (Yamakumbaka).

Clans adoptés : les Yakamera (Mabinza).

Les Lipoti sont installés sur des terres Budja.

2° Les Yaliwasa.

Clan adopté : les Bondika-Bopandu, qui sont des descendants de Lukulu.

Les Yaliwasa se divisent en quatre branches : les Yawinawa, les Yamandjo, les Yamokula et les Bakuru.

Également adoptés les riverains (Bauro, Mopaluma et Yasaka) descendants de Yalolie comme les Yamanongeri et les Mombongo.

Et les Bakere, d'origine Mahonge, les Yangwa d'origine Budja, les Wogo, id.; les Yapoka, id.; les Yaelambo, d'origine Yamandundu.

3° Les Mokaria (chef: Alambalamba).

Ils se subdivisent en Yamotuka, Yabwa, Yaehili et Yati-kalu.

Ils ont adopté une famille Budja : les Kandjua (apparentés aux Yabwa par mariage).

4° Les Lokulu.

Les Bopandu, d'origine Lokulu, ont été adoptés par les Yaliwasa.

Le reste des Lokulu est vers la Lole, dans l'enclave de la Province de l'Équateur, sur la rive gauche de l'Itimbiri.

5° Les Mbole (chef : Kolomo).

Ils se subdivisent en Watumbe, Mobekele, Makotambi, Moluki et Walikombo (Yamolengo et Wasumba) Woonda.

Les Walikombo se sont détachés des Mbole pour se mettre à la suite de Yaliombo (Budja).

Clans adoptés: *a*) les Wogo (Budja); *b*) les Mwandango (Mahonge).

La chefferie des Mbole reprend les Walikombo détachés des Yaliombo (ceux-ci sont incorporés dans la chefferie Yamanongeri).

6° Les Yamanongeri.

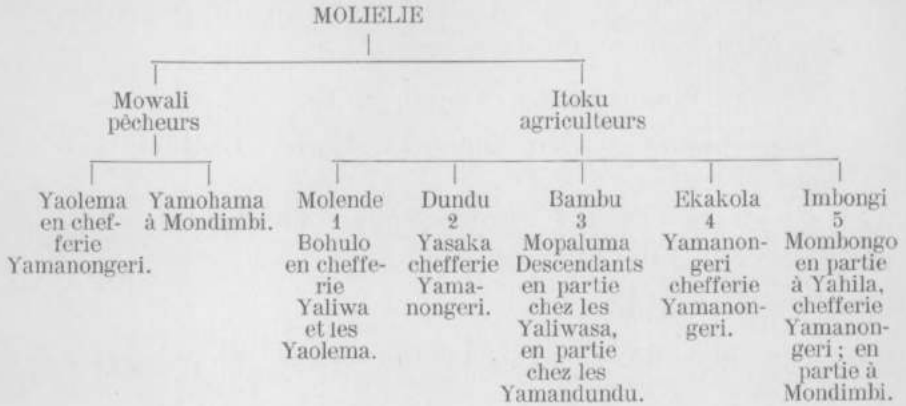
Ils sont Molielie et comptent plusieurs branches.

Le nom de Yamanongeri revient en propre aux descendants d'Ekakola, mais le même nom est appliqué de manière générique aux Yasaka, Mombongo et Yaolema.

Les Yaolema parlent un langage différent des autres riverains pêcheurs (Lokele, Bongele) ainsi que des Mombesa et des autres Yamanongeri (ou Molielie). Ils seraient

apparentés aux Upoto de Lisala (et aux Yaminga de Bumba?).

Généalogie légendaire:



La chefferie des Yamanongeri, descendants d'Ekakola et Imbongi (chef: Mangambu), comprend comme adoptés: les Yaolema (Bapoto), des Liombo ou Yaliombo (origine Budja) et des Moenge, ainsi que les villages Bombuna et Longele (licenciés).

I. — Les Budja.

Ils sont représentés à Yahila par

Les Yaliombo, auxquels se sont joints les Walikombo (Mokaria);

Les Yamakumbaku, formant secteur avec les Yandea;

Les Wogo, adoptés par les Mbole.

(Voir la rubrique *Mobango*.)

J. — Les Mabinza ⁽¹⁾.

Nous ne possédons pas d'étude d'ensemble de cette population.

Les renseignements que nous donnons plus loin, tirés

(1) Voir HUTEREAU, *Histoire des peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*.

des pièces d'investiture, donnent une analyse détaillée des clans Mabinza, mais manquent de vues d'ensemble.

Ils sont suffisants, toutefois, pour faire rejeter l'opinion de Hutereau, qui fait venir les Mabinza de l'Aruwimi, suivant l'exode des populations qu'ils refoulèrent vers le Nord..

La subdivision des clans donnée par Hutereau ne concorde pas non plus avec les résultats des plus récentes enquêtes.

Les Mabinza viennent de la Haute-Likati et de la région Yakoma (voir Introduction).

La généalogie légendaire des Mobango les apparente aux Mobango; la généalogie légendaire des Ababua les apparente aux Mobati, Bayew et Bobua.

Ci-dessous la généalogie légendaire des Mabinza. Elle est très approximative et ne s'accorde pas toujours avec les généalogies de détail reproduites plus loin.

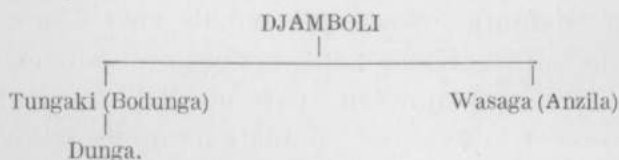


1° Secteur Bozuba Modjamboli.

Comprend les chefferies :

a) Bodunga et Anzila.

Les Bodunga sont descendants de Djamboli, fils de Binza et les aînés des Anzila. Ils étaient jadis à l'embouchure de la Tshumbi et remontèrent vers les sources de cette rivière, suite aux attaques des arabisés. Ils sont de même origine que les Mabinza Modjamboli attachés au territoire de ce nom, et apparentés aux Mabinza d'Ibembo.

Généalogie :*b) Boso-Bibi (Bozuba).*

Boso et Bibi sont deux enfants de Zuba, troisième fils de Binza.

Même généalogie que sous Boyeka ci-dessous.

Emigrés de la région de Yakoma avec d'autres familles Mabinza, ils s'installèrent à la Makonde, affluent de gauche de la Tshimbi, et à la Motali, affluent de droite de la Likati, deux rivières prenant leur source à la crête de partage des eaux de la Likati et de l'Itimbiri, connue sous le nom de Busumana (route naturelle créée par la divinité).

Les Bibi s'en allèrent vers l'Est en suivant le Busumana et furent recueillis par les Mobati (voir ceux-ci), puis s'en allèrent vers la région de Bondo à la rivière Kulu, affluent de gauche de la Likati.

L'invasion des Abandia les oblige (de même que les Bodongola et les Baganga) à passer la Likati. Le mouvement entraîne les Boso, qui se réfugient chez les Budja; Bodongola, Baganga Kwondo et Bibi s'unissent pour battre les Budja. Les hordes arabes les dispersent et beaucoup sont emmenés en captivité à Mapalma. Délivrés par les Européens, ils s'installent autour d'Ibembo et se font rejoindre par les Budja.

Comprennent les groupes Mobema, Mokolonga, Bogongo, Bogengu, Madoka, Bohama, Ekomi, Batukpwa.

2° Secteur Bozuba-Bodunga.

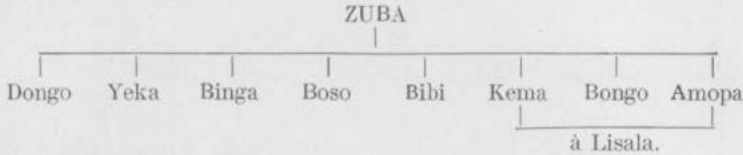
Comprend les chefferies :

a) Batongo;

b) Boyeka (primitivement appelés Bobinga).

Groupe les descendants d'Yeka et Binga, tous deux fils de Zuba, lui-même troisième fils de Binza.

Généalogie :



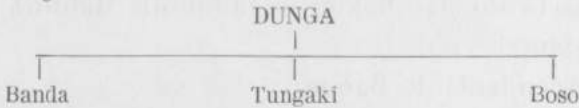
Les descendants de Yeka sont : les Bogala, les Amambila, les Bawengu, les Bobongula, les Bupwa.

Les descendants de Binga sont les Bolupi.

c) Les Bobanda regroupent les descendants de Bonda, fils de Dunga, lui-même premier fils de Binza.

Comprennent les groupes Bobinga, Asengue, Bomera, Bogura, Agobo, Bobangu.

Généalogie :

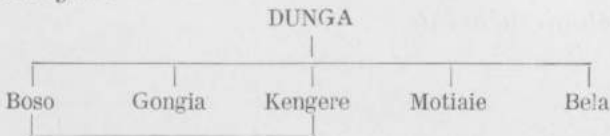


3° Secteur Bodunga-Bokoï.

a) Chefferie Boboso. Groupe les descendants de trois fils de Dunga : Boso, Gongia et Kengere, issus de la même mère.

Comprennent les Libobe, Bonzedi, Bowenze, Limbati, Bobongo, Bobala, Amukuse, Bobeia, Alibobe.

Généalogie :



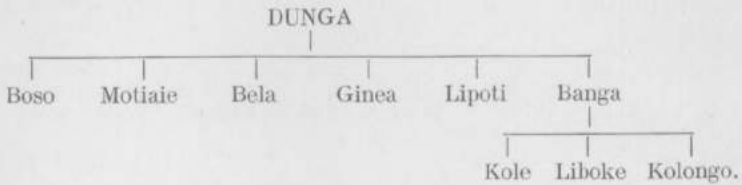
b) Chefferie Botebe-Basoyo.

Les descendants de Motiaie.

c) Chefferie Bodunga.

Les descendants de Bela.

Généalogie :



Gongia, Kise et Baie sont, non pas les 2^e, 3^e et 4^e fils de Boso, mais bien les 7^e, 8^e et 9^e, de même mère que Boso.

d) Chefferie Magbwenge.

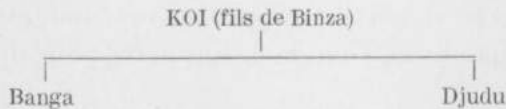
Les descendants de Banga.

e) Chefferie Amandjudu.

Font partie du clan Bokoie de la famille Mabinza, venue du Nord-Ouest.

Les descendants de Banga.

Généalogie :



Comprend les Bogonga, Mongili, Bovili, Bosingu, Bobadi, Bobenge, Bobongu.

Généalogie générale :

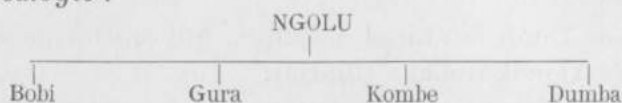


*
**

4° Chefferie Bongulu, absorbant les Bokombe.

Comprend les clans Bobobi, Bogura, Alikombe (ou Bokombe) et Bodumba.

Généalogie :



Viennent de la région de l'Ouest, sous la poussée des Môngwandi.

Les Bobobi, Bogura et Bodumbe s'installent sur la rive droite de l'Itimbiri, près du confluent de la Tenda, de la Budai, de la Komba et de la Likati, tandis que les Alikombe se fixent sur la rive gauche, près de la Tele et de l'Yoko.

Les premiers sont forcés, sous la poussée des Abandia, de repasser l'Itimbiri et de s'installer avec les Alikombe sur la Tele et la Lulu.

Les incursions arabes obligent les Bongulu à repasser l'Itimbiri. Les Arabes les poursuivent et les soumettent. Ils reviennent sur les terres que les Abandia les ont forcés à quitter.

Les Bokombe comprennent les familles *Bobuta*: Mangbada, Imangu, Bogambe, Bome, Bodoko, Bogugwe, Boboko, Bobata, Bodjamba, Bameme, Bosso, Bokapo, Botaku, Mokunda, Andumba, Anzani.

Les Bobobi comprennent les Mohenge et les Moganga.

Les Bogura comprennent les Bogaia, Bokwobe, Anzani, Abolo, Amapudja, Alibandi, Bogiba, Bodjagara.

Les Bodumbe comprennent les Awaki, Bopata, Bodungu, Akope, Bodjo, Bokombo, Ambwongo.

*
**

Voir aussi, sous la rubrique Mobati, les Bongu, Mabinza mobatisés et les Mopandu-Bodembu, Mabinza également mobatisés chez les Bagbe (Mobati).

P. S. — *Les Mabinza de Yahila* (voir rubrique Mobango).

Deux groupes résident en territoire de Yahila :

1° Les Yakamera, adoptés par les Yamandudadu (Mobango);

2° Les Yandea et Lipoti à Yahila, qui ont formé secteur avec les Yamakumbaka (Budja).

Une famille, les Yamolongi, s'aventura plus loin et se trouve chez le chef Ligabo des Mopoluma (Basoko).

II. — Peuples de l'Uele.

A. — Les Mobati (1).

Dans la fresque qui retrace à grands traits les mouvements de population des Uele (préface aux « Azande » de de Calonne), M. le Colonel Bertrand considère comme première vague bantoue pénétrant dans les Uele, l'invasion (vers les années 1700) des Gombe, dont l'avant-garde serait les Abangwinda (les Bangwinda d'Hutereau, qui les considèrent comme un clan des Mobati), plus tard absorbés par les Abandia et les Azande (voir cependant l'opinion du R. P. Vandenplas, qui fait des Abangwinda des Soudanais). Elle laisse sur place les Mobenge. (M. Bertrand entend par là sans doute tous les Mobati, dont les Mobenge sont la branche la plus importante). Elle envoie comme détachements dans le Sud les Mabinza, les Budja, etc.

Cette dispersion se fait sous la poussée des Mongwandi, qui surgissent sur le Haut-Ubangi et qui sont bientôt soudanisés.

Vers 1750, troisième poussée bantoue, celle des Ababua.

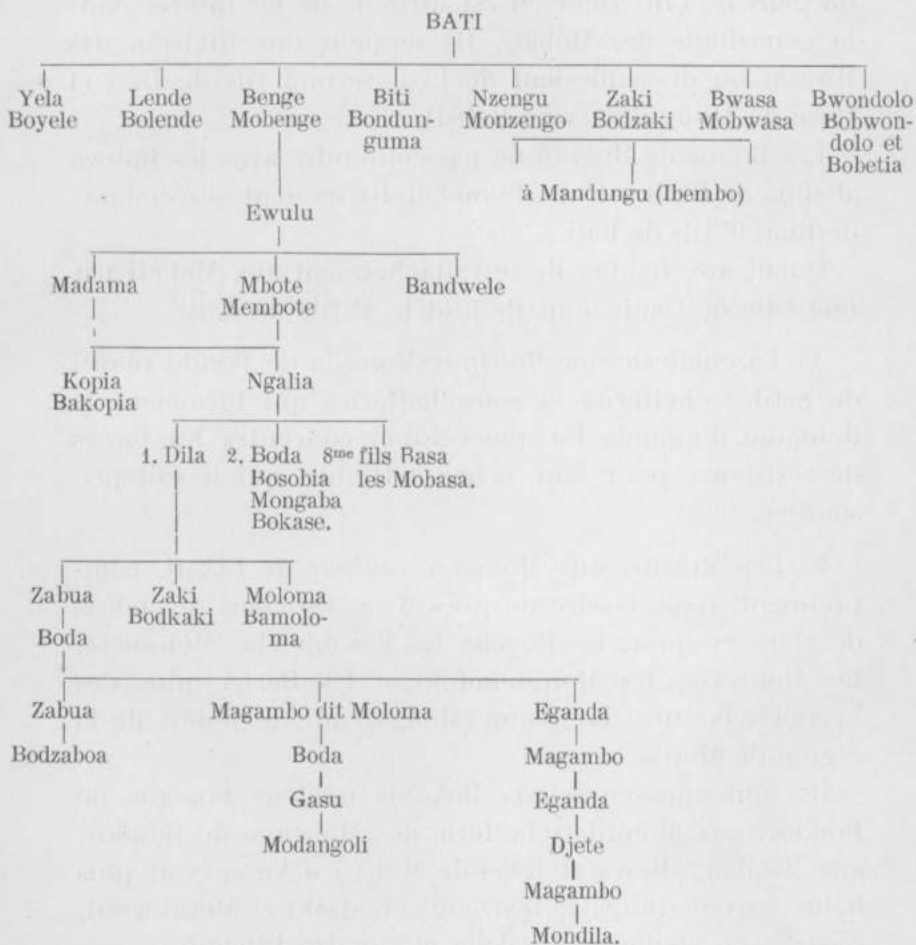
Les Mobati sont originaires de la Haute-Likati.

Les Mobati d'Ibembo auraient formé l'aile droite de la

(1) D'après les dossiers des chefferies; voir HUTEREAU, *Histoire des peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*; DE CALONNE, *Azande*, préface.

migration, les Mobenge l'aile gauche (entre l'Uele et la Bili). Les Mobenge se sont avancés jusqu'à Lebo, mais ont été refoulés par les Abandia.

Généalogie des Mobati :



Sont rattachés à la chefferie de Magambo :

les Mombote;

les Bobwondolo;

les Bodunguna.

Aux Bodunguna se sont incorporés les Bogala (pêcheurs), qui seraient d'origine Mabinza, alliés aux Boguru, aux Bogboma, ainsi qu'aux Bondekela de Monga.

Les Balisi (sur l'Itimbiri) s'intitulent gens de la rivière et appellent les autres, tels que les Mobwasa, les « Gombé » ou gens de l'intérieur. Il est difficile de les insérer dans la généalogie des Mobati. Ils seraient une division des Bwasa, ou descendraient de Lisi, second fils de Bati et frère de Dungula? (voir Balisi).

Les Bobua de Buta (à ne pas confondre avec les Bobwa ababua de l'Entre-Bima-Bomokandi) seraient descendants de Bua, 9^e fils de Bati.

Quant aux Bagbe, ils se rattacheraient aux Mobati par une fille de Gani, dont ils font le 4^e fils de Bati.

A) La chefferie des *Mobenge-Mondila* de Bondo réunit de petites chefferies et sous-chefferies qui formaient le domaine d'Eganda lorsque celui-ci concentra les forces de résistance pour faire échec à Djabir, qui le fait prisonnier.

B) Les Mobati, dits *Mobenge*, autour de *Likati*, comprennent, dans l'ordre de préséance, les clans ou débris de clans ci-après: les Boyele, les Bosobia, les Mongbata, les Mobwasa, les Mongbondolo et les Barisi, plus des licenciés Bogura, Bogboma (Mongwandi) et Bobua de la région de Muma.

Ils sont apparentés aux Bokopia (secteur Bokopia de Bondo), aux Mondila (chefferie des Mobenge de Bondo), aux Bosibana-Bowa et Bolende Mobati d'Ango (voir plus haut), aux Bodungala, Bodzengo. Bodzaki et Mombwasu, répartis en chefferies Gbakala et Gondzo l'Ibembo.

Nous trouvons là une association de Mobati dispersés par l'invasion des Azande et rassemblés par l'Européen autour du poste de Likati, secteur plutôt que chefferie (id. pour Angu).

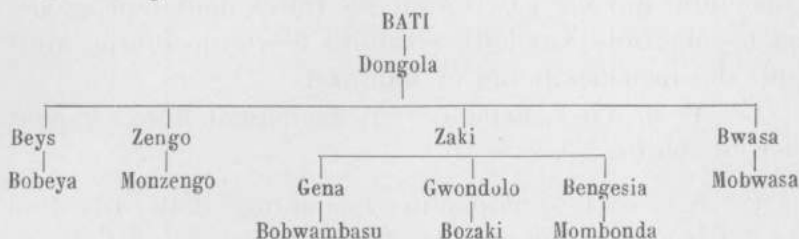
C) Les *Mobati* ou *Bobati d'Ibembo* (région de Mobwasa) comprennent :

1° Chefferie Bolende;

2° Chefferie Bodzaki (chef: Gwakala); on y trouve les Bobeya, Bodzengo et Bobwambasu Bozaki.

Ils viennent de la Haute-Likati. En butte aux incursions des Abandia, ils gagnent leur habitat actuel. Ils combattent les Mabinza et les Budja. Ils ont adopté les Bolibie.

Généalogie:



Le groupe porte le nom de Bosaki, du fait que la famille Gwondolo, la plus nombreuse, détint longtemps le commandement.

3° Chefferie Mobwasa (chef: Ngonzo).

4° Chefferie des Bongi (alias Bogwanga-Kwondo), mabinza mobatisés. Les Bongi d'origine Mabinza se sont mobatisés au point d'avoir perdu tout souvenir de leurs attaches. Ils pratiquaient la circoncision, comme les Mabinza, tandis que les Mobati ne l'ont adoptée qu'à la présente génération.

Ils émigrèrent en empruntant la rive gauche de l'Ambu, gros affluent de gauche de l'Elongo, en refoulant devant eux les Boyeka.

Au confluent de l'Alba et de l'Elongo, scission: les Bopandu, Boganga et Bodembu traversent l'Itimbiri, tandis que les Kwondo, demeurant sur la rive droite, se meuvent entre l'Elongo et la Tshimbi.

Les Bopandu, Boganga et Bodembu se dirigent vers la Lulu. La poussée Abandia de Mozua les scinde: Bopandu et Bodembu prennent la direction de la Tele et de la Haute-Rubi (où nous les retrouvons : Bagbe, Bopandu) ; les Boganga se replient sur Ibembo, où ils retrouvent les Kwondo.

Boganga, Kwondo et leurs alliés Bibi s'unissent aux Bodongola pour attaquer les Budja de Motuke et leur faire passer l'Itimbiri dans la région de Mandungu. Les hordes arabes les dispersent et leur enlèvent beaucoup de monde.

Les Boganga ont absorbé les Bokalaka, fraction Bodembu qui n'a pas rejoint ses frères dans leur exode, et les Mogbula Amokoli, riverains d'origine Budja, ainsi que des licenciés Bonggi et Mabinza.

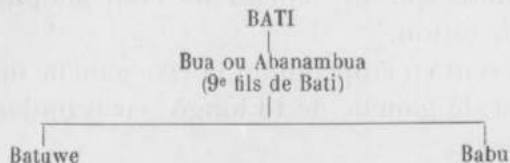
Les Bodo (chef: Lebaki) sont également Bonggi et leur seront réunis.

P. S. — Les Bopandu Bodembu, dont question ci-dessus, se retrouvent chez les Bagbe, au Nord de Rubi, entre Rubi et Bali. Le nom de Bagbe leur est improprement donné. Leur est rattaché un petit groupe adopté Mondungwali (Bobua), qui s'est mis à la suite des Bopandu.

D) Les *Bobua Mobati*.

1° Les Bobua de Buta (Mobati), à l'Est, entre le Rubi et le Bali (chef: Modika).

Généalogie:



Comprennent deux clans: les Batuwe et les Bobuababu. Ils viennent de la région qui s'étend entre Libokwa et Angu.

A la suite de querelles intestines ils vinrent se réfugier chez le groupe Bagbe des Mobati installés à cette époque sur la Likati. A la fuite de Mobati (Bagbe) devant les Abandia, les Bobua se joignirent à eux pour occuper leurs terres actuelles.

2° Les Babua d'Ibembo (Haute-Likati, région de Muma).

Ils se disent descendants de Bua, ancêtre des Babua des Ababua, et apparentés aux Babua de Bambili, sans pouvoir dire comment ils s'en sont séparés. Nous les avons classés avec les Bobua de souche Mobati, faute de plus ample information.

Ils comprennent les familles Bobanda et Botombo.

B. — Les Bagbe (1).

1° Les Bagbe (chef : Pwoku), au Nord du Rubi, entre Buta et Zobia, comprennent les Bulemabondo, avec comme clan adopté les Mongani et les Bodzaki (ex-chef : Rubi), dont ils sont les aînés.

Originaires de la Likati, ils fuirent devant les Azande, non sans résistance, et parvinrent à préserver leur indépendance.

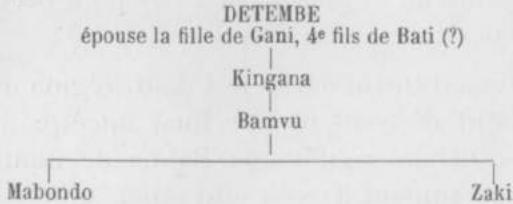
Lorsqu'ils voulurent traverser le Rubi, ils eurent à combattre les Mabinza. Sur la rive gauche du Rubi, ils eurent à lutter contre les Baboro et Bobiti (Mongelima), puis contre les Bondzo et les Bokiba. Plus tard, sur la rive droite, avec les Mondingima et les Mobalia, dont ils voulaient occuper les terres.

Rive gauche, ils séjournèrent longtemps sur la Lemoya.

(1) Hutereau classe les Bagbe (qui sont des Mobati) parmi les Soudanais et en fait une branche des Mongwandi (pp. 122-123), qui auraient adopté les mœurs, les coutumes et le langage des Mobati. Il faut remarquer avec raison que c'est abusivement qu'on a donné le nom de Bagbe à toutes les populations, très denses, qui habitent les rives du Rubi en amont de Buta. Mais il désigne comme Mobati les Bodembu et les Bopandu, qui sont des Mabinza mobatisés, et il fait des Bobua de cette région (d'origine mobati) un clan des Bobwa Modongwali, ce qui n'a plus aucune signification.

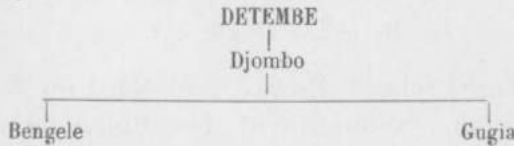
Inquiétés par les Bondzo et Bokiba, ils passèrent sur la rive droite du Rubi.

Généalogie :



2° Les *Bobengele-Bogugia* (Bagbe) également du Nord du Rubi.

Généalogie :



3° Pour les Bopandu Bodembu (Mabinza mobatisés), improprement appelés Bagbe, voir les Bonggi (Mabinza mobatisés), sous la rubrique Mobati, B, 4°.

C. — Les Mongwandî.

Nous trouvons en territoire d'Ibembo la chefferie des Boguru (chef : Gine).

Les Boguru font leur émigration par les plateaux au Sud d'Yakoma. Ils vont se fixer dans les forêts de la Tele, affluent de la rive gauche de la Likati.

Ils sont soumis par Laru et Enguetra (Abandia), Mongwandî comme eux, mais azandésisés et mis en coupe réglée. A côté d'eux voisinent les Bogboma (chefferie Bakpwa), de même souche mais de migration différente, et qui se tinrent dans le bassin de la Makudi, affluent de la Tengali, sous-affluent de la Likati.

Dispersés par Engetra fils, ils se sont reconstitués en partie dans la région de Muma.

Les Bogboma ont conservé la pratique courante du mongwandi comme langue véhiculaire; les Boguru ont abandonné le mongwandi pour adopter le lebate, suite à leur long séjour avec les Mobati. Les Boguru se divisent en trois grandes familles (groupes de clan) : les Mobolongo, les Libienga et les Baku.

Clans issus de Guru : les Bokwama groupent une partie des Bosisa, ceux-ci descendant de Guru par la fille aînée de celui-ci, qui engendre Sisa, alias Bea, avec un Mobuse;

les Bobanzi, groupant une autre partie des Bosisa et les Benzeme, Mabelenge et Bala;

les Basumbali, groupant les Boburu, Bokenge, Bozombo, Bobongo, Bulekazanu, Badoka et Bongwe;

les Madama, groupant les Dinde;

les Bobaku, groupant les Bokasu, Bosule, Bomome, Bosuta, Bulezapaka et Bongolia;

les Boyamili, groupant les Bopia, Botemele et Bobudali.

Familles adoptées : les Bobamili et Boyele, d'origine Bodongola et les Kuturu.

Généalogie :

Kulugwandi-Gwanda.	{	Bandia : les Abandia de Monga, Bondo, Buta et Bili ;
		Kulugwandi : descendants en région de Monga :
		Babina-Guru ;
		Bea : descendants à Buta, chefferie Bagbe ;
		Gara : descendants en chefferie Magambo de Bondo ;
		Bua-Boma : chefferies Bogboma ;
}	Zakara : descendants à Monga ;	
	Law : descendants à Yakoma.	

D. — Les Ababua ⁽¹⁾.

Sous ce nom on désigne un ensemble de populations appartenant à la grande migration Nord-Ouest Sud-Est, originaire des sources de la Likati.

(¹) Voir DE CALONNE, *Les Ababua*; ID., *Etudes Bakongo*; ID., *Azande*; le volume *les Ababua*, dans la collection CYR. VAN OVERBERGH; HUTEREAU, *Histoire des peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*.

Nous avons puisé nos informations dans les dossiers des chefferies et dans les notes de MM. Landeghem, Grégoire, Liaudet, Hurllet, etc.

Si leur localisation géographique et les divisions administratives, à l'intérieur desquelles se faisaient les enquêtes, ont fait individualiser assez nettement les Mobati d'Ibembo-Likati et Bondo, mis en avant parfois sous le nom de Mobenge, qui n'est qu'une de leurs subdivisions, à l'Ouest, cependant, on englobe sous le nom d'Ababua, en y comprenant les Bagbe, eux-mêmes de souche mobati (Bagbe parmi lesquels on a compris parfois des populations de souche mabinza), et les Babua de Buta, qui sont de souche mobati, les Bayew, que toutefois on a appris assez tôt à distinguer.

Un essai de classification peut faire considérer comme grandes subdivisions :

1° Les Mobati, avec leurs collatéraux les Balisi et leurs descendants les Mobenge, les Bagbe et les Babua de Buta, et avec les Mabinza mobatisés (Bongi d'Ibembo, et à Buta, les Bopandu Bodembo, qui leur sont apparentés).

2° Les Bobwa proprement dits, que l'on subdivise en Bokapo, Bakete, Mondongwali (c'est-à-dire les Bulekengeze, s'il est exact que Mondongwali est un sobriquet ⁽¹⁾ qui peut être étendu aux Bakete et Bokapo) ⁽²⁾, Bulungwa et Mobongono. Aire d'extension : la Bima à l'Ouest, l'Uele au Nord, le Bomokandi à l'Est, et la Mokongo, le territoire Makere et l'Andu au Sud.

3° Les Bayew, aire d'extension entre Bima, Rubi et Uele (?), comprenant les Monganzulu, les Bobimba, les Bokiba, les Bagongia, les Moringita (y compris les

(1) Cette appellation s'appliquerait aux familles Bakete, Bokapo, Bulukengeze (peut-être aussi aux Buluzege), qui furent les remarquables guerriers qui conquièrent le pays sur les Makere. Beaucoup d'autres familles Bobwa voudraient s'attribuer le titre par gloriole. Après eux viennent, par ordre d'importance, les Bulungwa et les Bobongono, qui ont un ancêtre commun.

(2) Il y a des Bokapo bayew (descendants de Yew pour Mobio) et des Mondongwali bayew). — Voir aussi les Bobua-Mobati.

Mondongwali bayew, à distinguer des Mondongwali bobwa), les Mondingima et, comme bayewisés, les Bawinza (Makere).

Nous pouvons considérer chez les Ababua deux colonnes d'invasion :

1° Celle comprenant en premier lieu les Bayew, que suivirent par après les Bobwa, migration qui se fit par la vallée de la Likati.

2° Celle comprenant les populations de la région de Kole et Zobia (et aussi Ibembo? Yahila? Basoko?), qui prirent la vallée de la Tshimbi, celle de la Yoke et de la Lulu, pour arriver aux terres où ils s'établirent.

La première vague d'invasion fut celle des Bayew, suivie de près par celle des Bobwa, qui prirent femme chez les Bayew. Il s'est produit alors un mouvement de migration de certaines familles bayew vers Bambili.

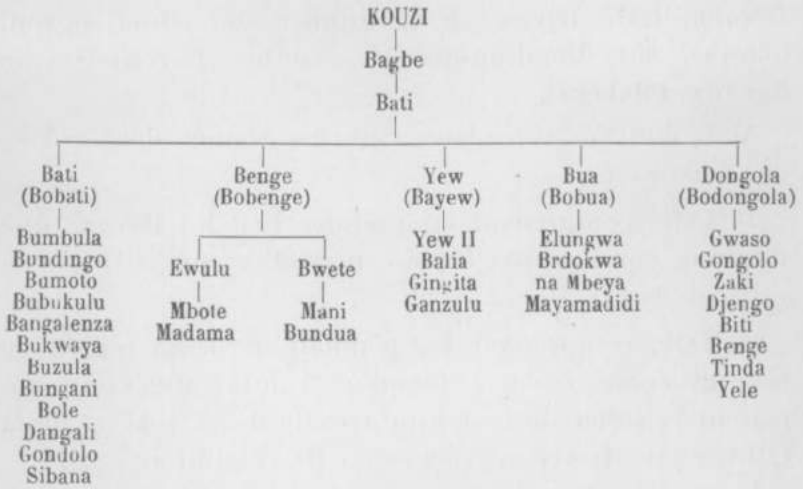
Bayew et Bobwa refoulent les Makere, premiers occupants du sol.

La « généalogie légendaire » des Ababua, que nous reproduisons d'après le cours d'Institutions indigènes professé par notre collègue M. Vanderkerken à l'Université coloniale, indique la communauté d'origine que se reconnaissent (sur la base sans doute de la parenté entre lebate et le lebwale) Mobati, Bayew et Bobwa, voire les Mabinza (1) (2).

Les généalogies résultant des études les plus récentes diffèrent d'ailleurs quelque peu de la descendance indiquée ci-dessous pour chaque branche.

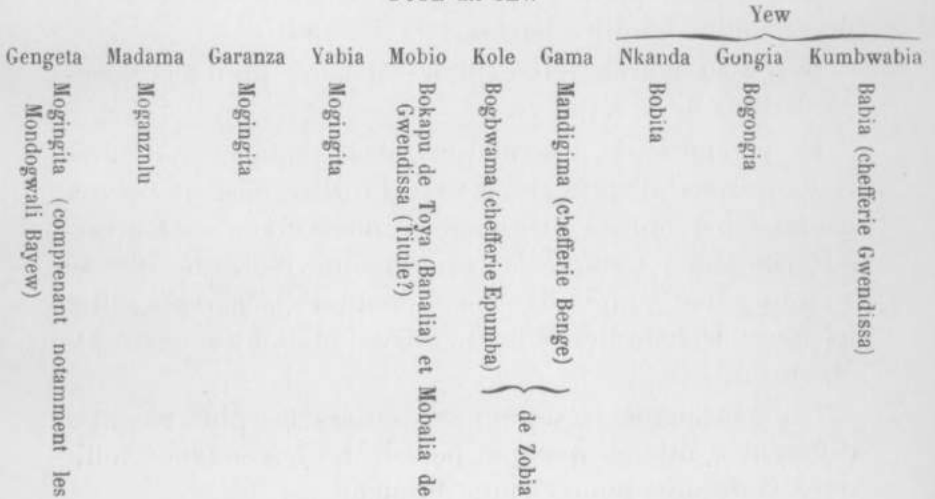
(1) Voir aussi la généalogie des Mobango, apparentant aux Mabinza les Mobango, les Budja et les Mongelima.

(2) Hutereau écrit que les Bobati, Bayo et Bobwa se reconnaissent une origine commune, mais indique l'Aruwimi comme leur pays d'origine. Cette opinion résulte de la station qu'une colonne de migration fit sur la Lulu et sans doute d'une erreur d'interprétation quant au sens de la dénomination Lohali, Lowale, Lofale.



1° Les Bayew.

DODE dit YEW



N. B. Mokino, fondatrice des Bobimba Babu, serait une fille de Gongia.

Les *Mogingita*, au Sud de l'Uele et à l'Ouest de la Bima, (chefferie Agameto). Descendants de Bagusulu, quatrième, et de Gengita, cinquième fils de Yew Mokuru.

La chefferie comprend les clans Mongaranza, descendants de Bagusulu) et Mombwangiri, Bokasiri, Mondin-

gima et Mondongwali (descendants de Gengita, ces derniers par Dombwale, fils de Moloma, fils de Gengita).

Ils ont tous comme totem l'hippopotame.

Les Mangaranza ont adopté une famille Babode (totem: l'hippopotame), d'origine Bobita (Bayew), et une famille Bambuna (totem: mangbé), de souche Bengé, de la chefferie Zongia de Buta.

Les Mombwagiri ont adopté les Bongenge (totem: hirondelle noire ou embemba) et les Bombeli (id.).

Les Bokasiri ont adopté des fractions Bombuza (totem: léopard, kopi) qui sont d'origine bawenza (Ekonokwa) Bogogo (totem: spectre masumu), dont la souche est chez les Mobati (Möbenge-Bokopia), Babwanda (totem: la foudre, mangbe), Bapeli (totem: léopard), d'origine bakere (?).

Les Mondigima ont adopté des fractions Babode (totem: serpent), d'origine inconnue, et Bawenza.

Les Mondongwale ont adopté une fraction Babode.

Les Mongaranza, les Mombwagiri, plusieurs branches des Bokasiri et les Mondingima sont sous l'autorité directe d'Agameto.

Les Bayew ont leur berceau sur la Haute-Likati, rivière Tele, d'où ils furent refoulés par les Abandia.

Les Mogingita ont fait étape sur la Mbangé (bassin Likati) et sur la Basse-Lombe, la Makere et la Bonga, affluent de l'Uele.

Il y a lieu d'insister sur ce qu'il s'agit ici de Mondongwali de descendance Mogingita, et que l'homonyme ne doit pas faire croire qu'il s'agit de dissidents Babua Mondongwali.

Les Mogingita donnèrent le signal de la révolte de 1901 (prise de Likobwa). Voir les Balisi, qui vinrent à la suite des Mogingita.

Les *Bogongia*, avec les Bobita et les Basawa, rive gauche Bima, (chef Aponza). Descendants de deux fils de Yew Moke (7^e fils de Dede ou Yew Mokuru): Nkanda

et Gongia [totem (yegita): l'hippopotame (dupe), comme tous les Bayew].

Les descendants de Nkande, premier fils de Yew Moke, se dénomment Bobita (six familles); ceux de Gongia, deuxième fils, les Bogongia.

La chefferie comprend deux familles alliées: les Bangombe et les Bambande (totem: léopard); elles vivent avec les Bayew depuis trois quarts de siècle. Elle comprend aussi les Basawa (totem: léopard, descendants de Zaboge, qui épousa une fille d'Yew; leur histoire est intimement liée à celle des Bogongia.

Avec les Bosawa vivent les Bambudi (totem: le chimpanzé, kumbusu), apparentés aux Barisi, et quelques Bambande.

La chefferie comprend enfin les Basayo (totem: léopard), qui ne se reconnaissent aucun lien de parenté avec les Bayew et les Basawa.

Les descendants de Gongia forment deux groupements, l'un avec six familles et de nombreuses subdivisions, sous les ordres du sous-chef Elelia.

Les Bobita reconnaissent la suprématie que s'est acquise depuis trois quarts de siècle la branche cadette et parmi celle-ci le rameau Aponza.

Les *Bobimba*, à l'Ouest de Zobia, entre les Bangba et Beenge (chef: Tanalebuna).

Généalogie :

Dede dit Yew	
Yew Moke	
Gongia	
Mandoie	
Mokino (femme) qui épouse Mosua	
Zumba	
Gelengo	
Mamboro	
Bele	
les Bagbwase	les Babu

Mokino, descendante de Yew, eut comme premier mari

un Bagbwase du nom de Zuba; descendants : les Bobimba Bagbwaase.

En secondes noces elle épouse un Babu; descendants : les Babu (ycompris le groupe Gwendisa, issu d'une femme Babu et d'un Bayew).

Ils vécurent côte à côte dans leurs luttes contre les Mabinza, les Abandia, les Avungura, les Arabes de Mirambo.

Il existe en chefferie Ekonokwa un groupe important de Bagbwase, séparés de ceux-ci depuis des générations.

L'habitat primitif des Bobimba fut sur la Haute-Likati, rivière Tele, d'où ils furent délogés par les Mabinza. Etapes : la Bwalu, cours d'eau en chefferie Azande de Buta; la Makere, tributaire de l'Uele, où les Abandia viennent les tracasser; la moyenne Lomba; la Basse Bima, où les Avungura les inquiètent; puis, en suivant la rive gauche de la Bima, ils occupent la Kela, la Makua, la Titule, combattant les Makere et les refoulant vers le Sud.

Les *Bogbwama* ou Mokwama de Zobia, rive gauche de la Bima (chefferie Epumba; totem : hippopotame). Ils sont venus de la Haute-Likati par Barisi.

Une foule de familles étrangères sont venues se joindre aux Bogbwama, dont elles partagent l'existence depuis plusieurs générations. Le groupement comprend comme Bogbwama descendants de Gama, fils d'Yew, diverses familles dont les principales sont les Bulemambuli, famille aînée, mais dépossédée de la suprématie, et les Bulelikanya, et des familles étrangères d'origines Mogingita, Bogangia, Monganzulu, Bangaluma, Bawinza, Bangombe, etc.

Leur migration, venant de la Haute-Likati, est passée par les mêmes étapes que celles de tous les Bayew : la Lombe et la Malolo.

Leur nom serait un sobriquet caractérisant leur coquetterie.

C'est sur la Malolo que les Boghwama prennent une personnalité distincte. Ils eurent des démêlés avec les Balisi et se fixèrent sur la Mokwa, près de Titule. Ensuite, ils franchissent la Duali, laissant les Bogongia sur la rive gauche. Ils s'étendent vers la Bima, jusqu'à la Mokongo. Ils entrent en conflit avec les Abwamali de Detere et Zemu, alliés aux Mondongwali contre les Avungura (Ndeni). Ils connaissent ensuite les incursions des arabisés.

Ils s'installent sur la Gaina, s'étendent vers la Balombe et la Balua. (Voir les Bokwama, au Nord de l'Aruwimi.)

Les *Mondigima*, rive gauche de la Bima, en face de Zobia. Les Mondigima se divisent en Bonguluma et Bangbwesu (clan adopté d'origine indéterminée). Ils ont adopté les Bubondoli (de race Babua, alias Bagogo, sont apparentés avec les Bongoluma); Bambwala de Banalia (chef : Bengé) ; les Bongaluma Bulebanagwe de la chefferie Bobinda de Bukule (Titule); les Bongaluma Bulebagugea de la chefferie Balisi de Kakwe (Titule), et ont des parents chez les Moringita.

Les *Mondongwali* de Zobia, au Nord de Rubi (chef : Tilopi), 500 habitants (sont-ce des Mondongwali babua bayew ?), dont 200 Bagogo (voir sous Moringita).

Ils comprennent une famille Mondongwali bayew (totem : hippopotame); une famille Bagogo (id.); une famille Bangbweta d'origine balise (totem : chimpanzé); une famille Bobade (totem : léopard); une famille Mombandi (id.), d'origine bangombi; une famille Moganzulu (totem : hippopotame).

Ils se prévalent tous du nom de Mondongwali.

D'autres groupements dissidents d'origine Mondongwali, qui n'ont pas rejoint après la révolte de 1901, dite Nzepele, se trouvent dans la région de Banalia Kole. La suppression de la frontière administrative permettra de revoir la question.

Ils se disent descendants de Dombwali, fils de Ya, fils

de Yew. Les Bagoyo se disent également descendants de Dombwali.

Les *Batuwi* de Zobia (chefferie Bandemelema) frontière ex-Banalia, sur un affluent de gauche du Rubi, sont originaires des sources de l'Emve, affluent de gauche du Rubi, d'où ils furent chassés par les Bagbe. Ils eurent à souffrir des Arabes. Lors du Nzepele (révolte de 1901) ils émigrèrent sur la Longele, affluent de l'Aruwimi; ils se mirent à la suite des Mondongwali de Zobia.

On retrouve les Batuwi dispersés en territoire de Titule, chez les Bokiba de Kole, chez les Bobalia.

Ils parlent le lebwale, ont les mêmes mœurs, mais n'ont pas de totem. Leur origine est obscure.

Les *Bokiba* (chefferie réorganisée en 1932; chef : Kpwni, frère de Nemoeto). Deux subdivisions : l'une au Sud de Dembia (Bambili); l'autre au Nord de Zobia, séparées par les Bobongono, en chefferies Nemoeto (famille aînée : les Bokalasa) et Selingi (les Mosalia du Basay).

Un troisième groupe, les Bokiba Bambulu, est en région de Kole (chef : Toya).

Le totem est l'ebi, fourmilier.

Les Bokiba paraissent être bayew et non mabinza, comme on l'a cru, parce qu'ils se déclaraient Mabinze, c'est-à-dire issus d'un ancêtre Binze.

Les Bokiba disent être venus de la rive Sud de la Bima. Ils déclarent toutefois avoir traversé le Lefale, qu'on a prétendu identifier avec l'Aruwimi.

Ils ont été en tout cas en contact avec les colonnes Bobwa : Bokapo, Bakete, Mondongwali (Bulekegeze) et Bulungwa.

Les Bokiba du Nord se sont établis chez les Bulungwa, avec lesquels ils ont contracté des alliances matrimoniales.

Version recueillie à Bambili :

Les *Bokiba de Toya*, à la suite d'une querelle, sont partis vers la Haute-Tele. Les autres sont partis en traver-

sant la Bima et refoulèrent vers l'Est les Makere Mambuli. Si leurs palmeraies ont été plantées par eux, cela ferait remonter leur occupation à un siècle au moins.

Les Bokiba actuels de Zobia, envoyés en expédition, y sont restés.

Version recueillie à Zobia :

Les Bokiba se disent Mabinza, originaires de la rivière Aruwimi (?), qu'ils auraient quittée au début du XVIII^e siècle, pour fuir les attaques incessantes d'un certain Bwugulu, chef Mabinza à la solde des traitants soudanais. Ils franchirent la Tele (laquelle?), le Rubi, à l'embouchure de la Likati, où ils trouvèrent le pays occupé par les Mogengita. Ils se dirigent vers l'Est. La séparation des Bokiba se produit au pays des Moringita (querelle à propos d'un chien).

Le groupe Nemoeto se mit à la suite des Bulengwa, traverse la Bima près de la Beo. Le groupe Toya part vers la Haute-Tele. Le groupe Zobia franchit la Bima après le groupe Nemoeto, refoulant les Makere Mambuli et les Maka. Ils occupèrent divers emplacements, toujours dans le bassin de l'Andu.

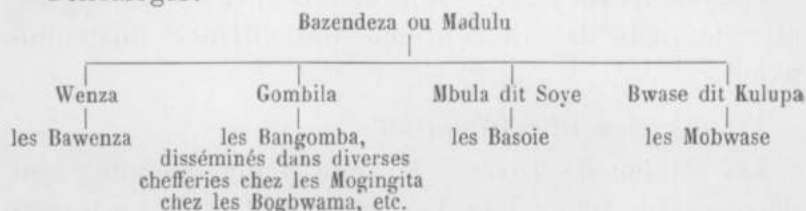
*
**

Bayewisés :

Les *Makere-Bawenza*, entre l'Uele et la route Buta Titule (chef: Ekonokwa). Sont Makere bayewisés (totem: léopard).

Rien ne les différencie des Bayew et des Babua, dont ils ont la langue et les coutumes, bien qu'ils soient d'origine nettement distincte.

Généalogie:



La chefferie Moganikwa a été rattachée en 1925 à celle d'Ekonokwa, de même la chefferie Bobuna (Basoie).

Ils comprennent les groupements, tous descendants de Goa, fils de Wenza: Bopale, Bobomali et Bonzo; de plus, les Basoie, les Mabwase et des Mangombe. Ils vivaient primitivement sur la rive droite de l'Uele, bassin du Bili, voire jusque près de Bomu.

Refoulés par les Azande, les Bambesi (Makere), aînés des Bawenza, traversent l'Uele en aval de l'embouchure de la Makere. Les Bawenza, les Basoie, et les Mabwase les suivent.

Les Bawenza séjournent sur une rivière qui a gardé le nom de Goa, qui y est mort; ils occupent à l'Ouest les affluents de gauche de la Longa, s'approchant du Rubi, où ils finissent par déboucher et par s'établir sur les deux rives, de Buta en aval. Les Monganzulu, dont ce sont maintenant les terres, étaient plus au Sud sur la Tele.

Incursions azande, razzias des Mabinza venus en pirogue du bas Rubi, visite des Égyptiens (1880-1885), avides d'ivoire et d'esclaves.

Ekonokwa est né sur le Rubi, il y a 40 ans.

Lorsque les Mobati, poursuivis par les Azande, débouchent vers le Sud, les Bawenza remontent le Rubi par la rive gauche et s'arrêtent à 50 km sur la Koba; ils tentent de s'installer sur le Bali inférieur, d'où les délogent les Balisi, eux-mêmes délogés par les Mobati, et vont enfin s'établir sur le Bali supérieur.

La conquête azande leur donna pour voisins, au Sud, les Monganzulu pendant quelques années.

Incursions des Arabes de Mirambo.

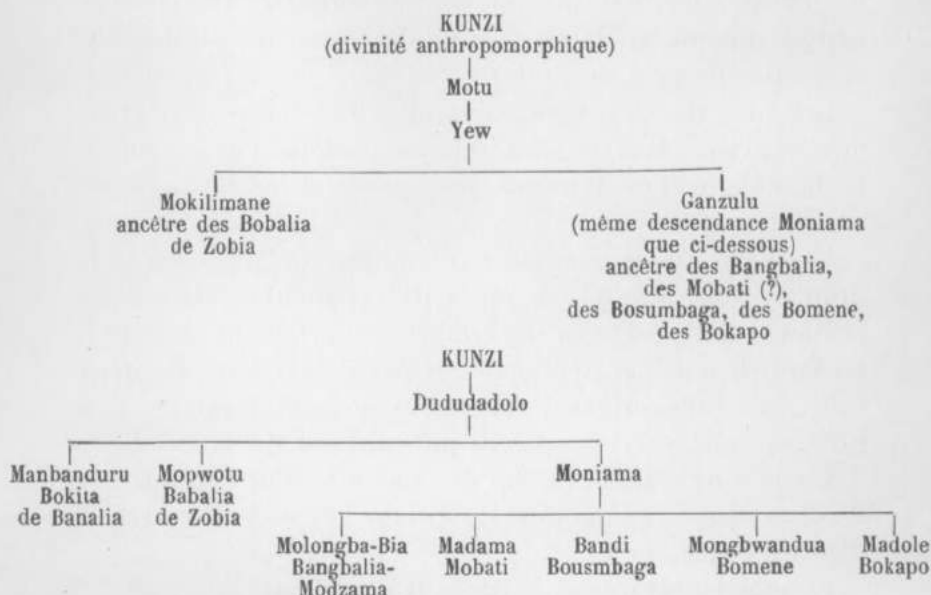
En 1895, fondation du poste de Buta.

Les *Monganzulu*, au Sud de Buta (chef: Gadangi), y compris les Bengé et les Basale (totem: hippopotame; ce qui les ferait rattacher aux Bayew).

Ils seraient apparentés par certains de leurs éléments aux Bokiba de Banalia, aux Bobalia de Zobia et aux Balisi (?) de Titule.

Les généalogies ci-dessous donnent un schéma des deux opinions en présence.

Les Babua du Nord-Est de Banalia concilient ces versions en faisant de Yew un ascendant de Dududadolo.



Les Bangbali et les Modzama sont formés par les descendants de Molangba et Bia et les familles cadettes descendantes de Madama; les Mobati par les descendants aînés de Madama. Les Bokapo ont vécu quelque temps en région de Kole (chef Gumu).

Clans alliés ou adoptés:

Bandamuru, totem: le léopard;

Bangama, totem: le léopard;

Mobongo, totem: le léopard;

Banange, totem: le léopard;

Bombule, totem: l'hirondelle noire.

Incorporés:

Benge, totem: la foudre mangbwe ;

Basale, totem : l'âme des morts? sumie.

Partis vraisemblablement de la rive droite de l'Uele, entre Bondo et Angu, ils allèrent s'installer sur les terres voisines de la Lulu et de la Tele, lorsque les Azande vinrent les attaquer. L'Européen survint.

Les Bengé, originaires de la rive gauche de la Bima, s'installent dans l'entre-Bali-Rubi, d'où ils sont refoulés par les Mobati. Ils s'installent à proximité de de la Bate, où les trouvent les Européens. Plus tard, une fraction passe à Kole; ils se regroupent par la suite.

Un de nos informateurs écrit qu'il y aurait entre Nianzi ou Yangi, ascendant des Bengé, et Yew, ascendant des Monganzulu, des affinités qu'il n'a pas été possible d'établir.

Même langage, mêmes coutumes, mêmes mœurs.

Les Basale, originaires de la Tele, où ils sont encore actuellement, descendraient de Moniama par les femmes; l'historique les montre alliés des Monganzulu. Ils ont des affinités avec les Mabinza, et des infiltrations mabinza (à moins qu'il ne s'agisse des Mabindja Mongelima) se montrent dans leur langage. Ils se reconnaissent de nombreux parents à Basoko, Kole, Ibembo, Aketi et Titule. Sale aurait eu comme frère Mbongo, dont les descendants sont dans l'Aruwimi.

Les Basale sont installés entre la Tele et le Rubi, vers l'embouchure de celui-ci.

*
**

Les *Balisi*, route Buta Titule et route Badigba Leguga (chef : Kakwa) sont d'origine mobati (totem : le chimpanzé, enkobi).

Ils font partie de la vague de migration bantoue venant de Yakoma. Ils se fixent sur la Haute-Likati, puis dans leur habitat actuel.

Les *Balisi*, dont l'ancêtre avait épousé une Bayew Mongbwagiri du groupe Mogingita, lièrent leur sort à celui des Bayew, qu'ils suivirent dans leur migration.

Un petit groupe s'est attardé au poste de Likati (voir Mobati); un autre s'est avancé entre la Tele et l'Aruwimi (chefferie Abagabo).

Ils comprennent les familles : Bokwangasongo, Mandelumbwa, Mondangosa, Mondingima, Bodi, Bodakwa, Mombatia et Bopaya.

Les Balisi (dont le noyau principal est sur la Titule) ont des fractions à Likati, en territoire de Banalia.

Suivant une autre source, les Balisi donnent comme leur ancêtre Mandubu. Mandubu épouse une Bayew Mogingita et c'est la genèse des relations Bayew-Balisi, datant de l'époque où ils résidaient sur la Haute-Likati.

Les Mabinza, faisant obstacle à toute expansion vers l'Ouest, les Bayew et les Balisi prennent la route de l'Est, Mogingita et Balisi à l'arrière-garde.

Après avoir traversé la Likati, ils font un court séjour sur la Bange, affluent de gauche. De là au bassin de la Lombe, bousculant les Basoie, Mabwase et Bangombe qui s'y trouvaient et étaient venus du Nord de l'Uele directement.

Pendant ce temps, un autre parti des Bayew poursuit l'exode vers l'Est, à l'exception des Bokiba et Moganzulu, qui suivent un itinéraire sur le Rubi. Les Mogingita-Mombwagiri se casent à demeure entre Basoie (Ouest) et Mabwasa, tandis que les Balisi s'intercalent entre les Mogingita et les autres Bayew.

Les Balisi s'accroissant, une partie s'avance vers le Sud, bassin du Rubi, rivière Bali.

Les Bombweta et Bapase, adoptés par les Mogingita-Modingima.

Les Balisi comprennent:

Le clan Bafula (en voie d'extinction, vit avec les Mondangosa Bodakwa);

Le clan Bokwangasongo;

Le clan Madalumbwa;

Le clan Mondangosu;

Le clan Mondigima (de même descendance les familles Bombweta et les Bapwase);

Le clan Bodi (de même descendance les clans Bokibu et Bodakwa;

Le clan Mombatia;

Le clan Bopwaga;

Le clan Bopwembwe.

2° Les Babua ou Bobwa.

Généalogie:

BUA. ou BWA.	}	Maniamadidi	}	Osege : Bulessege (chez les).
				Ekwalaka : Ekwalaka, chefferie Zengo (voir Bakango).
		Badakwaniambia	}	Bandia : Bokapo.
	Nemakomo : Bakete.			
		Bamona : Bokapo.		
		Dema : (ou Banda dit Dema) : Bulekengeze.		
		Elungwa		Voir chefferies Bolungwa-Babongono.

On peut considérer comme Mondongwali, parmi les Bobwa, les Bakete, les Bokapo et les Bulekengeze, descendants de Badakwanambia.

Seuls les descendants de Badakwanambia ont le droit de porter ce titre venant de l'arbre bodongwa, dont ils se servirent comme perche lorsqu'ils passèrent sur un radeau la rivière Opale, affluent de la Bima, après leur guerre contre les Bawinza.

*
**

Les *Bakete*, entre l'Uele, le Bomokandi et la route de Likandi (chef: Kalibati). Ce groupement a absorbé la chefferie des Bulessege (aînés des Ababua, mais déchus); il a absorbé également les chefferies Banguma, Bekwe, Dura Moke, etc.

L'appellation de Baete ou Bakete viendrait d'un groupe Makere qu'ils chassèrent.

La chefferie Bakete comprend divers clans adoptés: Basiringa (bayew, originaires de Aponza), Bangbandu (barisi), Banzia (bayew), Mombele (id.), Bobwa (bulengwa), Basayo (bayew).

L'énumération des clans Bakete eux-mêmes serait fastidieuse.

Les Bakete se souviennent de la Lulu et de la Likati.

*
**

Les *Bokapo* occupent l'Est du territoire des Babua, confinant au Boimokandi (chef: Balingwe, successeur de Kole).

Ils sont les descendants de Bandia et de Bamana, qui sont, respectivement, le premier et le quatrième fils de Badakwanambia, deuxième fils de Bwa.

Le sobriquet de Bokapo viendrait du kapu, fruit ayant l'aspect d'une grosse noix de kola, abondant dans ce pays, qu'ils conquièrent sur les Makere.

Ils ont comme adoptés les Bopwendu (par mariage) et les Badenga, qui sont des Bulesege (voir généalogie ci-dessus).

*
**

Les (*Mondongwali*) *Bulekengeze*, rive droite de la Bima (chef: Kulepenge, successeur d'Epatendele), ont adopté les groupements étrangers ci-après:

Les Bongenge, d'origine étrangère; ils vivent depuis plusieurs générations avec les Bulekengeze;

Les Bagogo, apparentés aux Bulesege;

Les Bogbandu, apparentés à ceux de la chefferie Banguma;

Les Bomulia, apparentés aux Mamulia de la chefferie Banguma;

Les Bongbanduka, apparentés à ceux de la chefferie Bokapo;

Les Bangele, apparentés à ceux de la chefferie Bulungwa;

Les Bombele, apparentés aux Bobongono;

Les Bagbombi, les Baulu, les Bakudele, les Bandabile, les Bombembeda, d'origine azande, mariés chez les Bulekengeze, et dont les descendants sont ababuaisés.

*
**

Les *Bobongono*, entre Dembia et Zobia (chef: Denge Alipaye).

Descendance de Gono, deuxième fils de Elungwa, qui était le troisième descendant de Bwa.

Les Bobongono, dont nous n'énumérons pas les clans, comprennent trois petits clans adoptés: Basaieu et Basanda, originaires de l'actuelle chefferie Lekanda de Titule.

Ils comprennent aussi:

a) la grande famille Bokangonda, d'origine bobongono;

b) la grande famille Busawa, d'origine bobongono (un autre groupement Busawa forme la chefferie Lekanda de Titule; sont alliés aux Bali);

c) la grande famille Bohio, d'origine bulubgwa, qui de tout temps a vécu avec les Bobongono ;

d) une importante fraction de Bayangi, d'origine bayew (Bogongia), qui se séparèrent des Bogongia pour vivre chez les Bokangonda, auxquels ils étaient alliés par mariage.

*
**

Les Ababua de la région de Kole-Bokwama
(entre Tele-Aruwimi).

Il n'est pas possible d'en faire un élément de liaison entre les Ababua de l'Uele et les Babali, dont les dernières migrations peuvent être retracées de manière précise en

provenance de l'Est. A part les Bokiba de Toya, qui y furent conduits par une migration régulière, et les Mogan-zulu, qui y débordèrent quelque temps, il semble que les Ababua du Sud de la Tele (région de Kole et Bokwama) sont des fractions Bayew et Bobwa qui s'y réfugièrent lors de la révolte de 1901.

Des Makere s'y trouvaient il y a quelques années et les Bogbwama et Mondongwali de Zobia furent dans le bassin de la Longole pendant la révolte.

Ces fractions ont vraisemblablement ramassé les débris d'autres populations brassées par les conquêtes des Abandia et Avungura, les poussées et les divagations mongwandi, mobati, bayew, mongelima qui en furent la conséquence, les incursions des Arabes.

Toute une histoire de guerres et de carnage, de razzias et de rapt explique cette dispersion.

La suppression de la limite administrative qui les séparerait de l'Uele permettra de reviser nos notions sur leurs attaches.

1° Les Botokwe de Banalia (chef : Toya) (voir les Bokiba sous la rubrique Bayew). A Banalia, on les donne comme clan mineur des Bokapo de Bengé. Vraisemblablement, on trouve chez eux des Bokiba (bayew) et des Botokwe, qui sont des Bokapo (bayew). On trouve chez eux des familles qui s'intitulent Mobati, Busalinga, Mobisa, Babo, etc.

2° Les Bambuli (totem: mbembia, l'hirondelle).

Seraient descendants de Gongia, fils de Yew (ceci ne s'accorde pas avec leur totem).

On trouve chez eux des familles qui se dénomment Bayew, Balisi et Babo (Babenza, Bawenza, etc.).

3° Les Bobenge.

Se donnent comme fraction des Botokwe, eux-mêmes fraction Bokapo et descendants de Yew. On trouve chez eux des familles adoptées des Babode et des Badenga.

4° Les Bangbola (chef Benge). La branche aînée serait à Bambili. Ils seraient Bobwa ?

5° Les Bokapo (bayew) (chef Benge ; totem : l'hippopotame, « dupe », qui n'est peut-être que le totem d'une fraction).

Zagwa, qui est un Bagogo, est rentré en 1931 chez Tiripi (chefferie Mondongwali de Zobia).

On trouve chez eux des familles qui se dénomment Bawenza, Bombanzi, Bagbe, Bogbala, Bobati, Bogbara, Bokwama (ou Bokbwama).

Les Bokapo de Kole-Bokwama sont des Bokapo-Bayew, descendants de Yew par Mobio.

E. — Les Bakango.

Les riverains Bakango sont les hommes de We (en lebwale), Wele (en lekango).

de Calonne considérait, jusqu'à nouvel ordre, les Bakango comme un groupe Ababua différencié, ayant englobé certains éléments antérieurs à la migration des Bantous.

Mais la comparaison des termes qui existent en lekango et ne se trouvent ni en lebwale ni en lebate, ne renseigne pas, d'après lui, sur ces éléments.

On a affirmé, mais sans grande vraisemblance, que les Bakango occupaient l'Uele et les îles longtemps avant l'arrivée des Bobwa, Bayew et Azande, même des Makere?

Leur langage se serait fort imprégné de lebwale et pas du tout de zande, à cause du contact récent avec ceux-ci.

Les Bakango de Bambili ont en effet eu peu de contact avec les Azande, bien qu'ils leur aient facilité le passage de l'Uele.

Les Bakango de l'Uele en aval du rapide Angu parlent le lebate; en amont, jusqu'au Bomokandi, le lebwale.

Les Bapwolo habitaient jadis uniquement les îles. Les Bakango Mangole (Titule) sont originaires des îles. De même, les Bogwandi et Bagogo de Bondo, les Mombwale et Mambongo de Bondo.

Les Mogala et Botolo prétendent appartenir à un groupement de l'intérieur, dépendant de Yakoma, et s'être fait adopter à une époque relativement récente par les riverains auxquels ils s'étaient alliés.

Le fondateur prit femme chez les Bakango et s'y établit.

Les Bakango confirment l'existence des Makere, antérieure à celle des Babua, à l'intérieur des terres.

Les Bakango Makere sont d'origine Makere; on y a trouvé un vieillard parlant encore quelques bribes de makere et l'on trouve à Zobia en plein pays Makere, deux petits groupes de la même famille.

On trouverait cependant leur souche chez les Mapwolo.

A. — Les Bakango en aval du Bomokandi.

1° Les Bakango entre le rapide Angu et l'embouchure du Bomokandi.

En remontant la rivière on rencontre les clans ou familles ci-après: Mobwala, Mambongo (Angu), Mangolo, Mobalia, Bapwolo-Makere (Titule), Bapwolo Mapwalaka (Bambili). Une fraction des Bakwalaka est passée en territoire d'Amadi avec la chefferie Boda (Azande).

2° Depuis le rapide Angu jusqu'à Yakoma: les Badeli, les Mabwandi (ou Bogwandi), les Magogo, les Mobwali, les Mobwele, les Mogala, les Mabotolo et, plus en aval, les Mogembele, les Mombula.

(1) Voir aussi: R. P. VAN DEN PLAS, *La Langue des Azande*, vol. I, pp. 30 à 36.

Pakwalaka, fondateur des Bakango Bakwalaka, serait le deuxième fils de Maniemadidi, lui-même premier fils de Bwa.

B. — Les Bakango d'Amadi.

Nous sommes peu renseigné à leur sujet.

Ils comprennent d'aval en amont les petits groupements ci-après, d'origine madi ou barambo (?), rattachés actuellement aux chefferies Madi et Barambo:

les Makpova	}	rattachés à Bendele
les Mapangi		
les Mazimbi (Mambibi)		
les Mamokuma	}	rattachés à Mabanga
les Masingwa		
les Marukumba		
les Mapuri		
les Makebi		
les Mandoda (Mambigi)	:	rattachés à Mala

Soumis par les Azande, puis les Arabes, ils se sont révoltés contre les Arabes et ont forcés à la retraite sur Niangara.

C. — Les Bankango de Niangara.

Ils comprennent des Mayogo (chefferie Danga) et des Mangbele (chefferie Abusa). La chefferie Abusa a été supprimée et partagée entre la chefferie des Mangbele (Gata) et celle des Balingba (Barambo).

La population qui nous occupe est désignée sous le nom générique de Bakango. On tend à inclure dans cette dénomination les riverains des affluents principaux des deux grandes rivières Uele et Bomokandi.

En langage mangbetu, les Bakango sont dénommés « Adaie » (riverains). Ces Bakango Mayogo se désignent entre eux sous le nom de Balika. Les riverains en aval de la Lele, affluent de l'Uele, appellent ceux de l'amont Mayogo, et ces derniers, ceux de l'aval, Basiri.

Dans le langage courant, « Bakango » désigne les indigènes qui vivent de la pêche. Les Mayogo qui nous occupent, s'ils ont été réellement pêcheurs, n'en ont même pas gardé la tradition; ce sont des Mangbele que l'on trouve comme riverains pêcheurs.

Les Mayogo se sont vraisemblablement métissés de Makere, premiers occupants de l'Uele et du Bomokandi.

*
**

Entre Mapuse et Luronga on trouve quelques familles Abarambo et Amadi qui se livrent à la pêche.

En remontant l'Uele depuis un point situé à une cinquantaine de km en aval de l'embouchure de la Gada jusqu'au confluent de l'Uele et de la Dunggu, ainsi que sur le cours inférieur de la Kapili et de la Duru (affluent de droite), et de la Gada (affluent de gauche), on trouve un mélange de Mangbele, d'Amadi, de Mayogo, de Bangba, de Mabisanga et même de Mamvu qui s'affublent ainsi du nom de Bakango.

Plusieurs de ces populations ont gardé leur langue, tels les Mangbele, les Amadi et les Azande.

Les Mambe-Bangba, d'extraction mayogo, parlent le bangba.

Les Mayogo, totalement séparés du gros de leurs frères qui vivent sur le moyen Bomokandi et au Sud du territoire, ont conservé dans la vie domestique leur langage propre.

Mais la langue en quelque sorte traditionnelle et commerciale de ces pêcheurs est le mangbetu, exception faite toutefois pour les Azande et Abarambo.

Cette emprise est due à la domination mangbetu, que les précités subirent pendant de longues années, directement ou indirectement, sous les règnes d'Abiembali, Tuba, Bunza.

F. — Les Boguru, Bote, Mabadi et Mayenga.

1° Les Boguru (1).

Les Boguru ou Abuguru se trouvent dans la région Nord-Est du territoire de Dungu et sont répartis sur les terres des capitats Basiligbi, Aragi, Bwendi, Bagbele et Busie.

Le groupe le plus nombreux se trouve sur les bords de la rivière Madarakku, affluent de l'Aka.

On s'accorde à voir en eux une fraction survivante des Abangwinda, dont le gros a été soudanisé.

On a émis aussi l'hypothèse que les Boguru seraient des Mongwandi bantouisés (rapprochement avec les Boguru mongwandi d'Ibembo?).

2° Les Bote, Mabadi et Mayenga (2).

Les Mayenga, Bote et Mabadi de l'ex-territoire de Gombari, dont la civilisation est mangbetu, se disent Bangba, mais parlent en effet un idiome bantou, encore très utilisé chez les Mayenga et les Bote, mais supplanté pas le mangbetu chez les Mabadi.

Hutereau signale déjà la parenté des dialectes « manyanga », bote et mabadi avec celui des Boguru et les dialectes bobwa.

Avec de Calonne, on peut considérer les Bote, Mabadi et Mayenga comme venus du Nord-Est, et apparentés étroitement aux Boguru (voir cependant homonymie des Mayenga avec les Malika-Magobi, dont question plus bas, installés au Sud de Wamba).

(1) Voir HUTEREAU, *loc. cit.*, p. 52, et DE CALONNE, *Azande*, p. 107, ainsi que Sir HARRY JOHNSTON (*Comparative Study of Bantu and Semi-Bantu languages*, vol. I, p. 496) pour le Homa du Bahr-El-Ghazal.

(2) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Liesenborghs. — Voir aussi DE CALONNE, *Azande*, p. 107.

Les Mayenga quittèrent leur habitat entre le Kibali et la Dungu (mais comment sont-ils venus là ?), pour s'installer chez les Mamvu. Une partie du clan se plaça sous l'autorité du chef Mangbele Gombari.

Les Bote passèrent l'Uele ensemble avec les Mabadi et eurent quelque temps des destinées commune.

Suivant un autre informateur, Mayenga, Mabadi et Bote se reconnaissent un ancêtre commun dont le nom légendaire est Bandeka, les Mabadi étant toutefois alliés aux Bangba.

Les Mayenga se souviennent d'avoir habité les terres au confluent des rivières Kibali et Dungu, d'où ils furent refoulés par les Azande de Gomba. Ils conquièrent leur territoire actuel sur les Mamvu; des fractions des Mayenga se mirent sous la tutelle des Mangbele et des Mabadi.

Les Mabadi se souviennent d'avoir habité la rivière Boele, affluent de droite de l'Uele, d'où ils passèrent l'Uele et s'installèrent sur la rivière Wawa, chez les Madjaga (Bangba). A la suite de la défaite des Madjaga par les Mangbetu sous Bunza, ils continuèrent leur migration et s'arrêtèrent quelque temps dans ce qui fut par après la chefferie Bodi (Ukwa Moke, au Nord du Bomokandi et de l'Obo).

Sous les chefs Gambali et Arama, ils se mirent à la solde des Derviches contre les Mangbetu et ensuite à la solde des Européens, qui exercèrent une tutelle sur les Mamvu.

Les Bote suivirent le sort des Mabadi dans les migrations ci-dessus. Ils se séparèrent chez Bodi et, après des essais de pénétration d'une fraction d'entre eux chez les mamvu Andifoku, ils se stabilisèrent sur leur territoire actuel. Pendant l'occupation européenne, les Bote furent placés sous la tutelle des Mabadi, de 1904 à 1909 et de 1909 à 1920.

G. — Les Mangbele.

Leur origine a été controversée.

Hutereau les classe parmi les Soudanais, tout en les apparentant aux Mayogo, qu'il laisse cependant indéterminés. Il fait des Mangbele les plus anciens occupants du pays (antérieurs aux Mamvu et Mabudu).

De Calonne (*Azande*, pp. 144 et seq.) fait, au contraire, des Mangbele l'avant-garde des Ababua; nous nous rallions à cette manière de voir, pour autant qu'on ne doive pas les rapporter aux pré-Ababua (Abangwinda, etc.).

Nous trouvons les Mangbele très dispersés, mais les traditions recueillies à grande distance se rejoignent par des points communs.

a) *A Rungu* (chef Basakuidi) et à *Wamba* (chef Bokuma). — La population de ces deux chefferies a oublié le mangbele et parle le mayogo.

Leurs souvenirs remontent à leur installation sur la Bilo, affluent de la Bima, entre Titule et Bambili, sous Adiga, deuxième fils de Ngbele. Adiga aurait reçu chez lui, sans combattre, Abonga, chef des Mangbetu; ils lui prêtèrent leur aide pour faire la guerre aux Mabisanga, commandés par Obe. (Version douteuse : interversion possible des événements).

Dans la suite, pour une raison ignorée, Abonga les attaque. Adiga est tué. Les Mangbele errent en forêt, se reconstituent sous les ordres de Moligi, premier fils de Ngbele, et remontent l'Uele.

Aux environs de Niangara, ils se séparent; Apionzi et ses partisans restèrent sur place. Moligi continua sa marche (entre la rivière Mandjendjeda et Rungu). A Pundu, sous Galoma, cinquième fils de Ngbele, nouvelle

(1) Nous avons utilisé les notes de MM. les Administrateurs Grégoire, De Pooter et Halleux. — Voir aussi DE CALONNE, *Azande*, p. 114, et HUTEREAU, *Histoire des Peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*, p. 137.

scission. Galoma va s'installer à Abanaji, puis à Mambeke, emplacement actuel de Basakuidi. Le reste, sous Toroko, va occuper les emplacements qu'occupe encore Bokuma. A ce moment le pays était désert.

Les Mangbele, par la suite, prêtèrent secours à Gosama, chef Mayogo, contre le chef Mongomari. Ils sont alliés matrimoniaux des Mayogo et parlent leur langue.

b) *Sur les rives de l'Uele, entre Niangara et Amadi.* — Les Mangbele qui nous occupent se réclament de Ngbele par deux branches : Zebui et Seri. De la branche Zebui seraient issus également, par Galoma, les Mangbele de Gombari.

La branche Seri se dirige vers l'Est en longeant l'Uele sur les deux rives (en laissant un îlot sur la basse Bwere), jusqu'au confluent Uele-Gada, sans trop d'avatars, à part un conflit avec les Amadi. Ici ils s'allient au mayogo Mavayaranga. A une époque récente les Mangbele de ce groupe sont sévèrement punis par une coalition Mangbetu-Madjaga et sont mis en tutelle par leurs vainqueurs.

Plus au Sud la branche Zebui est en butte à des dissensions intestines : lutte entre les clans Mavambo (Adiga) et Mambanzo (Moni). Adiga fait appel à Abiambali, des Mangbetu, et avec son assistance bat les Mambanzo. Ultérieurement son propre groupe se met en rébellion contre les Mangbetu; Adiga est tué et les Mangbele errent en forêt. (C'est au cours de cette lutte que Wanga, fils d'Adiga, se serait enfui vers Gombari.) Les Mangbele se trouvent ainsi morcelés et incorporés aux Madjaga et Mangbetu; certaines familles de cette branche rejoignent leurs frères de l'Uele.

c) *A Gombari et à Matsa.* — Les Mangbele de l'ancienne chefferie de Gombari appartiennent tous au clan Mavangaruma (voir plus haut Galoma); ceux de la chefferie Nkebenge, en région d'Arebi, au sous-clan Mangbara.

Ils déclarent ignorer leur pays d'origine et s'être servis

anciennement de la langue mayogo (p), qu'ils ont abandonnée.

A l'époque du chef mangbetu Abiembali et du chef mangbele Abuza, une partie du clan Mavangaruma résidait au Sud de Niangara, les Mangbara sur la rive droite de l'Uele.

Abiembali épouse Amundiamini, fille d'Abusa, et les Mangbele se mettent au service des Mangbetu. Wanga, beau-frère d'Abiembali, se voit confier le commandement d'une partie de ses troupes. Il sert fidèlement Tuba, successeur d'Abiembali, puis Bunza, successeur de Tuba. Bunza, sentant les Mangbele devenir trop forts, voulut se défaire d'eux. Les Mangbele purent fuir et se réfugièrent chez Gongo, fils d'Abonga, lui-même fils d'Abiembali et d'Amundiamini.

Gongo chargea les Mangbele de soumettre le territoire d'une partie des Mamvu. La soumission fut assurée par Madjeghe, oncle de Gombari; il y a ici deux versions : celle des Mangbele et celle des Mamvu (voir Hutereau).

A l'arrivée des Derviches, conduits par les Mabadi, Gongo, qui leur résistait, fut mortellement blessé. Les Mangbele se soumirent.

Après le départ des Derviches, la plupart des clans Mamvu se révoltèrent contre les Mangbele; ils furent vaincus à nouveau par Madjeghe. Celui-ci, d'autre part, mit un terme aux déprédations des Arabes et plus aucune bande de ceux-ci ne franchit la crête de partage des deux bassins.

A l'arrivée des Européens, les Mangbele, pressés par les Mamvu, se soumirent spontanément, mais, par suite d'une sédition ultérieure, Madjeghe fut arrêté et fusillé.

Gombari mourut en 1920 et les Mamvu furent affranchis. A Watsa (chefferie Negbenge), Negbenge était un lieutenant de Gombari.

Suivant une autre source, les Mangbele de Gombari placent leurs origines dans le Bas-Uele, où ils avaient comme voisins les Mobenge et les Mabinza. Cédant à la poussée zande, ils se dirigent, sous la conduite de Lilige, vers l'Est via Zobia (combats avec les Makere et Mongelima) et Bambili, constamment talonnés par les Azande. Ils remontent le Bomokandi sous la conduite d'Abura et s'allient aux Amadi et aux Abuzambo.

A la suite de dissensions intestines, une fraction, sous la direction d'Apionzi, se dirige vers l'Uele, tandis que l'autre, sous Abuza, continue à remonter le Bomokandi et s'installe aux environs de Rungu, dans le voisinage des Medje.

A la suite d'une nouvelle scission, Abuza passe le Bomokandi et va s'établir près de Dingba. Abuza meurt et est remplacé par Wanga. C'est ici sans doute que se placent les relations entre Abuza-Wanga et Abiembali-Tuba-Bunza. Wanga fuit vers l'Ouest via le site actuel de Sepiwando (Dungu) et se dirige à petites étapes vers Gombari, où il entreprend (pour compte des Mangbetu de Gongo) de soumettre les Mamvu.

Wanga s'allie aux Derviches contre Gongo. Cette alliance est continuée par son fils Kodabo, auquel succède Gombari, qui réprime une révolte des Mamvu et soutient une lutte victorieuse contre les arabisés de Kalonga.

H. — Les Malika.

Les Malika se disent frères des Ababua. Une partie de ces populations, notamment les Toriko, parlent une langue très rapprochée de celle des Ababua ou pré-Ababua. Ailleurs ils ont adopté, suivant le cas, la langue des Mabudu ou des Mangbetu.

On les trouve:

1° dans la région de Bafwabaka et de Babonde: les Toriko;

2° à 16 km au Nord de Wamba: clans Sengi, Bagone et une partie des Magobi;

3° à 20 km au Sud de Wamba: partie des Magobi, dits Bayenga (homonymie avec les Mayenga de Gombari, dont il a été question plus haut);

4° en chefferie Missa, chez les Mangbetu: partie des Magobi;

5° sur les rives du Bomokandi, à proximité de Poko (avec le sobriquet de Bakango).

La tradition veut que les Malika se soient séparés des Ababua dans la région de Bambili.

Il se peut toutefois qu'ils aient appartenu à la poussée bantoue qui a précédé celle des Ababua et à laquelle appartiennent les Abangwinda, les Boguru, les Mangbele, les Bote, Mabadi, Mayenga.

Ils se retirèrent vers l'Est, dans la région de Poko, puis au mont Bambula (chefferie actuelle des Mangbetu); de là, sous les attaques des Mangbetu et des Pygmées, vers la région de la Songobi, affluent de droite de la Nepoko.

Ici, séparation des Malika; les Toriko descendent le Nepoko, tandis que les Sengi, Bagone et Bukaye remontant cette rivière, s'installent à l'embouchure de la Maika et du Nepoko (voir traditions Babali), d'où ils chassent les Wadumbi et les Wangome (mabudu).

Les Malika du Nord, battus et désorganisés par les Madjo, sollicitent l'alliance des Mangbetu. Le clan Bagone acquit ainsi la prépondérance, tandis que le clan Sengi se réfugiait chez les Bafwagada (mabudu) et les Bukaye chez les Bafwakoye (idem).

Les Toriko résistèrent victorieusement aux Madjo et menèrent des attaques suivies de succès contre les Mabudu et les Bandaka, jusqu'à l'arrivée des arabisés, qui les

refoulent sur leurs terres et les asservissent. Révoltés, battus, réfugiés en forêt, les Toriko rejoignent leurs terres à l'arrivée des Européens. Ils résistent victorieusement aux attaques des Mangbetu (Zebuandra), mais subissent les incursions des Azande (Zune), avec qui ils font cause commune contre les Européens.

Les Malika ont assimilé de nombreux clans d'origine étrangère :

Chez les Toriko : les Mape, d'origine madjo ; les Magbaie, d'origine bafwakanio, ou mayogo ; les Bafwadanga, les Bafwasodo, d'origine mabudu et bandaka ;

Chez les Malika du Nord, les Bafwasoma (mabudu).

I. — Les Babali (1).

Les Babali sont communément considérés comme étroitement apparentés aux Ababua et comme formant le prolongement de ceux-ci vers l'Est, au point de vue linguistique notamment. Mais, étant donnée l'ancienneté de leur migration, ne faut-il pas les rattacher plutôt à la poussée bantoue dont firent partie les Abangwinda, les Mobati Mobenge et peut-être les Mangbele ?

Les traditions des Babali ne permettent pas de les rattacher aux Ababua par l'Ouest (les Babua de Kole, nous l'avons vu, ne forment nullement cette liaison), mais bien par l'Est, par les Malika Toriko (affinités linguistiques kilika-kibali) et sans doute par les Mangbele. Si l'on admettait même une poussée makere (voir plus loin) qui aurait séparé les Babali des Ababua, cette hypothèse ne trouverait dans les traditions des Babali aucun appui.

L'histoire des Malika ne fait cependant pas aucune mention des Babali, tandis qu'elle relate leurs luttes avec les

(1) D'après les notes recueillies par MM. Tihon, Guissart et Bouccin.

Mabudu, que les Malika délogèrent du confluent Maïka-Nepoko (1).

Les traditions certaines des Babali ne remontent pas bien haut: à un emplacement qu'ils ont occupé sur le Nepoko, en un endroit appelé « Mbari », rapide de la rivière précitée, un peu au-dessus du confluent Nava-Nepoko, d'où ils furent refoulés par les Mangbetu. Ils furent précédés vraisemblablement dans cette migration par les Barumbi, d'origine toute différente.

Le lieu dit *tingitingi* ou *digidigi*, auquel se réfèrent les Babali comme point de départ de leurs migrations rapportées parfois aux sources du Nepoko, serait un affluent (Dikindi?) de gauche de la Nava, entre Pawa et Isiro, mais plus vraisemblablement les expansions de rivière marécageuse de la haute Gada et de la Maïka. Entre le lieu dit *Tingitingi* et le lieu dit *Mbari*, les Babali firent étape aux environs de l'actuel Bafwabaka, où ils ont laissé une fraction (les Bafwaboma) et une palmeraie, que revendiquent, comme plantée par eux, les Bafwasca de Bomili.

L'appellation des Babali est antérieure à leur arrivée au rapide Mbari. On a rapproché leur nom patronymique de la rivière Kibali (cours supérieur du Bomokandi), le long duquel se fit la migration des Mabudu, rivière appelée aussi, par les Mabudu, Bali ou Baye; on l'a rapproché encore de Bali, l'ancêtre mythique des Walese et des Babira de la forêt. Cependant, il est plus simple de considérer que dans la langue de ces populations, homme (mutu) se dit mbali.

Les Babali donnaient le nom de Badumbu aux Mabudu

(1) Les traditions Babali portent les traces de la poussée bangba mayogo, qui refoula vers le Sud Malika, Mabudu et Babali. Ils se souviennent aussi des « Bomboy », dont les guerriers s'habillaient comme des femmes (les Azande ?). Ils appellent Bapaye les peuples parlant le mangbetu.

et aux Malika, qui les auraient rejoints au tingitingi. Ils en furent délogés (comme ultérieurement du Mbari) par les Medje-Babeyru.

De Mbari, la migration des Babali vers le Sud s'est effectuée en quatre colonnes:

1° De Mbari vers Bafwaboli, en passant par Batama: les Bekeni, groupement homogène d'environ quatre mille hommes, qui s'étend des rives de la Lindi à la rivière Tshopo;

2° De Mbari vers Bafwasende: les Bakundumu (appellation donnée à cette colonne par tous les Bekeni): Bakundumu, Bafwasole, Boyulu, Bafwaziba, Babaye, Baeggo. Ce groupement comprend 5,500 hommes et s'étend d'Avakubi au km 200 de la route de l'Ituri, qui forme la limite avec les Barumbi.

3° De Mbari vers Kondolole et Stanleyville: groupement X comprenant les Bafwakwama, Bebege, Betingimbi, Bemili, Bafwakleke, Bebeno, Bafwabu, Bafwadjiri, Bafwasea, Bamadea, etc. Il occupe tout l'Ouest, limitrophe des Medje, des Popoie, des Mongelima et des Bakumu et compte 7,000 hommes environ. Ils se heurtèrent vraisemblablement aux Mongelima.

4° De Mbari vers Avakubi Mambasa: groupement Y comprenant les Babamba et les Bangbatala et réclamant les Bandaka. Il compte environ 2,500 hommes. Il s'étend jusqu'à l'Epulu.

L'étude d'ensemble des Babali, contrariée par les divisions politiques, sera reprise à la faveur de leur réunion en un territoire commun.

CHAPITRE IV

NOTES SUR QUELQUES NON-BANTOUS.

A. — Les Mamvu ⁽¹⁾, Walese et Bambuba.

« Les Mangbetu, dit Schweinfurt, sont entourés d'un demi-cercle de tribus nègres qu'ils appellent, en bloc, du nom de Momvoo, terme de mépris qui fait allusion à l'état d'infériorité de ces peuplades » ⁽²⁾.

De fait, dans cette appellation on trouve le préfixe de race ma ou mo et le radical verbal mvo exprimant l'action de la peur (omomvu, émigrer, fuir).

Après s'être cantonnés longtemps dans les savanes de l'Uele, voire du Bomu, les Mamvu, descendants des derniers néolithiques ⁽³⁾, s'enfoncent dans la forêt équatoriale sous la pression des conquérants soudanais, venus du Nord.

Cette pénétration est postérieure à la migration Est-Ouest des Bantous Baniari-Mabudu, qu'elle scinde en plusieurs tronçons.

Les Mamvu se métissent avec les Pygmées; avec les Baniari, les Babira, eux-mêmes déjà métissés de Pygmées. Nous les retrouvons dans l'Ituri, sous l'appellation de Walese; dans la Semliki, sous l'appellation de Bambuba.

(1) Voir R. P. VANDEN PLAS, *La Langue des Azande. Introduction historique*; HUTEREAU, *Histoire des Peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*; DE CALONNE, *Azande*.

(2) Le sens péjoratif des sobriquets indigènes trouve son explication toute naturelle dans le fait qu'ils sont donnés... par le voisin.

(3) R. P. VANDEN PLAS, *loc. cit.*

Walese viendrait de « letse », qui exprime l'affirmation.

Bambuba, ou plus exactement bamvuba, serait une contraction d'omomvubangbe, nomade fuyard: omomvu, émigrer; bangbe, homme.

Nous traiterons séparément des Mamvu, des Walese et des Bamvuba, non en vertu de distinctions fondamentales, mais pour la facilité didactique.

Les Mombuttu, dont nous ne parlerons pas ici, sont le résultat d'un métissage Mamvu-Nilotiques (de même les Logo, mais chez ceux-ci l'élément nilotique prédomine).

1° Les Mamvu ou Momvu (1).

La région de Gombari serait occupée par cinq tribus dénommées Karukulendu, Andobi, Emfo Djombo, Mari, Minza-Kebo.

Les dénominations Kebo et Karo désignent les « gens du bas » (de la vallée, d'aval), et « gens du haut » (de la montagne, d'amont).

L'homogénéité des Kebo résulte de ce qu'ils ont échappé à la domination des Mangbetu, aussi de leur centralisation dans une autre circonscription administrative que le gros des Mamvu.

Les Mari Minza semblent constitués de clans assez différents; les Molengi et les Andigofu se distinguent nettement des Mari Minza et des Magara Gewe.

Les Karukulendu (ancêtre fabuleux Karu) sont très peu homogènes. Ils gravitent autour des descendants de Bangi, qui fut un fin politique.

Les Emfo Djombo tirent leur cohésion d'une longue fraternité d'armes.

Andobi est un surnom donné par leurs voisins aux Bere et à leurs clients, du temps d'Ombikwo, qui fut un habile guerrier.

(1) D'après les données des chefferies.

2° Les Walese (1).

a) Walese Vonkutu (Bali), de la route de Beni (chef: Duge), successeur de Kalumuhole.

Sous-chefferies: Atavilembo; Andeangu; Bafwalu: Apawanza.

Ils comprennent les clans ou fractions de clans: Bandsedu, Bonguyo, Apenda, Bali, Mokuru, Batama, Andi-fele, Vonkutu, Tira, Adubeli, Abreae, Auku.

L'ancêtre mythique des Walese est Kadjabilibilibi, qui eut comme descendants Kau et Bali (voir Bali, ancêtre mythique des Babira de la forêt). Les descendants de Kau sont établis en région d'Andudu. Ceux de Bali au Sud-Ouest d'Irumu. Ils comprennent les Vonkutu, les Andeangu, les Atavilembo.

Originaires du Nord-Est, les Vonkutu se séparèrent en deux groupes : celui de Kalumuhole, au Sud d'Irumu, et celui d'Apawanza, entre l'Ituri et l'Epulu. Les Andeangu et les Atavilembo se joignirent aux Vonkutu.

Ils sont originaires de la région occupée par les Mamvu, émigrés sous la poussée des Mangbetu, refoulant les Mamvu. Ils ont franchi les sources de l'Ituri, empruntant ainsi une autre voie que le reste des Walese du territoire. Ils ont longé la rive gauche de l'Ituri (voir les Mabendi), et sont passés par Konabo (carrefour actuel de la route de Beni).

Ils se rappellent que Madjeghe (voir Mangbele) mit bon ordre aux incursions des bandes arabisées (Bakumu venant de Mawambi et qui ne franchirent plus la ligne de faite Ituri-Uele).

b) Walese-Karo (chef Tshamenionge), au Nord de l'Epulu, bassins Epulu et Ndvyé. Ils comprennent, entre autres, les clans ou fractions de clans Andeumbi, « gens verbeux » de souche Bahu, Andimeme, Tira (ce qui attire;

(1) D'après les données des chefferies.

Ora aletira; l'éléphant exerce de l'attirance). Andimoni (moni, ravin), Andoga (oga, richesse), Bandebatsima (sobriquet Andifele, de fele: porc-épic) et des Mawendi (voir vito, Mabendi).

c) Walese-Dese (à l'Ouest des précédents) (chef Djombo), successeur de Bula, autrefois appelés les Mamvu-Dese.

Ils sont originaires du Nord-Est du Haut-Uele. Ils comprennent les clans *Andemaw*, *Andebonga*, *Andandima*, *Andali*, *Anditongi*, *Andikidi*, *Andali*, *Andigenge*, *Aporay*, *Andebay*, *Andejovi*, *Andifiro*, *Andabo*, *Andimakoy*, *Andigu*, *Andingama*, *Andutsu*, *Angilifi*, *Anditsuru*, *Andiboko*, *Andimoma*, *Andoka*, *Andetobo*, *Andula*, *Andelenga*, *Andesengi*, *Andebisi*, *Andekole*, *Andebake*, *Andimboro*, *Andikalobeke*, *Andakba*, *Andikori*.

Les clans en italiques sont les principaux.

Les premiers se donnent comme ancêtre mythique Silombe Yengelendu, avec ses descendants Legu pour les *Andemaw*, *Andali* pour les *Andali*, Yengelendu pour les *Andebay*, Ara Bapi pour les *Andabo*. Le clan *Andoka* se donne comme ancêtre Kilifo. Le clan *Andesengi* se réclame de Luto et le clan *Andebake* de Kaikai.

d) Walese Mabendi (chef: Drugese). Ils comprennent les clans *Amonde-Djobe*, *Duboto* et *Akuindru*.

3° Les Bambuba ou Bamvuba (1).

Ils comprennent les clans *Bandehunde*, *Bahungabu*, *Bandebokamue* et se disent issus des Walese, comme les Mamvu. Ils se dirigèrent vers le Ruwenzori, sous la conduite de l'ancêtre Ombi. L'émigration fut arrêtée dans sa marche au Ruwenzori par la rencontre des *Wanisanza* et des *Bashu*. Ombi se retire vers le Nord et arrive dans la

(1) D'après les informations recueillies par M. le Commissaire de district Hackars.

région occupée par les Watalinga; ceux-ci repoussent les Bambuba.

La sépulture d'Ombi se trouve chez les Watalinga.

Le frère cadet d'Ombi se dirige vers Ngule. Il ne sait s'y maintenir par suite de l'arrivée des Bashu et son monde se disperse dans la plaine. Sa sépulture est dans le pays de Moera.

On constate la multiplicité des groupements Bambuba incorporés dans les chefferies Banande.

Les Bambuba sont célèbres pour leur anthropophagie. Ils furent les alliés des arabisés contre les Watalinga.

Tous les clans Bambuba se sont détachés des Walese et situent le point de départ de leur dernière migration au mont Romvu, près du kifuku de l'Ituri, en territoire des Babira-Walese.

Les Andingele (Kilima), les Amozambi (Mutshungabusi), les Andihabu (Andelovia), les Banoli (Lisaci), les Babiona et les Abolika (Kapamba-Watalinga) viennent du clan walese Apolove (capita Soli), de la sous-chefferie de Mutoni (Irumu), avec lequel ils ont conservé des liens de parenté. De là ils se sont dirigés vers la région Ouest de Boga, où ils rencontrèrent les Baniari, franchirent la Semliki et s'installèrent dans la région de Kikanga. Chassés par les Watalinga, ils allèrent s'installer sur la rive gauche de la Semliki (région de Lesse). A la suite d'une dispute, le clan Andingele retourna sur la rive droite à l'emplacement qu'il occupe encore actuellement. Peu avant leur départ de Kikanga ces clans furent rejoints par le clan Bambari (Pakioma), qui venait de la rive gauche de la Semliki et qui, depuis lors, n'a plus quitté la région du Ruwenzori, où il opposa une vive résistance à l'invasion des Wanisanza.

Les Aborema font partie de la migration des Andingele, leurs parents, qu'ils ont suivis de Soli (Irumu) à Kikanga, Lesse, Solongba, Semliki rive droite.

Les Andioro, parents des Banoli (Lisaci), ont, de même, suivi les Andingele dans leurs divers déplacements.

Tous ces clans, sauf celui des Bambari, formèrent donc la branche orientale de la migration des Momvu (Walese). Leur arrivée dans la région comprise entre la Semliki et le Ruwenzori date de cinq générations. Pour les Amozambi, par exemple, les chefs de clans se sont succédé comme suit :

Eboni conduisit l'émigration au départ de Soli (Irumu);
 Bisere;
 Malepe était chef du clan lors du passage de Stanley;
 Mokako;
 Mutshungambusi, encore en vie.

La branche occidentale de la migration des Momvu-Walese, partie du mont Romvu (Irumu), a suivi la direction générale Romvu, mont Poreco, Lesse, Beni.

Les Andanudi (Kambibaya), les Andala (Gelesa), les Manzo (Maduku) et les Aogbele (Dzogi) faisaient partie de cette branche. Après avoir séjourné quelque temps entre le Lesse et Beni, ils se sont installés sur la rive droite de la Semliki. Il semblerait que les Bambari (Pakioma) ne sont pas d'origine bambuba.

L'ancêtre du clan était un Bashu de l'Isale qui prit femme dans le clan Manza (Maduku).

Les Apali se sont détachés des Bakania (Mossande), qui formaient l'extrême pointe de la branche occidentale. Ces Bakania sont donc les premiers Bambuba ayant occupé la région de Beni-Lesse, où ils furent conduits par les nains *Andileteota* qui ont suivi les Apali sur la rive droite de la Semliki, tandis que le groupe principal des Bakania fusionnait avec les Batangi, formant actuellement la chefferie de Moera. Il est à remarquer que ces Bakania jouissent d'une certaine indépendance dans la chefferie de Moera, où ils sont toujours considérés comme étant les maîtres de la terre.

Les Bayoko viennent de l'Isale; ils sont donc d'origine bashu par leur ancêtre, qui reçut l'hospitalité dans le clan de Manza, mais dont les descendants ont opté pour la tribu Bambuba.

De même, les Bahahi, qui sont d'origine warega, et les Apondolo, qui sont d'origine bashu (Isale), ont fusionné avec les Manza, dont ils ont adopté les coutumes et le dialecte.

Les Bapotu, les Andibelu et les Andehalaha, qui viennent aussi du mont Romvu (Irumu), se sont installés d'abord près du mont Poruo, puis au mont Hinatsa et ensuite sur la terre Mambahutu, entre Lesse et Beni, où ils rejoignirent leurs parents les Andaundi, les Andala et les Aogbele.

Ces trois derniers clans se détachèrent ensuite du groupe, pour s'installer sur la rive droite de la Semliki. Alors qu'ils se trouvaient à Mambahutu, les Andibelu donnèrent l'hospitalité à un Mushu venu de l'Isale, nommé Mokonio, qui prit femme chez les Andibelu, laissa huit fils qui devinrent Bambuba par leur mère et donnèrent naissance aux clans:

Andimamonde (Kolu), Andeasoia (Mali);

Andigeni (Ahomba), Andeloku (Mopanzula), Andemon-dove (Molemba);

Anditshongo (Cartushi), Molenga (Kaniama) et Andekamova (Kalume).

C'est à l'occasion d'une guerre que les Bapotu, les Andibelu et les Andehalaha eurent à soutenir contre les Manza (Maduku) que les fils de Mokonio, leurs enfants adoptifs, s'imposèrent et que l'aîné Mambele prit la direction du groupement.

Les Baombi, les Auseba, les Andekendi, les Aoveve (Mutembesi) formant le groupe Botuku viennent aussi du mont Romvu et se sont détachés de la branche orientale au mont Hinatsa (chefferie Selemani de Geti), où ils ont

laissé le clan Abeloso, qui est actuellement incorporé dans la chefferie des Baniari de Geti.

De là, les Botuku se sont dirigés sur Lesse pour s'installer finalement à leur emplacement actuel (Mutembesi).

Quant aux Aokatshu (Bopo), ils ont suivi les Botuku et se sont installés au mont Poruo, où ils sont actuellement. Ce sont de purs Momvu ou Bambuba qui ont laissé des parents dans la sous-chefferie de Pawanza (Irumu).

Reste le clan Avokwe (Fataki), qui est d'origine babira, mais qui s'est fusionné par mariage avec les Andemolahu (Andelovia). Ce clan vient de Bwana Sura (Irumu), où il a laissé la famille Mangwase.

Il reste de cet exposé que les Momvu ou Bamvuba ont résisté aux tentatives d'assimilation des Banande. Ils donnaient assez facilement l'hospitalité aux Bashu, mais ils finissaient par les absorber en leur imposant les mœurs et le langage Bambuba.

B. — Les Makere (1).

Voir notre introduction sur les trois hypothèses en présence pour expliquer l'origine des Makere, ainsi que les notes relatives aux populations de l'Uele (Ababua, Bakango, Bawenza), dont la pénétration refoule les Makere vers le Sud.

Se rattachent aux Makere :

Les Barumbi;

Les Babeyru;

Les Popoie;

Les Bamanga (par la langue).

(1) Voir, pour les Makere : R. P. VAN DEN PLAS, *La Langue des Azande. Introduction historique*, pp. 24 et 33; HUTEREAU, *Histoire des Peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*, pp. 25 et 31; 264 et 55; DE CALONNE, *Azande*, pp. 125-126, et le chapitre sur les derniers néolithiques, pp. 135 et ss., P. VEKENS, *La Langue des Makere, des Medje et des Mangbetu*; VAN DER KERKEN, *Notes sur les Mangbetu* (cité dans l'Appendice à la première partie du présent ouvrage).

Le parallélisme grammatical et même lexicographique des langues mamvu-walese-bambuba d'une part et makere d'autre part est invoqué par le R. P. Van den Plas à l'appui de son interprétation qui fait des Makere aussi bien que des Mamvu, les descendants des derniers néolithiques de l'Uele.

C. — Les Barumbi.

Les Barumbi sont d'origine makere. On leur a appliqué l'appellation de Mandene, ce qui en ferait des Medje, mais ceci n'a pas été vérifié.

Leurs traditions donnent aux Barumbi, comme habitat antérieur, le Nepoko, d'où ils émigrèrent, à la suite de querelles intestines, vers la rivière Mupamo (près Bafwasende). Cette migration est antérieure à celle des Babelu; entre la migration des Barumbi et celle des Babelu se place la migration des Babali. Les migrations Babali refoulèrent les Barumbi vers le Sud, en région d'Opienge, où ils se heurtèrent aux Bakunu venant de Lubutu.

Les Barumbi (ce sobriquet leur viendrait de l'interpellation « Lombi ? » : « Qui est là ? » ; leur nom véritable serait Angele?) comptent deux clans principaux : les Molimo et les Mambodi.

Les Babali les appelaient Bapaye (un clan Medje porte également ce nom) et les Mombo « Bauko ».

D'après le R. P. Vekens, les Barumbi et Babeyru seraient issus des Mabititi, clan makere d'où est issue la famille Mangbetu, tandis que les Popoie seraient des Medje.

Nous ne nous arrêtons pas à la version qui montre les Barumbi originaires, avec les Mangbetu, de la région de Basoko et remontant la Lindi, tandis que les Mangbetu remontent l'Aruwimi en laissant derrière eux les Popoie. Cette version ne trouve aucune confirmation dans les traditions des populations voisines. Il est même douteux qu'elle émane des indigènes.

D. — Les Babeyru ou Babelu (1).

Suivant le R. P. Vekens, ils seraient issus des Mabiti, clan makere d'où est issue la famille Mangbetu.

De fait, ils affirment que ce serait d'eux qu'Abiembali, le grand ancêtre des Mangbetu, est parti à la conquête du Nepoko et de l'Uele.

On distingue communément chez eux les Belu et les Mongoli.

Les Mongoli comptent les familles Bafwakigni, Bengbe et Bobayo, Bafwamasa.

Les Belu comptent les familles Bombise et Bakwau (cette dernière adoptée).

Les Bombise et les Bakwau se prétendent de race plus pure et appellent les autres Babelu Mongoyi (ce qui signifierait « de l'autre côté de l'eau »).

Migration des Belu :

Leur ancêtre Mokwau aurait quitté le gros des Mangbetu Makere à la suite d'une querelle intestine (conséquence d'un inceste), pour traverser le Nepoko et s'installer sur les terres des Bemeli (Babali).

Migration des Mangoli :

Leur ancêtre Bongbo suivit Mokwau, dont une querelle le sépara par la suite. Kigni, frère de Bongbo, se sépara ultérieurement de ce dernier.

E. — Les Popoie (2).

D'accord avec le R. P. Vekens, nous voyons dans les Popoie une fraction des Medje, donc makere, à laquelle on a donné le nom du Mapopoie ou Bapopoie. (Le R. P. Vekens signale cependant des Mabiti sur les rives de l'Aruwimi et de la Lindi.)

Les Popoie, formés de clans Bandjama, Bapume, Bakobi, Badati, Bakada, Bagola, Babise, Bage, Bangbo,

(1) Mabeu ou Babelu serait le nom générique appliqué par les Mabudu à tous les Mangbetu.

(2) Voir HUTEREAU, pp. 26 et 264, Popoie Malele.

Bamboli, Babonde, Bagule, Bagbunda, Babwaie, Mobi, etc., auraient reçu le sobriquet de Popoie des Mongelima, à cause de la fréquence de la diphtongue dans leur langue.

Venus de la région de Medje, ils ont passé l'Aruwimi en amont et en aval de Panga, pour s'installer dans le bassin de la Yafele. Quelques groupes restèrent ou se réinstallèrent sur la rive droite (Babonde, Bambolo, Bangbo).

La liaison entre leur migration et celles des Barumbi est douteuse malgré la légende qui les fait se séparer en suite d'une dispute concernant le partage du produit d'une chasse.

Peut-on trouver aux Popoie une origine commune? Il s'agit vraisemblablement d'une poussière de clans: on trouve chez eux des Bakobi (totem: serpent noir), des Bagbunda (totems: antilope et vipère cornue), des Babise (lemur), des Bagule (varan), des Bage (civet), des Bagola (genette), des Bangbo (serpent noir) et des Bamboli (singe noir).

Une analyse détaillée des éléments composant les Popoie reste à faire. Elle sera facilitée par leur rattachement au territoire des Makere-Malele.

Les clans installés au Nord de l'Aruwimi (Babonde-Bokoi) sont plus communément appelés Malele et il se peut que leur migration soit indépendante du gros des Popoie (ils ont cependant été installés à l'embouchure de la Nebulu).

Donnons ci-dessous des extraits de deux rapports successifs des Administrations de Panga, en 1926 et en 1929-1930.

1° Dans le territoire de Panga, les Malele sont constitués comme suit :

<i>Chefferies :</i>	<i>Chefs :</i>	<i>Contribuables :</i>
Bapoboie	Nemakere	203
Bapre	Netambili	82
Madjanjala	Aloya	130
Angbanzoie	Nekodo	185

Aux deux extrémités de la région occupée par les Malele se trouvent installées deux petites chefferies Mangbetu-Babonde :

Babonde	Nembome	128
Bokoie	Namboli	83

La chefferie principale Babonde est installée à cinq heures au Nord du poste de Panga; elle est séparée des Malele par plus de huit heures de marche. En 1897, la relation d'un voyage sur l'Aruwimi effectué en 1893 signalait déjà ce groupe de petits villages Babonde installés près de l'embouchure de la rivière Nebulu. Depuis, cette chefferie Babonde s'est, pour ainsi dire, amalgamée avec la tribu Popoie, sa voisine du Sud, également d'origine makere ou mangbetu.

2° Les Bapopoie, Angbanzoie, Mandjandjala et Bapere font partie de la tribu Malele. Ils habitaient jadis dans le bassin de la Bima. A l'époque de la poussée Azande, une colonne d'invasion, dirigée par les Banagea, les dispersa et les refoula vers le Sud. C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans le bassin de l'Aruwimi, où ils s'installèrent dans la grande forêt qu'arrose la Nesebere.

Les Bokoi sont d'origine mangbetu. Une colonne de Pygmées, envoyée par le medje Nangada, fit invasion chez les Babonde et les Bokoi installés sur l'Alulu et la Nava et les dispersa. Les Babonde en fuite errèrent dans la forêt de la Nebulu et se réfugièrent sur les bords de l'Aruwimi.

F. — Les Bamanga ou Bambanga (1).

Ce groupement bien délimité, parlant une même langue, le kimanga ou kimbanga, et possédant une cul-

(1) Les Bamanga appellent les Babali : Alige; les Bakumu : Akumuge; les Mongellma : Angbaga; les Lokele : Dumbi; les Babira : Sika; les Wadumbi : Dumbiakomuge; les Wagenia : Ahene; les Baleka : Alege; les Arabes : Kubugoze. Nous utilisons ici les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Fivé.

ture unique, ne peut être rapporté à un ancêtre commun.

On trouve des Bamanga d'origine babindja, c'est-à-dire mongelima. Ce sont les plus nombreux.

On en trouve qui viennent des Turumbu, des Popoie (les Bandangwe et les Bangoli).

Enfin, on trouve trois petits groupements : les Bayuki, les Bangalandzwe et les Mokegwe, qui sont d'origine babeyru (ou barumbi ?).

Tous les Bamanga sont d'accord pour admettre que les premiers occupants des rives de la Lindi dans la région de Bengamisa ont été les Bayuki. Ceux-ci formaient un groupe assez important dans la Haute-Lindi, vers l'emplacement actuel des Bandangwe. Ils ont donné leur langue (que nous appelons actuellement le kimbanga) et leur culture au conglomérat que nous connaissons sous le nom de Bamanga.

Les Bayuki sont presque complètement éteints. Les Bayuki seraient des Babeyru qui, réprouvés par leurs frères, se sont installés dans de grands villages sur le cours supérieur de la Lulu (affluent de la Lindi dont l'embouchure est à la hauteur du village actuel des Bandangwe), après avoir fait étape sur le rapide Kobleine vers Kondolole.

Dans les villages de la Haute-Lulu ils furent en butte aux attaques continuelles des Babali et de Wadumbi (Barumbi ?); ils descendirent la Lulu pour venir s'installer sur les rives de la Lindi.

Ils étaient accompagnés des Bangalandzwe et des Mokegwe, groupes non moins décimés par la suite.

Les légendes des clans Bamanga, qui montrent l'ancêtre éponyme recueilli ou trouvé par une femme du pays, traduisent le caractère composite de cette population où dominent les Mongelima ou Turumbu acculturés par les Babeyru.

On trouve chez les Bamanga de la région de Bengamisa

(ex-territoire de Stanleyville) les clans ci-après, chacun d'eux très morcelé et dispersé :

1° Les Apata, d'origine turumbu, dont les ascendants étaient installés au confluent de la Tshopo et de la Lindi (ils ont encore des parents vers Yakusu).

Les Apata ont été rejoints par des alliés et clients, notamment les Basule, d'origine babira.

2° Les Balila, non étudiés.

3° Les Badui, qui viennent du Lohale et tirent leur origine des Bambole, groupement mongelima. Se sont joints à eux les Bakuti.

4° Les Bandjate, non étudiés.

5° Les Bahuma, d'origine mongelima.

6° Les Bagwania qui viennent de la rive droite de l'Aruwimi, des Babukwa, fraction mongelima. Gwania se fixa chez Bubusine, dont il épousa la fille. Les Bandele, descendants de Bubusine, vivent encore avec les Bagwania. Se sont agglomérés à eux : les Bambole, les Baniowe, des Bangbangwe. Enfin, étaient groupés avec eux : les Bandangwe, d'origine popoie, les Bangoli (id. ; on entend encore parler le dialecte des Popoie dans ce groupement), les Baleke et les Babale.

7° Les Bambai (sobriquet signifiant les vagabonds) qui viennent des Batundu, mongelima (voir plus loin) du Lohale et furent « bamangaisés ». Voici la légende des origines: Buda construisait sa maison, dont le vent enlève la toiture; ses frères ne l'aident pas à la réparer; il part, erre en forêt, rencontre une fille des Bandja occupé à relever une nasse; elle le recueille.

8° Les Bawi.

9° Les Bangwangwe.

10° Les Badzoge qui viennent des Baboro. Même légende: l'ancêtre Kangu fut recueilli par une fille des Badzenge. Aux Badzoge se sont joints : les Bambatse, gens du chef

Kombe de Stanleyville ; ils se sont agglomérés aux Badzoge du temps où ces derniers étaient chez les Badzenge de Banalia ; ils sont les descendants de Mbatse, fils de Luhein (Popoie qui, chassé par les guerres azande, s'est réfugié chez les Badzoge. Egalement les Bambande, d'origine mongelima, les Bambwe, Bobamboli et Badambila, issus des Bangba.

Les Bamanga des environs de Banalia se sont fixés à leur emplacement actuel dans l'ordre suivant : Bakwange, Momboa, Bahume, Bakoko, Badzenge, Luhein, Bangbangboli, Bambande et Bakuti.

Le principal groupement est celui des *Badzenge*. Ils sont originaires de Batundu, sur l'Aruwimi (Bombwa, notable Adokwi).

Refoulés par les Baboro, ils suivent leurs frères les Momboa et s'installent en forêt près de Diga. Attaqués par les Banalia, ils se rendent dans les environs de Bengamisa, mais reviennent ensuite à la Diga.

Aux Badzenge se sont joints :

Les Badzoge, dans les circonstances dites plus haut ;

Les Momboa, également d'origine batundu ;

Les Bahume, apparentés aux Bagwode ;

Les Bakoko et les Luhein (d'origine popoie) ;

Les Bambande, d'origine mongelima, de la région de Yambuya, chassés par les querelles avec les Bagbode ;

Les Bakuti, d'origine mobenge (Bobwa : légende de la toiture enlevée).

Font partie de la même chefferie, le long de l'Aruwimi, les Bandoie et les Bandjamana, originaires de la région popoie.

Les *Bamanga de Yambuya*, groupement dont la structure interne n'a pas été étudiée, grouperaient des fractions d'origine turumbu.

APPENDICE A LA PREMIERE PARTIE.

Une esquisse des migrations des populations du Congo belge a été tracée par M. G. Van der Kerken dans ses *Notes sur les Mangbetu* et dans sa préface des *Notes sur les populations Badia* de M. A. Verdcourt, travaux publiés dans le *Trait d'Union*, organe de l'Association des Étudiants de l'Université Coloniale de Belgique.

La rédaction du présent ouvrage était terminée lorsque nous avons pu prendre connaissance de ces études, d'autant plus intéressantes que l'expérience personnelle de M. Van der Kerken s'étend aux populations de l'Équateur et du Katanga, tandis que nos observations, ainsi que nous l'avons fait remarquer, ont été bornées par les frontières de la Province Orientale.

Cette circonstance et le fait que M. Van der Kerken et nous-même avons travaillé parallèlement, sans nous être concertés, nous rendent d'autant plus précieuse la concordance générale qui s'établit entre le schéma de M. Van der Kerken et le nôtre.

Quelques divergences méritent un bref commentaire.

Ainsi que nous l'avons dit, nous croyons à la direction générale, du Nord-Est vers le Sud-Ouest et l'Ouest, des vagues successives de migration qui ont peuplé les territoires de la Province Orientale.

Toutefois, la pénétration des Bantous qui occupent l'Ouest et le Nord de la province, depuis les Bambole jusqu'aux Ababua, s'est faite en provenance du Nord-Ouest vers le Sud.

Ceci ne signifie pas qu'originellement ils ne soient pas venus de l'Est, du berceau commun où s'est formée — peut-être sous l'action fécondante d'éléments hamites — la famille linguistique bantoue. Mais il semble que cet

acheminement vers la Haute-Likati, à partir de laquelle nous pouvons tracer les lignes de leurs migrations, a dû se faire par le Soudan, au Nord du Bomu.

Rien ne corrobore l'hypothèse suivant laquelle cet acheminement vers la Haute-Likati, suivi d'un choc en retour des Bobua vers Titule et Bambili, se serait fait à travers les territoires de l'Uele (où il aurait dû se heurter aux Mamvu et aux Makere), et notamment l'hypothèse suivant laquelle, en cours de route, les Mangbele se seraient séparés des Bobwa au Nord de l'Uele (en laissant derrière eux les Boguru), pour passer au Sud de cette rivière.

La dernière migration des Mangbele (et peut-être celle des Boguru) est partie de l'Ouest vers l'Est, en provenance de la région de Titule-Bambili.

De même pour l'hypothèse qui fait *suivre* les Mobati, Mobenge, Bayew, Bobwa, venus du Haut-Uele dans le Bas-Uele, par les Mongelima, Babali, Bamanga (?), « parlant des langues rapprochées des Bobua » (ce qui n'est pas le cas pour les Bamanga).

Mais nous sommes tout à fait d'accord avec M. Van der Kerken lorsqu'il s'élève contre l'opinion qui fait venir les Mangbetu (c'est-à-dire pratiquement les Makere, Malele et apparentés) du fleuve et du Bas-Aruwimi, pour remonter l'Aruwimi et la Lindi (où ils auraient laissé les Popoie et les Barumbi).

Au Sud-Ouest de la Province Orientale, la pénétration des Bakusu et des Bagengele (auxquels nous avons rattaché les Wasongola) s'est faite en venant de l'Ouest, parfois même du Sud-Ouest. Mais, comme M. Van der Kerken nous y voyons l'aboutissement d'un vaste mouvement qui a traversé plus à l'Ouest la cuvette équatoriale, du Nord au Sud.

Nos Bakusu se réclament de certaines attaches avec les Mongo; notre ignorance des populations de l'Équateur ne nous permet pas de nous prononcer sur ce point, de

même que sur le rattachement des Mabinza, Budja et Mobango aux Gombe (mais il nous paraît gratuit de voir chez les Babali des Gombe bobuaisés). De même pour les Bakela, auxquels nous avons cru pouvoir rattacher les Bambuli et les Balanga.

Mais lorsque M. Van der Kerken, dans ses *Notes sur les Mangbetu*, fait venir du Maniema les Batetela du Sankuru (et aussi les Basonge, dont il sera question plus loin), il ne peut s'agir que d'un choc en retour, ainsi qu'il l'admet d'ailleurs dans la préface des *Notes sur les Badia*. Sur ce point, comme sur une migration Nord-Sud des Wasongola et des Bagengele, il semble qu'il ait corrigé son opinion première.

Quant aux populations du Maniema venues du Sud (Baluba, Basonge, Bahemba, Wazimba et assimilés), nous avons formulé l'hypothèse qu'elles appartiennent à un mouvement général de migration qui, parti du Nord vers le Sud, a peuplé les plateaux du Nyassaland, du Katanga, de la Rhodésie, de l'Angola, pour refluer ensuite du Sud vers le Nord et déboucher dans les terres méridionales du Maniema ⁽¹⁾.

Mais la migration Nord-Sud ne s'est pas faite à travers les territoires de la Province Orientale du Congo belge : elle a dû passer à l'Est du Tanganika.

(1) Dans *Les Sociétés bantoues du Congo belge*, M. VAN DER KERKEN faisait venir du Sud-Ouest et du Sud les Baluba, mais du Nord les Basonge (voir dans le même sens la préface de M. VAN DER KERKEN, à *Baluba et Balubaïsés du Katanga*), lesquels paraissent étroitement apparentés aux Baluba et certainement associés à la direction générale de leur dernière migration. Rien ne permet de croire que les Baluba et les Basonge, dans leur marche du Nord au Sud, avant de refluer vers le Nord, aient passé par le Kivu et le Maniema. Les populations qui, venues du Nord-Est, occupent actuellement ces régions n'ont pas été en contact avec les Baluba et les Basonge jusqu'au moment où leurs avant-gardes ont rencontré ces derniers, refluant du Sud, aux confins méridionaux du Maniema.

Dans *Baluba et Balubaïsés du Katanga*, M. VERHULPEN (pp. 46-47, 65, 82-83, 116-117, 124-125) fait carrément venir du Maniema les Basonge, Babuye et Bango-Bango et les éléments bantous qui les ont précédés

Rien dans la Province Orientale ne corrobore l'opinion qui fait venir du Nord vers leur habitat *actuel* les Wazimba (pour ceux-ci il y a eu toutefois, après leur migration Sud-Nord, un reflux vers le Sud, sous la pression des Warega), les Bango-Bango, les Babuye.

L'opinion qui prévaut au Katanga et qui fait venir du Maniema les Babui, ainsi que les Bakunda et Balumbu, est démentie par les traditions des Babuye de la Province Orientale. Ici encore peut-être s'agit-il d'un choc en retour, au cours du reflux qui fit remonter vers le Nord les Baluba et Balunda.

L'étude de M. Van der Kerken jette un jour nouveau sur les origines possibles des Wazimba et de ceux qui leur ont été assimilés : Benia Mamba, Benia Kasenga, Benia Nonda et Bakwange, ainsi que de certains éléments compris sous l'appellation générique de Bango-Bango. Son exposé porte à reconnaître chez eux les éléments Lunda, ou étrangers d'origine disparate, mais assujettis par les Lunda, et dont la ligne de migrations est distincte (sans en être tout à fait indépendante) de celle des Baluba.

On retrouve des traces de succession matrilineale jusque chez les Wazimba du Sud.

Quant aux Baluba Hembra (dont se réclament dans la Province Orientale les Wazula, Mukebwe et Bahombo),

(pp. 85 et 87); il admet toutefois l'hypothèse de l'origine commune des Basonge et des Baluba. Son argumentation (pp. 56-57) sur les affinités de langue, de mœurs, de coutumes, etc., qui apparentent les Basonge aux Baluba plaide aussi bien en faveur de l'origine méridionale des Basonge que de l'origine septentrionale des Baluba. Il est entendu qu'il ne s'agit ici que des plus récentes migrations et non de leur origine première, que nous avons nous-même située au Nord, point de départ d'un mouvement qui toutefois se serait développé à l'Est du Congo belge et en dehors de la grande forêt équatoriale. Pour le surplus, les rapprochements que l'on peut faire entre les dialectes des Baluba et ceux des populations qui occupent le Maniema, le Kivu, etc., ne vont pas au delà de ceux que suggère l'étude d'ensemble des langues bantoues.

Le P. VAN BULCK (résumé de son rapport par M. DE JONGHE, dans le *Bulletin de l'Institut Colonial Belge*, 1935, p. 108) voit dans les Basonge la première vague des grandes migrations Balunda-Baluba venant du Sud.

dans lesquels M. Van der Kerken comprend les Babuye, Bakunda, Balumbu, il faut y voir, selon lui, des populations d'origine lunda, ou assujetties par les Lunda, qui ont été asservies d'abord aux rois lunda du Bubembe et plus tard aux rois baluba du second empire des Baluba.

Pour ce qui est des migrations venant du Nord-Ouest, nous avons montré que les Mituku (ou mieux les Baleka) ne peuvent être rattachés aux Bakumu et qu'il ne faut pas voir en eux autre chose que le prolongement des Warega.

M. Van der Kerken établit comme suit le schéma des vagues successives de migration qui ont occupé le Ruanda, jusque et y compris le territoire du Rutshuru : Abungura qui seraient désignés au Congo belge sous le nom de Warega ; Abagara ; Abasinga ; Abarenge ; Abakonde, venant avec les Abasweri et les Abasindi soumis par eux plus au Nord ; Abadjigaba ; Watuzi, venant avec les Abasita et des Pygmées asservis par eux dans le Nord. Ainsi s'expliquerait la formation des « clans » ou de ce que l'on qualifie communément de « clans » au Ruanda.

Quant aux Alur et à « leurs sujets les Banyoro », descendus du Nord après les Watuzi, et « qui ont fondé, entre autres, le royaume des Banyoro », cette représentation des origines du Bunyoro, qui ignore le royaume de Kitara auquel celui du Bunyoro a succédé, appelle naturellement d'expresses réserves.

*
**

M. Van der Kerken oriente du Nord au Sud, dans le sens général des migrations des Bantous, la migration des Gombe (auxquels il rattache les Mabinza, Budja, Mobango), refoulant les Mongo, eux-mêmes refoulant les Bakela, les Bahamba, les Bakusu (que nous avons vus aboutir finalement au Maniema). Les Gombe eux-mêmes auraient été refoulés par les Mobati Mobenge.

M. le Colonel Bertrand, dont nous avons reproduit

l'opinion et qui a bien voulu prendre connaissance du présent travail, nous fait savoir, à propos des Gombe, auxquels il rattache les Abangwinda et les Mobati Mobenge, que même pour le problème spécial à l'Uele, il ne serait plus aussi affirmatif qu'il a pu l'être jadis.

Il me semble bien, écrit-il, qu'ils constituent dans l'Uele — et cela nous reporterait tout de même avant les années 1700 — la première couche humaine qui ait succédé aux néolithiques. Mais comment y sont-ils arrivés et d'où pouvaient-ils venir? Les Gombe se retrouvent identiques à eux-mêmes, réserve faite pour ce qui est la conséquence immédiate du climat (forme des huttes, cultures), par groupements isolés répartis sur environ un quart de la Colonie, du fond des forêts de l'Equateur, jusque, par les Abangwinda, aux savanes du Bahr-el-Ghazal. On trouve des Gombe dans le Nord de l'Ubangi, à l'Ouest de la Melo, jusque près de Libenge; au Sud du fleuve dans les bassins de l'Ikelemba et de la Lulonga; sur les rives de la haute Lomela, entre Basoko et le Lopori. On les trouve sous le nom de Mobenge dans le bassin de la Likati, sous le nom de Mobati plus au Sud, et sous le nom d'Abangwinda jusque dans le Bahr-el-Ghazal; partout un peu méprisés et considérés comme des « sauvages » par leur voisins ⁽¹⁾. Il semble donc bien que les groupements Gombe que nous observons à présent soient des îlots restés intacts d'une occupation antérieure beaucoup plus uniforme et générale. De quelles années peut dater cette situation? On ne peut imaginer le développement dans la forêt de groupements humains, autres que nomades, vivant de chasse et de cueillette, tels que les Pygmées, s'ils ne disposent pas d'outils en fer pour les défrichements, de fruits et racines à grand ren-

(1) Peut-être faut-il aussi leur rattacher les « Gombe » du Lomami, ce qui devrait leur faire rattacher aussi les Boyela dont viennent ces Gombe. Voir enfin l'hypothèse de l'origine abangwinda des Mangbele et Malika.

dement. Partout chez les Gombe on trouve ou le manioc (même dans le Bahr-el-Ghazal; voir Schweinfurth en 1868) ou le bananier, qui ne sont ni l'un ni l'autre des plantes africaines. M. le Colonel Bertrand voit un indice de l'origine occidentale des Gombe dans l'origine américaine du manioc et rappelle qu'il y a de fortes raisons de croire que la fin de la civilisation néolithique dans l'Uele ne remonte pas plus loin que les années 1600-1700. D'où la possibilité — intéressante comme hypothèse de travail — d'un mouvement général de peuples bantous, orienté de l'Ouest vers l'Est au XVI^e siècle, peut-être déclenché par les mouvements Jaga, qui, en quelque sorte par infiltration, auraient pénétré dans la forêt, aussi vierge d'occupation humaine à cette époque qu'à présent les déserts du Haut-Ituri. Les luttes n'auraient commencé qu'au sortir de la forêt, dans les savanes peuplées déjà alors de néolithiques qui auraient été refoulés.

Cette hypothèse peut se concilier avec celle de migrations ultérieures venant du Nord (Mongo, Bobua, etc.) et recouvrant un fond Gombe.

Les Gombe des Bangala et de la Lulonga affirment, suivant M. Van der Kerken, avoir occupé jadis les terres occupées actuellement par les Agbandi dans l'Ubangi et celles habitées actuellement par les Mobenge, les Mobati (que M. Bertrand incorpore aux Gombe), les Bondongola et les chefs Abandia de l'Itimbiri; ils se retrouvent encore non seulement sous le nom de Mabinza, Budja, Mobango, mais chez les chefs Abandia et Avungura du Nord de l'Uele (Angombe), chez les Bayew, les Babua (Bangombe, Makinza), chez les Bakango, chez les Mangbele, les Bote et les Mayenga. Mais dans l'hypothèse formulée plus haut, ces Gombe ne seraient que la pointe Nord d'un mouvement de migration de grande amplitude, à l'avant-garde des migrations qui, venant de l'Ouest ou du Sud-Ouest, auraient peuplé le Kwango, le district du Lac Léopold II (Bayanzi, Bayaka, Bateke, Basakata, Badia; populations à

succession matrilineale (2). Nous avouons cependant notre scepticisme quant à l'amplitude du mouvement Jaga tel que le définit l'hypothèse d'Avelot (1).

D'autre part, la propagation du manioc, du bananier a pu se faire — on l'a vu par ailleurs — en sens inverse de la direction générale des migrations.

On pourrait encore formuler l'hypothèse — dans le sens de celle que suggère ce que nous avons appelé le problème Warega — d'un fond de populations très anciennes, « bantouisées » par les envahisseurs, mais ceci n'explique pas que les Gombe aient gardé identiques les caractères qui les font reconnaître parmi des populations très diverses.

*
* *

M. le Colonel Bertrand veut bien aussi nous communiquer les réserves qu'il oppose à la classification des Mongwandi comme Bantous. Ces populations recouvrent tout le Nord de l'Ubangi, la région de Monga, le versant Nord de l'Eau Blanche. Par les classes dominantes sous le nom d'Abandia, elles occupent en A. E. F. les vastes sultanats de Rafai et Bangassou, et chez nous, sous un facies Azande adopté spontanément, les territoires de Bondo et Lebo. Leur langue est incontestablement soudanaise, sans influence bantoue visible. Quoique couvertes vers l'Ouest par d'autres populations soudanaises: Bwaka, Mono, Bansa, etc., elles pénètrent comme un coin au milieu des Bantous. Il faudrait de solides arguments pour faire admettre qu'elles ne sont pas soudanaises. Il serait insuffisant — et gratuit — d'imaginer une invasion soudanaise ayant acculturé une population bantoue dont il ne reste pas de traces et l'ayant assimilée plus complètement que les Azande, au moyen de leurs méthodes politiquement parfaites, n'ont pu assimiler leurs tributaires les plus

(1) *Bulletin de Géographie historique*, 1912, n° 1.

anciens. Si, comme il est possible, l'invasion Mongwandi est postérieure à une occupation du terrain par les Gombe, elle a refoulé ceux-ci ou les a absorbés de telle façon qu'il n'en reste aucune trace.

*
* *

M. Bertrand signale encore l'intérêt du problème des *Akare* (installés au Nord de Beli, vers le Bomu) ⁽¹⁾. Leurs caractéristiques sont bizarres: dans le langage, un mélange intime d'influences bantoues et soudanaises; dans leur technique agricole, un archaïsme déconcertant, les femmes défrichant la savane au moyen de rabots de bois qu'elles ne peuvent employer qu'à genoux. Dans le Nord de la Colonie, ce sont les seuls indigènes à avoir des palmeraies et c'est sans doute d'elles que proviennent celles des Amadi qui ont souvenir de l'origine Nord des leurs.

Au Nord de Monga, sur le Bomu également, mais plus en aval, on trouve cependant aussi des palmeraies.

Ceci pose tout le problème ⁽²⁾ de l'origine des palmeraies, du moins des peuplements principaux — d'où le palmier a essaimé, notamment le long des cours d'eau — de palmeraies subsponsantées, donc indirectement le fait de l'homme: les palmeraies des Mobenge entre Bondo et Likati, peut-être venues du Bomu, peut-être vestiges d'une occupation Makere; les palmeraies de la région de Dembia, remontant peut-être à l'occupation Makere; les palmeraies des Makere, des Medje, des Mangbetu; celles des Mabudu, qu'explique leur voisinage avec les Makere, mais imparfaitement (nous rappellerons ici ce que nous avons

⁽¹⁾ *Azande*, p. 117.

⁽²⁾ DE CALONNE (*Azande*) n'a fait qu'en aborder l'étude. Pour l'origine africaine du palmier élaeis, voir GHESQUIÈRE, *Bull. Cercle Bot. Congo*, II, p. 30 et CHEVALIER, *Revue de Botan. appl.*, XIV, n° 151, p. 187; pour son origine américaine, voir LEDOUX, *Bull. Cercle Bot. Congo*, I, p. 74.

dit de l'insolite peuplement de palmiers que l'on trouve au pied du Ruwenzori, où ils resteraient comme un vestige du passage des Baniari), les palmeraies des Mamvu à Gombari.

Il y a encore les palmeraies du fleuve au confluent de l'Aruwimi et du Lomami, celles de la région de Wanierukula, les palmeraies des Mituku, au cœur même de la forêt équatoriale, celles des Wasongola sur le bief moyen, celles du Maniema.

Enfin, M. Bertrand attire l'attention des chercheurs sur les *Abwameli* ⁽¹⁾, moins pour leur importance que comme témoins de mouvements de populations, antérieures à ceux pour lesquels nous avons des lumières à peu près certaines. Près de Zobia ils sont répartis en deux petits groupes totalisant plus ou moins huit cents âmes. Ils parlent un zande argotique. Ils appartiennent sans nul doute à la première migration Azande, antérieure à la conquête Avungura, celle des Abele, dont le souvenir s'est conservé d'une façon sûre entre l'Uele et le Bomu. Il est peu probable qu'il s'agisse de réfugiés, de fuyards, qui n'auraient pas conservé leurs caractéristiques avec une telle fidélité, qui se seraient assimilés à ceux qui les entourent, comme se sont assimilés les quelques groupements d'origine makere, noyés dans le flux Ababua.

Mai 1936.

(1) Voir DE CALONNE, *Azande*, p. 103.

DEUXIÈME PARTIE.

INTRODUCTION.

Parallèlement à l'établissement des affinités ou des différenciations entre indigènes, par la recherche de leurs origines et de leurs migrations, nous avons entrepris l'étude des rites, pratiques et institutions qui les caractérisent: les rites de passage dans une classe d'âge tels que ceux qui accompagnent la circoncision chez les Bantous de la forêt, le mambela des Babafi, le lilwa des Bambole; le totémisme ou pseudo-totémisme; les pratiques ésotériques ayant pour objet la divination ou la thérapeutique; les sociétés secrètes ou prétendues telles; les castes sociales auxquelles ont accès par la naissance, les classes sociales dont l'accès s'achète par des rites onéreux; l'organisation politique, etc.

Notre documentation est très incomplète et nous souhaitons susciter de nouvelles recherches dans ce domaine. Nous résumons ci-dessous les points sur lesquels nous avons réuni des renseignements intéressants.

Les rites de passage dans une classe d'âge accompagnent généralement la *circoncision*. Celle-ci (à laquelle la légende assignerait une origine pygmée¹⁾) se retrouve avec les rites qui l'entourent chez la plupart des populations de forêt (1).

(1) Les Wallendu pratiquent la circoncision. Il y aurait lieu cependant de vérifier si cette assertion est vraie pour tous les Wallendu.

Les Babira-Bakumu eux-mêmes ne paraissent l'avoir adoptée qu'à partir de leur pénétration dans la grande forêt équatoriale. La circoncision rituelle est inconnue des Babira de la plaine. Chez les Wahumu du Ruwenzori, elle a été introduite par les Walese. Nous constatons que les Wanianga pratiquent la circoncision, mais non les Bahunde. Les Banyintu la pratiquent, mais non les Bashi.

Chez les Bakano, les Babutebwa ne connaissent pas la circoncision rituelle que les autres Bakano pratiquent avec le rite warega.

Les Wanisanza ne connaissent pas la circoncision, que pratiquent cependant les Bambuba qui se trouvent en symbiose avec eux; elle se pratique aussi chez les Watalinga.

Chez les Baswaga, les Batangi et les Bamate, la circoncision n'existe pas pour les chefs. Elle est rare chez les indigènes des hauts plateaux et se pratique chez les indigènes voisins de la forêt; il s'agit vraisemblablement d'un emprunt aux premiers occupants.

Nous sommes en possession de données détaillées sur les rites de la circoncision chez les Bakumu de Stanleyville, chez les Bakumu de Lubutu, chez les Bapere, chez les Warega, chez les Wanianga, chez les Mituku (Warega), chez les Babembe, chez les Bagengele.

L'épreuve de la circoncision est remplacée chez les Babali par le *mambela*, qui a fait l'objet déjà de deux études dans la revue *Congo*. Le *mambela* comporte deux rites différents : le rite maduali et le rite adutele ; seuls les Bebimbi ne pratiquent pas le *Mambela*.

Celui-ci a été emprunté aux Babali par les Bandaka (qui le cumulent avec la circoncision), par quelques Barumbi.

Quant au *lilwa* des Bambole, il a fait également l'objet d'une étude dans la revue *Congo* (1929, t. II, p. 783).

Si nous passons de la circoncision aux pratique ésoté-

riques dont l'ensemble forme l'*esumba des Bakumu*, sous cette dénomination se rangent :

Le nkunda et la confrérie des devins « Bafumu » qui en fait dériver son pouvoir ;

Le mpunju, d'origine warega (on le retrouve chez les Wanianga et les Bakano), pratiques de thérapeutique et d'incantations ;

Le yaba, qui a le même objet et auquel se rattachent le lumba, le ntema, le kilanga ;

Les pratiques thérapeutiques diverses connues sous le nom de : kabuge, lukanga, kasia, kasilemo, butwale ; les conjurations et exorcismes : nsubi ; les poisons et pratiques maléfiques : makengenionzo, yoli.

Les confréries des « guérisseuses » amampombo, amamukuma, amabusaki, amakasea.

Il est à noter que le yaba, sous le nom de biba, avec des variantes, a gagné les territoires de Banalia et Zobia.

L'*isumba des Bapere* comprend, avec le yaba et ce qui s'y rattache, quantité d'autres pratiques ayant trait à l'ekulu, le mbuhu, le sindi, le mboho, l'ekele, etc.

Les *pratiques ésotériques des Baleka Mituku* ont trait à l'initiation à l'otamba, au ntanda, à l'itea, au kelemba, à l'otamba kabeke, à l'ibubi, à l'isingi, etc., tantôt cérémonies d'initiation aux divers grades de la hiérarchie sociale, tantôt pratiques de divination, de conjuration, de guérison.

Les *pratiques ésotériques des Babembe* comprennent les cérémonies d'initiation aux sectes batumbwa, karunga, katende, kilanda, etc.

L'organisation sociale connue sous le nom de *moami des Warega*, à la connaissance de laquelle il a été beaucoup ajouté depuis que l'a traitée M. Delhaise, se retrouve avec des variantes chez les Babembe, tandis que la mpala des Wanianga paraît avoir un sens plus restreint.

Chez les Babembe, nous trouvons, à côté du moami, les sectes Karunga et Kilanda, et pour les femmes, l'institution des Batumbwa et celle du Katende.

On peut rapprocher du moami des Warega l'organisation des *bakota* chez les *Baleka Mituku*, où se trouveraient néanmoins des influences bagengele, et qui a pénétré chez les *Walengola*.

L'organisation sociale connue sous le nom d'*esambo*, *bisambo* ou *kisambo* chez les *Bagengele*, *Bashi Luamba*, *Bashi Kamba* et *Waringa* en diffère moins dans les formes que dans les principes essentiels qui sont à la base et qui font dépendre l'accession aux grades les plus élevés de la naissance autant que de la richesse.

Le *nsubi* des *Wasongola* paraît un compromis entre le moami et le bisambo, à la charnière Bagengele-Warega, avec peut-être une influence wazimba (l'investiture et le contrôle du pouvoir du chef par le délégué du peuple, le *bekulu*).

Le *bumbuli* des Bango-Bango n'a pas les mêmes racines profondes dans la tradition.

Au Sud du Maniema nous trouvons, parmi les apports Baluba, la *légende du forgeron* apportant aux primitifs la civilisation avec l'usage du fer, et, d'autre part, la *légende de l'inceste* qui est à l'origine de la division en castes sociales : l'enfant de la conception incestueuse de la fille du forgeron est à l'origine du peuple; celui qui naît de ces relations ultérieures avec un chasseur, amant de rencontre, est à l'origine de la classe des chefs, mais le délégué du peuple, le *tshite*, contrôle le pouvoir du chef sans pouvoir aspirer à le remplacer.

Cette tradition a déteint sur les Bakusu qui furent en contact avec les Baluba-Basonge et nous y trouvons le *tshite* ou *wembi* en face du *molohwe* ou *mwankana*, mais elle s'affaiblit lorsqu'on remonte vers le Nord, là où le chef n'est plus le *mwankana*, mais le *koi* ou le

nkumi ekangu des Bakongola et Bahamba, le mokota des Bagengele.

Les Wazimba du Nord ont reçu de mwami avec l'influence warega, tandis que ceux du Sud ont gardé ou reçu les traditions Baluba, parmi lesquelles la hiérarchie sociale, voire politique (il est difficile de séparer les deux) connue sous le nom de *luhuna*, qui se retrouve, avec des variantes, chez les Basonge, les Wazula, les Mukebwe, les Kasenga, les Nonda, les Mamba, les Bakwange, mais qui serait d'introduction récente, tout en n'étant que la systématisation de certaines coutumes Basonge, datant des incursions (vers 1820-1830) du conquérant muluba : le Mulohwe Buki. La division en castes, qui se combine avec la hiérarchie du *luhuna* (en parallèle dans l'une et l'autre caste), a été introduite en même temps que celle-ci chez les Wazula, mais nous ne la reconnaissons ni chez les Nonda, ni chez les Wazimba, alors que, chose curieuse, nous retrouvons le contrôle du pouvoir par le représentant du peuple dans le *nsubi* des Wasongola, qui ne peuvent tenir cette institution des Bagengele.

Chez les Benia Kahambwe (Basonge), l'histoire explique la concentration du pouvoir héréditaire aux mains d'une famille substituée aux Kungwa Basa élus à temps.

Chez les *Bashi* du Kivu et chez leurs voisins Banyintu Balindja, nous trouvons aussi, dans les rites si curieux de l'investiture et de la transmission du pouvoir, cette intervention des anciens « chefs de la terre » qui pour les conquérants a une signification morale si profonde⁽¹⁾.

L'organisation coutumière des montagnards, des

(1) On a rapporté l'appellation de *mwami* donnée au roi des *Bashi* (entre autres), du bonnet de peau des Babembe et Warega. La racine — ami, — âme, se retrouve dans la plupart des langues du groupe oriental et est significative de la notion du pouvoir (voir non seulement les Bahunde, Wanianga, Banande, mais le moame des Bakumu). Nous croyons donc que le moami des Warega n'en est qu'une déviation.

Banande par exemple, aussi bien que des Bashi, est essentiellement territoriale (influence hamite?) et non clanique ou tribale, selon la norme bantoue.

Chez les Banande (sauf chez les Baswaga), chez les Bahunde et les Wanianga s'observe l'institution de la *mombo*, la femme qui donnera au chef son héritier et que le Conseil des Anciens lui donne pour consacrer son investiture; elle est choisie généralement dans une même famille, qui détient à cet égard un privilège.

Un certain *partage du pouvoir* se constate chez les Bashu et Baswaga entre le *mukulu*, chef spirituel, le *muami* (appelé parfois mukama), chef temporel, et le *ngabu*, chef de guerre. Chez les Batangi et Bamate, le pouvoir est complètement entre les mains du muami.

Chez les Wanianga et Bahunde, à côté du *muami* se trouve le *shemwami*, l'aîné du chef, son frère ou son oncle.

Le contact des Banande avec les Bapere (Bakumu) a introduit chez ceux-ci l'institution de la *mombo*, le partage du pouvoir entre le *muami*, fils de la *mombo*, et le *mukama*, fils aîné du chef défunt.

Ailleurs, chez les Bakumu, des enquêtes multiples qui ont eu de la peine à débrouiller l'écheveau embrouillé des dignitaires qui jouent un rôle dans les plus minuscules communautés (souvent en relation avec les cérémonies de la circoncision) ont fait conclure que c'est le Conseil des Anciens, constitué par les *fumi*, les *moame*, les *ngbeka*, le *numbia* (chez les Wahumu du Ruwenzori, le *salia*), qui assume le pouvoir des chefs.

Enfin, chez les Mabudu, l'*emba* (qu'il ne faut pas confondre avec le *kumu na emba*, le gardien de l'*emba*) confère au chef ou *gama* la qualité mystique de représentant du clan, et se transmet par la désignation que le titulaire fait de son successeur, mais celle-ci doit encore être consacrée par l'investiture du Conseil des Anciens.

Le *totémisme* ou, si l'on veut, le pseudo-totémisme des

Bantous n'a pas fait l'objet de recherches systématiques et nous rappelons à l'attention des chercheurs ce champ peu exploré. Nous acceptons la définition qu'en donne Mgr Leroy : « une institution consistant essentiellement en un pacte magique représentant et formant une parenté d'ordre mystique et supra-naturel, par lequel, sous la forme visible d'un animal et, exceptionnellement, d'un corps végétal, minéral ou astral, un esprit invisible est associé à un individu, à une famille, à un clan, à une tribu, à une société, en vue d'une réciprocité de services ». Les manifestations du totémisme ainsi conçu sont particulièrement apparentes chez les Babira-Bakumu (1).

Les *tatouages* ont fait l'objet au Maniema de certaines recherches qui ont aidé à la différenciation des immigrants de l'Ouest : Bakusu, Benia Kori, Bagengele, Bakela.

*
**

Il est à peine nécessaire d'insister sur l'immense champ d'observations que l'ergologie ouvre aux investigations; les engins de chasse et de pêche, les outils, les armes, le vêtement, les mutilations, les modes de sépulture, autant de sujets à rapprochements ingénieux, mais toujours prudents et tenant compte des phénomènes de convergence, chausse-trappes de la méthode cyclo-culturelle. Nous eussions voulu, tout particulièrement, présenter une étude comparée de l'habitation chez les populations dont il est question dans le présent travail: demeures rectangulaires, indépendantes ou attenantes, à pignon ou à quatre pentes; demeures circulaires, en ruche ou à toit conique; parois de paille, de feuilles et écorce ou de pisé; toitures d'herbes,

(1) On a prétendu réduire certaines manifestations totémiques à de simples interdictions alimentaires. Les traditions rapportant le choix du totem à la sépulture de l'ancêtre du clan nous ont cependant été exposées à diverses reprises de manière explicite et, d'autre part, l'interdit alimentaire perd toute réalité lorsqu'il s'agit de l'animal-foudre, de l'animal arc-en-ciel, etc.

de tiges feuillues ou de feuilles, celles-ci cousues et assemblées en tuiles ou liées en botte, ou accrochées isolément aux voliges par le pétiole préalablement entaillé. Ceci fait, il resterait à rechercher ce qui, dans le type de l'habitation, dans le plan, les formes, les matériaux, est assignable à l'origine des populations étudiées (survivance des formes de la savane en forêt ou vice versa), à l'habitat (savane, forêt, montagne), aux ressources matérielles du pays (revêtements et toitures), au contact ou aux influences psychologiques (relations de famille, intermariages, adoption), à la domination du conquérant ou à l'ascendant culturel du peuple conquis.

CHAPITRE I.

LA CIRCONCISION.

SECTION I.

CHEZ LES BABIRA BAKUMU.

1^o La circoncision chez les Bakumu de l'Ouest (1).

(Territoire de Stanleyville).

Les Bakumu disent que leurs aïeux n'ont pas toujours pratiqué la circoncision. Il y a très longtemps, un ancêtre qui chassait en forêt tua un singe *osifi*, qui tomba dans un fourré épais. Quand il put approcher du gibier, il constata qu'un rongeur *mbungu* avait pour ainsi dire circoncis le primate. Le chasseur s'en émerveilla et ce fut l'origine de la circoncision.

Cette légende se retrouve dans l'usage de certains termes et dans certains rites de la circoncision.

On voit souvent que les jeunes circoncis portent un collier de peau d'*osifi*. D'autre part, l'opérateur est appelé le Mupite ou Mbungu.

La cérémonie de la circoncision, célébrant le passage de l'âge d'enfant à l'état adulte, est une initiation qui revêt une importance toute particulière.

Afin de frapper plus fortement l'esprit des profanes (femmes et jeunes enfants), elle est entourée d'un mystère qui constitue un de ses plus puissants attraits pour les jeunes garçons.

(1) D'après les informations recueillies, par M. l'Administrateur territorial Fivé.

Nous croyons utile de rappeler ici les noms des différentes classes d'âge chez les Bakumu :

<i>Chez l'homme :</i>	nouveau-né ;	Mbendze ;
	enfant qui marche (sevré)	Mikiezue ;
	» de 6 à 7 ans	Zule ;
	pendant la circoncision	Ngandza ;
	circoncis initié	Mutiengandza ;
	jeune homme	Moganda ;
	adulte	Mbimbili ;
	vieillard	Ngbeka.
<i>Chez la femme :</i>	nouveau-né	Mbendze ;
	fillette	Mkesika ;
	fille nubile	Sika ;
	femme mariée qui a engendré	Amaikowa ;
	vieille femme	Ngbeka.

Quelques jours avant la célébration de la circoncision retentissent, dans la forêt environnant le village, des bruits étranges. Ce sont, disent les initiés aux profanes, des esprits et des animaux fantastiques qui annoncent l'événement. Ce sont des Kabie, des esprits très petits, mais pleins de force. Des esprits pas plus grands qu'un enfant de trois ans, explique-t-on, mais d'une vigueur telle que personne ne pourrait, en luttant, les jeter par terre.

Il y a le *Mukumo*, un oiseau fantastique, que l'on entend crier; il abrite les jeunes circoncis comme la poule le fait pour ses poussins; aussi, ne peuvent-ils faire du feu pour préparer leurs repas ou pour se réchauffer la nuit, ils brûleraient le *Mukumo*.

Il y a le terrible *Akandu*, animal qui braît à la manière d'un âne; on voit parfois la trace de ses pas dans la terre molle.

Enfin l'*Atuamba*, qui feule comme un léopard. Seuls les hommes très vieux peuvent le voir, raconte-t-on dans le village.

Chaque jour le village est parcouru de gens, d'enfants surtout, qui frappent avec entrain et sur un rythme rapide, des tambours, des gongs.

Les tout derniers jours qui précèdent la circoncision ont lieu des danses qui se prolongent très avant dans la nuit.

Ci-dessous le récit des rites de la circoncision observés dans le village de Kisende (Batiabongo, à 25 km. de Stanleyville) :

Aux abords d'une maison se trouve dressé un tronc d'arbre, ceint, à hauteur d'un mètre environ, d'une sorte d'entonnoir, fait de baguettes. Sous ce toit se trouvent des batteurs de tambour (tambours à peau et larges clochettes de bois aplaties). Les jeunes femmes et fillettes dansent sur un rythme accéléré la danse des jumeaux, sous la conduite d'une femme, sorte de maîtresse de ballet, qui tient un grelot en fer. Le tronc ainsi décrit se trouve presque adossé à une habitation, à hauteur de la cloison qui sépare la chambre et la barza de la maison caractéristique des Bakumu.

La barza est remplie de monde : les *Menagandza*, le chanteur de la Gandza (le nommé Kapundju), les notables et les gens du village assis sur des sièges variés. Parmi eux se trouve le jeune homme qui doit être circoncis. Il est vêtu d'un pagne en écorce de ficus (*milumba*) ; il a la tête rasée et porte au bras des bracelets de perles blanches et rouges. C'est un enfant d'une dizaine d'années, qui ne paraît pas trop fier. Les femmes dansent toujours.

Passé midi, tandis que les jeunes gens du village se munissent de baguettes flexibles qu'ils écorcent et rendent lisses et glissantes en les humectant avec des tranches fraîches de tronc de bananier, l'adolescent se retire dans les annexes de la maison, où sa tante paternelle l'enduit de kaolin, principalement sur la face, le tronc et les membres. Ce kaolin est rayé en frottant la peau avec les doigts légèrement écartés. Puis elle lui couvre la face antérieure des bras d'une épaisse couche de *ngula* en poudre. Ces apprêts terminés, le jeune homme vient rejoindre, au pied de l'arbre symbolique,

le *Mupite* (opérateur de la circoncision) et son aide, le *Mukidi* (qui maintient le patient pendant l'opération).

Les femmes, jeunes filles et fillettes dansent de plus belle la danse des jumeaux. Dans une première figure, les plus âgées, prenant la tête, forment une espèce de serpentine autour des fillettes, qui restent au centre et tournent pour ainsi dire sur place. Après un moment, les femmes se détachent une à une pour se jeter en avant, se trémousser sur place et reformer la file plus loin. Dans une deuxième figure, les femmes forment un anneau ovale, tournées toutes vers l'arbre symbolique qui se trouve sur le côté. Successivement A, puis T, puis B, puis S, etc., se précipite au milieu de l'espace libre, exécute un pas assez bref, qui se termine en un geste d'offrande assez lascif à l'adresse du jeune homme à circoncire. Ces danses sont accompagnées d'une mélodie assez confuse et de paroles que l'observateur n'a pas eu le loisir de se faire traduire.

Enfin les danses prennent fin. Un circonciseur, Olimba, apporte à Mafutala (le plus important des circonciseurs) une petite calebasse brune d'où il extrait une grosse pincée d'une poudre légère, gris verdâtre, qu'il enferme dans le creux de la main gauche. Il en prend une première pincée qu'il étale sur le genou droit, puis une seconde sur le genou gauche. Le jeune homme doit souffler la première pincée, lécher et avaler la seconde. Mafutala prend alors en bouche une pincée de la poudre qu'il crache au creux de l'estomac du néophyte. Un circonciseur voisin, Olimba, lui en crache une pincée plus haut, un troisième, Geleza, lui en crache une sur les omoplates, et Mafutala sur le crâne. Mafutala s'en crache lui-même sur le creux de l'estomac, qu'il fustige alors du bout de son *kifakio* (verge en nervure de palmier), puis il frôle le néophyte successivement aux divers endroits où la poudre a été appliquée. Mafutala termine l'opération en se crachant une nouvelle dose au creux de l'estomac.

Cette poudre est l'*Isenge*. Elle a la propriété de donner le succès. Celui qui est traité avec cette poudre aura des amis nombreux et des femmes...

Le néophyte a rejoint son siège auprès de l'arbre symbolique. A ce moment survient son *muyomba* (parent maternel), porteur d'une feuille roulée en cornet et remplie d'eau; après avoir débarrassé le néophyte de ses bracelets, il aspire une gorgée qu'il lui crache sur la poitrine et puis une autre sur le dos.

Le patient se lève et, accompagné des jeunes gens porteurs des baguettes de flagellation, du chanteur de la *Gandza*, d'un circonciseur et d'un porteur de gong en bois, il se rend dans l'allée principale du village, à une centaine de mètres de l'endroit où ont eu lieu les danses. Là, le cortège s'arrête et fait face à son point de départ. Le néophyte se trouve au milieu d'un demi-cercle de jeunes gens munis de baguettes. On l'a coiffé d'un bonnet tressé en liane amincie, surmonté d'un gros plumet de plumes noires. En face de lui se trouve un porteur de gong plat, et derrière celui-ci le chanteur de la *Gandza* et un circonciseur, armés tous deux de baguettes avec lesquelles ils battent le gong, font également face au néophyte.

Un homme vigoureux prend le jeune homme à califourchon sur ses épaules, et les mélopées du chanteur et du *menagandza* commencent, rythmées par le gong. Nouvelle station et nouveaux chants. Nouvelles rondes des flagellants, qui se sont ornés la tête de feuilles de palmier. Deux fois encore le groupe s'arrêtera, pour, finalement, arriver à proximité de l'arbre symbolique. A ce moment, les femmes, qui se sont rassemblées à l'opposé, arrivent en groupe compact, chantant sur un rythme marqué au moyen de battoirs (*lubamba*). Les deux groupes se croisent et, à cet instant, le néophyte met pied à terre. Des cris éclatent et les flagellants font le simulacre de poursuivre les femmes qui prennent la fuite.

Le néophyte est conduit au pied de l'arbre symbolique, où se trouve assis l'aide appelé *mukidi*. Le *mukidi* dévêt

le jeune homme et lui attache autour des reins une ficelle dont il laisse pendre un bout. Le néophyte s'assied dans le giron du mukidi, aux jambes duquel il s'accroche des pieds, le mukidi refermant les bras sur le ventre au patient.

Le mupite saisit alors la verge de celui-ci et tire sur la peau en repoussant le gland par pression des doigts; de son couteau bien aiguisé il tranche le prépuce.

Le patient n'a pas poussé un cri.

Le mupite lui entoure la verge d'une feuille qu'il lie avec le bout de la ficelle dont il est question plus haut. Le sang s'écoule dans un tesson de poterie tenu par le premier circoncis de la journée, l'*Aluta*.

Des cris assourdissants résonnent et les jeunes gens porteurs de baguettes commencent à se flageller avec frénésie pendant que le nouveau circoncis est amené, toujours nu, vers la proche clairière, où il séjournera pour recevoir l'enseignement de la tradition.

Le chemin qui mène à cette clairière a deux cents mètres environ; il est barré de place en place par des palissades en branchages percées d'une ouverture rectangulaire ne permettant que le passage d'une personne à la fois. Dans la clairière, le circoncis est assis sur un fauteuil devant une des maisonnettes; l'*Aluta* remplace le pansement sommaire. Le circoncis est soigné au moyen de sel, de piment (*pilipili*), et du jus, très fort, d'un oignon de forêt. Ces ingrédients sont puissants sous un volume réduit, comme l'est le Kabie; ils sont une allusion aux épreuves que subira le nouveau circoncis.

Ces épreuves, il les subira avec courage; il souffrira silencieusement. Des pleurs jetteraient la honte sur sa famille.

*
**

Ces épreuves douloureuses sont, suivant la gradation: Otende, Abiondo, Angwanza et Bakaebomongo. Abiondo,

le sel; Angwaza, le jus de l'oignon de forêt. Bakaboe-mongo, qui est appelé le grand Kabie, est administré par le circonciseur en personne.

Ces épreuves sont répétées deux ou trois fois.

Le jeune circoncis apprend ainsi que le Kabie n'est pas un esprit, que le cri du Kabie — qu'il a entendu lorsqu'il était encore enfant — était obtenu en soufflant dans l'*otende*, fait d'un morceau de bois creux dont l'une des extrémités est bouchée au moyen d'une petite feuille (à l'envers rouge), préalablement séchée au feu. Il apprend également qu'il doit tenir caché tout ce qui lui est révélé. De retour au village, il répètera comme il l'a entendue, la fable du Kabie.

On lui apprendra aussi que le *Mukumo* est imité en faisant résonner le bâton du circonciseur, appuyé contre une coquille d'escargot qui est placée sous l'aisselle de l'opérateur.

Lorsqu'on révèle la fable de *Mukumo* au jeune circoncis, les jeunes et les vieux construisent dans la clairière deux maisons situées face à face. C'est un grand jour; un repas important se donne chez les jeunes circoncis. Le circonciseur permet d'introduire du feu dans le camp, mais ce feu doit être amené avec beaucoup de précautions.

Les femmes et les profanes doivent ignorer qu'on apporte du feu à l'endroit où se trouve l'oiseau *Mukumo*.

S'il arrive qu'une femme ou un jeune enfant découvre la supercherie, l'affaire est grave.

Si l'indiscrétion est le fait d'une femme, elle devra verser une indemnité aux dignitaires de la circoncision : une chèvre ou 4 à 5 poules, qui seront mangées par eux au son du tambour, qui battra toute la nuit. Les Kabie, le *Mukumo*, l'*Akandu* se feront entendre. Le lendemain à l'aube, au cours d'une réunion des dignitaires de la *Gandza*, la coupable sera appelée et pardonnée publiquement. L'un des dignitaires dira : « Cette femme a

voulu percer le mystère de la circoncision. Elle a payé une chèvre que nous avons mangée; que la folie lui soit épargnée, que ses couches soit normales. » On prendra du kaolin, qu'on mélangera à la sauce de la viande reçue comme amende, et l'on versera le mélange sur la poitrine et le dos de la femme pardonnée. Celles-ci se gardera de révéler ce qu'elle sait aux autres femmes.

S'il s'agit d'un garçon pas trop jeune, il sera circoncis le jour même, le lendemain au plus tard.

Ces précautions ont pour objet de sauvegarder le prestige des circonciseurs, qui doivent être crus sur parole.

Le jeune circoncis apprend également ce qu'est *Akandu* et comment il est fait. Les dignitaires de la circoncision se procurent une jeune tige d'arbre *Mutondo*, qui sera mise à tremper dans l'eau ou dans la boue pendant un mois environ, pour en faire pourrir le cœur. Celui-ci est nettoyé et des poils de cochon sont fixés dans des petits trous au moyen d'une résine, tous les 20 cm. environ. Tout ceci se fait évidemment en cachette des femmes et des profanes. On souffle dans l'instrument, qui est fort bruyant.

Un bois légèrement travaillé fait un instrument tout à fait apte à imiter les empreintes de l'*Akandu*, empreintes qui convaincront les femmes de l'existence réelle de l'animal.

Enfin, on révélera au circoncis ce qu'est l'*Atuamba*. Un bout de planche, attaché au bout d'une ficelle et tourné rapidement donne un son qui rappelle le cri du léopard.

Seule la femme d'un circonciseur, déjà âgée, et qui a donné des preuves de son éducation coutumière, peut être admise, avec l'autorisation du dignitaire de la Gandza, à voir les objets qui servent à la circoncision ou à entrer dans la clairière des circoncis; cette clairière est appelée *Baganza* ou *Liamba* (voir *Wahumu*).

Pendant la circoncision, les *Baganza* ne peuvent man-

ger de certains aliments : d'abord le léopard et tous les animaux dont la peau ou la coquille est tachetée, parce que la coquille de l'escargot de forêt, qui sert au Mukumo, est tachetée. Le phacochère ne peut être consommé, parce qu'il contribue aux rites de la circoncision en donnant les poils qui servent à la confection de l'Akandu. Le Ngandza qui enfreindrait cette prohibition deviendrait lépreux. Il en serait de même s'il utilisait un pot dans lequel aurait été cuite de la viande de cochon.

Les femmes ne peuvent, sous peine de folie, manger de la nourriture venant de l'endroit où se pratique la circoncision. La coutume leur interdit même de voir les Bagandza boire ou manger. Le Ngandza qui serait vu mangeant ou buvant serait atteint d'eczéma.

Un Ngandza ne peut avoir de rapports sexuels avec une femme ; il ne peut se baigner près d'elle ou d'enfants non circonsis, toujours sous peine de maladie.

La femme qui deviendrait la maîtresse d'un Ngandza serait accusée de sorcellerie. De pareils débordements provoquent toujours des rixes sanglantes. La coupable deviendra stérile ou bien tous ses enfants mourront ou seront contrefaits.

*
**

C'est pendant les cérémonies de la circoncision que les anciens enseignent la tradition. Cet enseignement se fait sous une forme symbolique dont le sens n'est connu que par les anciens.

Le gong Akwokwo est frappé par longues et par brèves. Il dit aux enfants :

- 1° Soke ka gunguma : les poils du pubis ne se mélangent pas.
- 2° Eboma katoka mamba : l'arbre Eboma vit toujours dans les fonds humides.
- 3° Kubembe kefaki : le rat de forêt n'a pas de porte à sa demeure.
- 4° Kebe kayonge : la jambe ne parle pas, c'est le ventre qui parle.

- 5° Anga mbua kaloke kadweka kunda botao : la pluie ne parvient pas à envahir le nid de l'insecte Bendzeka qui vit en forêt.
- 6° Bakafonge buta bafunga ndonge : on ne démolit pas les tombes, on démolit les termitières.
- 7° Anga menagandza kakwe bakamume mukumo : si le circonciseur meurt, ne brisez pas le mukumo.
- 8° Kailo kabome pati abomande mosumbu : le mille-pattes noir ne peut traverser le chemin; seul le mille-pattes rouge peut le faire.
- 9° Ingengele ya gandza akenkegi mukumo : la sonnette de la Gandza crie comme le mukumo.
- 10° Abula kapeke afekande seko : le cynocéphale ne se construit pas de nid, alors que le chimpanzé s'en construit un.
- 11° Kuba mokota, ulu mokota : le chef est au-dessous, il est au-dessus.
- 12° Bakusie babale bakasa mbilebe : deux infirmes ne peuvent habiter la même maison.

Le sens caché de ces phrases est assez transparent. Les indigènes ne savent généralement pas ce qu'elles signifient. Il faut consulter les vieux circonciseurs pour connaître le fond des choses.

*
**

C'est seulement lorsqu'un certain nombre de jeunes gens sont circoncis que les menagandza préparent l'arbre symbolique. En effet, les premiers circoncis sont opérés sans cérémonie, par surprise pour ainsi dire.

Un jour de beuverie dans la maison du circonciseur, la décision est prise de procéder à la circoncision. Le Menagandza jette son dévolu sur un enfant qui est opéré, avec l'accord de son père. C'est l'*Aluta*. Un deuxième, le *Ligili*, le suit. C'est seulement alors que la circoncision se fait avec appareil.

Il est à noter que seuls les enfants du village sont

circoncis dans le village; les enfants des villages voisins sont circoncis, soit au kiamba (ou liamba), soit sur le sentier qui y conduit.

L'enfant, à peine circoncis, est soumis à de multiples vexations destinées à lui former le caractère.

Lorsque l'arbre de la circoncision est convenablement aménagé, on dispose au-dessous de lui des *Buyundu* de bois, en nombre égal à celui des jeunes circoncis.

Les indigènes disent : « Kusimamisha mbaw » : « dresser la planche ».

*
**

C'est à ce moment que les Menagandza procèdent, à l'intérieur de la maison du circonciseur, à une autre cérémonie importante : kufunza mbaw : briser la planche. Seuls ceux qui ont engendré peuvent assister à cette cérémonie.

Les circonciseurs, réunis dans la maison du circonciseur du village, se livrent pendant la nuit à des danses interminables. Pour être admis à les voir sans avoir assisté aux autres cérémonies il faut verser une redevance.

Au milieu de la nuit, les circonciseurs dressent au centre de la case, autour du pied d'un des supports du toit, le Kaboge, sorte de monticule d'un mètre environ, sur lequel sont dressées deux figurines d'environ 20 cm. de hauteur, l'une mâle et l'autre femelle, les *Bayindji*, de la grosseur et de la forme d'une carotte de manioc, tout enduites de kaolin. Des becs de kalao, un gros morceau de copal fossile, une mâchoire de gavial y sont mêlés. Ces objets ont des propriétés merveilleuses; les malades se les passent sur le corps pour guérir.

Les indigènes n'ont pas de souvenirs très précis au sujet de l'origine de ces *Bayindji*; ils disent que ce sont des champignons...

Après l'exposition des *Bayindji*, on procède à l'opération principale à laquelle a assisté également notre obser-

vateur. Quatre piquets de 80 cm. de hauteur sont fixés dans le sol, des ficelles supportent quatre planchettes en bois léger, formant deux étages juste au-dessus de deux autres planchettes posées à même le sol.

Les circonciseurs dansent avec entrain, au milieu d'un bruit intense et d'une poussière infernale.

Enfin, l'un d'eux se détache, la danse s'arrête; un assistant retourne un siège indigène à proximité de l'échafaudage. Le circonciseur préposé à l'opération grimpe sur la chaise, empoigne les voliges du toit et, pirouettant comme un gymnase sur un trapèze, se laisse choir. Il doit, en tombant, saisir d'un seul coup les six planchettes. Pendant cette cérémonie, les chants n'arrêtent pas et les assistants répètent avec frénésie: « Tunga, Tunga, Tunga, Tunga, Tunga, Tunga, Tunga ». Au moment où les planchettes sont saisies, les assistants secouent le toit avec ensemble.

Il arrive parfois que le circonciseur, le *ntwale*, qui pratique ce tour, se tue en tombant. Le silence s'établit immédiatement et les assistants se dispersent en abandonnant le corps sur place.

De nouveaux jeunes gens sont circoncis et lorsqu'on estime qu'ils sont en nombre suffisant, on attend que les derniers opérés soient guéris. De nouvelles fêtes sont organisées.

*
**

Voici le détail des rites de passage qui marquent l'entrée dans le monde des Batiengandza :

Après avoir eu les ongles et les cheveux coupés, les Ngandza sont menés à la rivière, où ils se plongent et se débarrassent de leurs vêtements. Trois fois, ils sont ainsi purifiés et revêtent les pagnes d'écorce, neufs, que leurs parents leur ont apportés.

Le jus de feuilles et de tiges de bananier est exprimé sur les circoncis qui sont alignés sur un tronc d'arbre

couché. On leur scrute le corps pour déceler la présence d'eczéma ou d'autres maladies de peau qui dénonceraient qu'ils ont transgressé les prescriptions imposées.

On dilue alors des excréments dans un gobelet d'eau. Chaque circoncis boit une gorgée de l'ignoble breuvage pour se durcir le cœur.

Après cette épreuve, les jeunes gens sont introduits dans l'habitation du Menagandza, où ils sont enduits copieusement de ngula à sec, sans huile. Ils doivent observer le silence le plus absolu.

Le lendemain matin, ils sont examinés à nouveau, à l'effet de voir si le ngula a bien tenu : le ngula qui se détache dénonce la transgression des prohibitions.

Alors seulement les circoncis sont habillés et enduits d'huile et de ngula. Ils vont s'asseoir, côte à côte, sur un tronc d'arbre couché. Leurs parents viennent les racheter (kukombola) en versant des biens au Menagandza.

Il ne reste alors au Mutiangandza qu'à se débarrasser de l'esprit de la circoncision dont il est pénétré, en ayant des rapports avec une femme. Les femmes sont très peu désireuses d'avoir de tels amants, car, au cours de l'étreinte, l'esprit passe à la femme, qui devient stérile ou dont les enfants meurent. Le Mutiangandza muni du mbaka (baguette) est trop reconnaissable. Les femmes le fuient. Les parents lui conseillent alors de ruser. Il cache le mbaka et se rase les sourcils; les femmes croient qu'il s'est débarrassé de l'esprit et se laissent approcher.

Il ne peut avoir de rapports une deuxième fois avec celle qui a succombé à la tentation, sous peine d'être à nouveau imprégné de l'esprit de la ngandza.

Il est homme et ne pense plus maintenant qu'à fonder une famille. Il cherche une jeune fille ou une jeune femme qui sera agréée par ses parents. Il sera bientôt une unité de la société Bakumu. Il aura accès, avec la naissance de ses enfants, à de nombreux mystères, que tout vrai Mukumu veut connaître.

2° La circoncision chez les Bakumu de l'Est (1).

(Territoire de Lubutu et les Barumbi).

C'est le *Kitumbu* qui est l'opérateur, et non le *Menagandja*; celui-ci est l'ordonnateur des cérémonies. La circoncision ne peut se faire qu'à la nouvelle lune.

La cérémonie débute la veille. Les hommes se cachent en forêt à proximité du village et imitent, avec des bâtonnets et des feuilles sur lesquels ils soufflent, les cris d'oiseaux, d'animaux ou de revenants.

La description des différents instruments est donnée plus loin.

Les femmes, à ce signal, se réunissent et dansent toute la nuit.

Le lendemain, vers 4 heures, les hommes paraissent, armés de jongs (*baka*). Les femmes et les enfants s'enfuient en forêt ou se cachent dans les cases. Les hommes dansent, puis emmènent les enfants à circoncire en forêt, où l'opération est faite par le *kitumbu*.

Chez les *Barumbi*, la circoncision n'est pratiquée que sur deux ou trois sujets à la fois; elle est reprise deux à trois mois après.

Le premier circoncis prend nom *Aluta*. Le dernier enfant est circoncis au village même.

On guérit les blessures en crachant dessus le résidu mâché d'une plante saline et en les couvrant de feuilles « *magongo* » enduites de la sève des oignons de forêt. Celles-ci sont renouvelées tous les jours.

Le *Kitumbu* ne pourra avoir de rapports avec sa femme aussi longtemps que les blessures des patients ne seront pas cicatrisées.

Le couteau qui a servi à la circoncision ne peut être vu par les femmes.

(1) D'après les informations recueillies par M. le Commissaire de district Stradiot.

Les circoncis ne peuvent boire de l'eau avant leur guérison, sous peine de maladie grave. Il en est de même pour le Kitumbu et le Menagandja ; seul le vin de bananes est permis, mais seulement le jour de la circoncision.

Le jour où le dernier circoncis est guéri, l'Aluta sort de la forêt et en avertit le Menagandja.

Les jeunes gens vont au préalable tuer 20 à 30 têtes de gibier et reviennent au village ; ils s'annoncent par leurs cris, les femmes s'enfuient. Le gibier est remis au Menagandja ; on danse ! Puis ils retournent en forêt. Les femmes rentrent au village et dansent à leur tour. La femme du Menagandja se dévêt complètement ; les autres l'imitent. La danse se prolonge toute la journée et toute la nuit.

Le lendemain, les jeunes gens reviennent au village, mais restent cachés de tous, dans un enclos près de la maison du Menagandja. Seule la femme de ce dernier peut les voir. On leur coupe les cheveux ; ils s'enduisent de ngula et de cendres.

L'Aluta les disperse après de multiples danses et repas auxquels les indigènes des environs, et particulièrement les Menagandja, ont été invités.

Les mères donneront 2 à 5 « mali » par enfant au Menagandja. Quand les cheveux des circoncis auront grandi, on les leur coupera à nouveau et ce jour-là le Kitumbu recevra de 1 à 3 mali. La cérémonie est ainsi terminée.

Les femmes ne peuvent pêcher le poisson ni puiser l'eau de la rivière qui sert aux ablutions des circoncis, car elles seraient frappées de folie.

Sur le chemin, en brousse, fréquenté par les neophytes on plante des piquets enduits de ngula et de cendres, en quantité égale au nombre d'enfants circoncis.

Quand un enfant meurt, on enlève un piquet. La nuit, le Menagandja déposera un pot indigène enduit de pembe (kaolin) avec des cendres et du *mundu* (terre des nids que les fourmis et les abeilles édifient sur les arbres), devant la maison de la mère. Elle ne dira rien à sa vue, mais le

jour où les enfants rentreront définitivement au village, elle pourra pleurer son enfant mort.

Chez les Barumbi, les nouveaux circoncis ont la face et les cuisses blanchies avec du pembe, le ventre tacheté de blanc. Ils portent un « tutu » de feuilles et tiennent en bouche une feuille traversée par un bâtonnet.

Les sœurs du circoncis, pendant la période où il reste en forêt, portent un collier de corde.

Un arbre à l'entrée du village, ceint d'un « tutu » de feuilles, indique aux passants que la circoncision est terminée et que les circoncis sont rentrés au village.

Dans la chefferie Geleza (Lubutu), notre informateur a pu voir les instruments qui, en imitant des cris d'animaux, font fuir les femmes et les enfants. Ce sont :

L'*Akando*: bâton évidé de 1 m. de long. Tous les 20 ou 30 cm., on y insère des poils de phacochère dans des trous bouchés de résine.

L'*Amita*: bâton de 2 m., terminé par une grande coquille, qui se place sous l'aisselle; on le frappe avec une baguette et, suivant que le coude est levé ou abaissé, l'instrument rend un son grave ou aigu.

Le *Ntufu*: espèce de trompe fermée par une feuille de bananier, à la manière d'un mirliton.

L'*Atuamba*: planchette attachée par une corde à une baguette à laquelle on imprime un mouvement giratoire.

L'*Etulu*: nervure de raphia creusée dans sa longueur d'une fente dans laquelle est insérée une latte taillée en forme de dents; en passant sur ces dents un bâtonnet, on imite parfaitement le coassement des grenouilles.

Le *Kabile*: espèce de mirliton.

Le *Mabilanga*: tambour à friction qui imite le rugissement du léopard; la peau de ce tambour est mouillée légèrement et l'on y applique une feuille de « magongo ».

Dans d'autres régions certains de ces accessoires sont inconnus.

Le *Menagandja* se distingue par un bonnet pointu en peau de loutre, surmonté de plumes. Il porte un collier (akele) de peaux de civettes ou de singes. Son pagne est souvent garni de plumes blanches. Il porte un chasse-mouches (fafa) et une baguette (faite d'une nervure de raphia).

Dans l'Est du territoire de Lubutu, le premier circoncis s'appelle *ligili*, le 2° *Aluta*, le 3° *Usume*, le 4° *Ambiti*, le 5° *Mokombe*, le 6° *Igwasoko*, le 7° *Igwanduku*, le 8° *Afandja*, le 9° *Igwasimba*, le 10° *Igombaka*, le 11° *Abumambaw*.

Chez les Bakumu du Nord: le 1° *Aluta*, le 2° *Ligili*, le 3° *Asangba*, le 4° *Abambisi*.

Dans l'Est, avant que le 6° circoncis sorte de la forêt, les jeunes gens vont préparer des « milumba » (tissus de l'écorce du ficus). Pour le 7° on danse la « ndukws ». Un homme revêt en cachette une longue chemise de milumba, décorée de losanges noirs et rouges. La tête est invisible. Par dessus la cagoule il agite, les bras levés une longue baguette. Il porte des hochets aux chevilles. Il danse à deux ou trois reprises, puis un autre le remplace.

Quand le 9° rentrera, les premiers se retireront.

Quand le 10° apparaîtra, les adeptes se flagelleront avec des tiges de « baka » (joncs). C'est pourquoi le 10° s'appelle *Igombaka*. Pour le 11°, rien de spécial n'est signalé.

Les enfants reviennent au village isolément. Lorsque tous sont revenus on procède aux cérémonies de clôture. Plusieurs années se passeront avant qu'on renouvelle la circoncision.

La qualité de circonciseur (*Menagandja*) se transmet du père au fils jugé le plus capable; toutefois, comme toutes les charges indigènes, cette succession se paie. L'investiture est faite par les *Mengandja*. Ils enduisent de « pembe » les poignets du candidat en lui disant: « circoncis bien, comme ton père le faisait ». L'investiture peut

se faire du vivant du père, lorsque celui-ci se fait trop vieux.

Le Menagandja donnait autrefois le signal de la guerre et de la paix. Il jugeait les différends.

Chez Abiana a pénétré le Moami des Warega (leurs voisins); c'est le moami qui y exerce la charge de Menagandja.

3° La circoncision chez les Bakumu de l'Est (1).

(Territoire de Lubutu).

A. — Insignes du Menaganza.

Bonnet pointu en peau de loutre (parfois, actuellement, en peau de crocodile), surmonté d'un plumet de ntutu (oiseau aquatique à plumage brun foncé, moucheté de blanc). Jusqu'à mi-hauteur, ce plumet est entouré de plumes de poule blanche. Au cou, peaux de simba et et d'akeka et, après trois circoncisions, peaux de mbungu (écureuil ou rat de forêt). Ces peaux sont suspendues à un collier métallique (akele). Pagne en écorce de mulumba, imprimé de deux rangées de dessins noirs ajourés, tracés avec la sève de l'arbre nkuba. Le pagne est garni à sa lisière de plumes de poule blanche. Chasse-mouches, appelé fafa, *en feuilles de palmier* (les fafa ordinaires sont en raphia). Fixés aux chevilles, des bracelets de grelots faits de graines de la forêt (sabe). Aussi longtemps que les néophytes sont encore en forêt, le menagandja se peint le corps de lignes blanches.

B. — Instruments de musique propres aux fêtes de la circoncision.

Il a été permis à notre informateur de visiter, en forêt, une hutte servant à la circoncision. Cette hutte ne pré-

(1) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Ledin.

sente rien de particulier, si ce n'est qu'elle est défendue contre les intrusions intempestives par des « portes » en feuillages, barrant le chemin qui y conduit. Cette hutte renferme les instruments de musique réservés aux fêtes de la circoncision, instruments « tabou » pour les femmes et les enfants non encore circoncis, comme tout ce qui touche à la circoncision.

On y trouve les instruments suivants :

1° *Amita*. — Coquille de grand escargot, que l'on place sous l'aisselle, et contre laquelle on appuie un bâton d'environ 1 m. 50, sur lequel on frappe avec une mailloche. La différence dans les sons est obtenue en serrant plus ou moins fort la coquille contre la poitrine; le son ressemble au cri du mogimbi (oiseau aquatique).

2° *Akando* ou *Ameme*. — Bâton évidé, d'environ 1 m. de longueur, fait du bois de l'arbre *agema*; tous les 10 à 15 cm. est percé un trou par lequel sont introduits des poils de sanglier, et qu'on bouche au moyen de *mpite* (résine). Cet instrument produit un son grave ou aigu, suivant la position des lèvres.

3° *Boti*. — Tige creuse de *motondo* (ou *agima*) de la grosseur du poignet et d'environ 1 m. de long, percée d'une série de trous dans lesquels on introduit des poils de phacochère, et qu'on bouche ensuite avec de la résine. On y souffle comme dans un mirliton et l'instrument rend un son rauque ou aigu, selon que l'on pince les lèvres plus ou moins fort. Cet instrument, qui existe dans la région Ouest du territoire, est à comparer avec l'*Akando* ou *Ameme* de la région Nord.

4° *Kanbile*. — Mirliton en espèce de bambou (*kago*), (longueur 20 cm., diamètre 2 cm.), fermé à une de ses extrémités par une feuille de *kasanze* tendue. Le son rappelle le hautbois.

5° *Baga*. — Bâtonnets de *Iusini*, (longueur 10 cm., diamètre 2 cm.), que l'on frappe l'un contre l'autre.

6° *Etulu*. — Nervure de palmier raphia creusée d'une étroite fente longitudinale dans laquelle on introduit une latte dentée comme une scie; on frotte cette scie avec un bâtonnet genre «baga» et l'«amita» pour imiter le coassement des grenouilles.

7° *Ntufu*. — Trompe en forme de grosse pipe (longueur 20 cm., hauteur 10 cm., largeur 10 cm.) dont l'embouchure est fermée par un fragment de feuille de bananier. Le son, grave, imite le cri du toucan.

8° *Atuamba*. — Planchette en parasolier, oblongue et légèrement incurvée (longueur 30 cm., largeur 10 cm.), qu'on attache à une ficelle par une de ses extrémités et qu'on fait tourner par à-coups. Le bruit produit imite le rugissement du lion (?).

9° *Mabilanga*. — Consiste en un tambour ordinaire que l'on couche et dont on humecte la peau, sur laquelle on place un morceau de feuille «mangongo». On appuie alors contre cette feuille, perpendiculairement à la peau du tambour, une baguette d'environ 25 cm. de long et 2 cm. de diamètre; par le frottement alternatif sur cette baguette, en direction de la peau, des deux mains préalablement mouillées, on produit une imitation du feulement du léopard.

10° *Amahoto*. — Tambour sans fond que traverse intérieurement une corde fixée à la face interne de la peau. La friction de cette corde avec les mains produit un son semblable au feulement du léopard. Cet instrument, employé dans la région Sud, est comparable au Mabilanga, employé dans les régions du Nord.

C. — Danses de la circoncision.

Kikulu: danseur spécial de la circoncision; peut toutefois s'exhiber en d'autres occasions. Il a le corps entièrement caché sous un vêtement de fibres de raphia.

La danse du kikulu donnait autrefois lieu à des meur-

tres fréquents: au cours de la danse, le kikulu s'approchait de son ennemi, le poignardait traîtreusement, puis s'échappait, abandonnant sa défroque au plus vite. Du fait que personne ne savait qui se trouvait caché sous le vêtement de raphia, le meurtrier n'était jamais connu.

En tant que danseur de la circoncision, sa vue est évidemment interdite aux femmes et aux non-circoncis. A l'occasion d'autres réjouissances, les femmes et les enfants peuvent le voir, mais seulement après le coucher du soleil.

Ndukwu: un danseur de la circoncision; sa vue n'est interdite aux femmes et aux non-circoncis que lors de la circoncision.

Le ndukwu est vêtu d'une sorte de domino en milumba et a la tête cachée par une cagoule percée de deux trous pour les yeux. Ce vêtement enferme le danseur comme une camisole de force. Les mains, elles-mêmes cachées, tiennent une espèce de grand couteau en bois que le ndukwu fait tourner de façon belliqueuse au-dessus de la tête. Le vêtement est rehaussé de peintures noires et rouges; la ceinture est ornée de peaux de genette et des bracelets de grelots sont fixés aux chevilles.

D. — Terminologie.

Mutiaganza: un circoncis de l'année précédente qui est chargé de panser les plaies des nouveaux circoncis.

Aluta: celui qui a été circoncis le premier.

Ligili: celui qui a été circoncis le deuxième.

Asangba: celui qui a été circoncis le troisième.

Abambise: celui qui a été circoncis le quatrième.

Abali: celui qui a été circoncis le cinquième.

Agolimba: celui qui a été circoncis le sixième.

Abunambu: celui qui a été circoncis le septième.

Baganza, tous les circoncis après le septième.

Ebengo: couteau servant à la circoncision.

Menaganza: circonciseur (maître des cérémonies).

Ekoli ou *Kitumbu*: circonciseur (initiateur et chirurgien).

Ganza: circoncision.

E. — Mode d'opération de la circoncision.

La peau de la verge est complètement étirée. Le couteau (*ebengo*), placé obliquement, tranche toute le bout de peau qui dépasse le gland.

Les blessures sont cicatrisées par le *Mutiaganza*, avec du sel indigène; le pansement est fait avec des feuilles de *matungulu*, espèce de roseau.

REMARQUE: les renseignements ci-dessus ont été recueillis dans la région Nord du territoire de Lubutu. Les mots écrits en italiques sont kikumu.

F. — Yinji ou Bayinji.

Le matin du jour où les nouveaux circoncis vont sortir de forêt, les *Menaganza* se réunissent dans une case et, autour d'un mât, enfoncent dans le sol un certain nombre de petits bâtons sculptés d'une incision en spirale bourrée de corde de *kusa* et enduits de kaolin. Entre ces piquets sont déposés également un bec de toucan, des morceaux de copal et des becs d'autres oiseaux. Les piquets sont faits de bois d'*agbama*. Ils sont ordinairement enfermés dans un étui, qu'on n'ouvre qu'après que les *Menaganza* auront craché de l'eau salée dans toutes les directions, afin d'écartier les mauvais esprits. Pendant cette cérémonie on bat de l'*okili* (*gong*). Lorsque les piquets sont enfoncés autour du mât, un des *Menaganza* tue une poule en lui enfonçant un piquet dans le crâne.

Après ce dernier rite, la danse commence. Elle est interdite aux femmes et aux non-circoncis.

G. — Mbaw.

C'est la danse qui marque la fin des fêtes de la circoncision. Entre des piquets enfoncés obliquement dans le sol sont tendues des cordes qui portent quatre planchettes superposées deux à deux, tandis que deux autres planchettes sont posées à même le sol. Ce dispositif se place dans la maison du Menaganza.

Lorsque la circoncision est terminée, les Menaganza se réunissent dans cette maison. Une chaise indigène est placée entre les piquets. Le Menaganza monte sur cette chaise et, saisissant deux voliges du toit de la maison, s'élève à la force des bras, puis se laisse choir, tout cela au milieu du bruit des tambours et ses gongs et du vacarme que font les officiants en frappant sur les planchettes et en secouant le toit de la maison.

La cérémonie se termine par des danses et des chants, puis les assistants se séparent.

La circoncision est terminée.

4° La circoncision chez les Bapere ⁽¹⁾.

La circoncision est une pratique d'importance capitale chez les Bapere. Il est impossible de trouver parmi eux un adulte non circoncis. Il serait la risée des femmes et de ses compagnons et ne pourrait assister à aucune cérémonie d'Isumba.

Terminologie.

Menagandja: maître des cérémonies. Il n'opère jamais lui-même, mais dirige l'opération. C'est chez lui que se gardent tous les accessoires de la circoncision. C'est lui qui conserve les médicaments employés pour soigner les

(1) Informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Bragard.

circoncis. Il détient enfin le « dawa », préparé avec le sang recueilli sur la chaise de la circoncision.

Mupite: c'est le réel opérateur. L'un des Mupite porte le nom de *Sese*; c'est celui qui excise; l'autre, nommé *Mukidi* ou *Kitumbu*, tient le prépuce pendant l'opération.

Nzuri: non-circoncis.

Ngandja: enfant soumis aux rites de la circoncision.

Nkwega: adulte circoncis (?).

Samba: gardien des Bagandja; porte aussi le nom d'Abagandja.

Ngomi: vieillard, parrain des Bagandja.

Amagandja: marraine des circoncis; elle prépare leurs aliments et les leur fait parvenir par l'intermédiaire du Ngomi ou des Basamba.

Itumbu: couteau servant à la circoncision.

Apuma: miel noir provenant d'un petit hyménoptère noir, sans aiguillon.

Agota: breuvage préparé par le Menagandja et que boiront les Bagandja avant la cérémonie. Il est composé d'apuma, auquel sont mélangés certains ingrédients connus seulement du Menagandja.

Ntutu: fruit ou champignon de la forêt, que l'on fait absorber aux Bagandja peu avant l'opération. Son effet est, paraît-il, analogue à celui d'un stupéfiant qui insensibilise quelque peu.

Aluta: premier circoncis.

Asangba: second circoncis.

Abunambau: dernier circoncis.

Ebebe: oiseau qui se fait entendre dans la hutte du Menagandja et annoncer la circoncision.

Mukumo: oiseau qui est censé se faire entendre en brousse près du lieu de la circoncision.

« Mbata » ne se dit pas uniquement de la chaise servant à la circoncision, mais bien de toute chaise quelconque.

La circoncision ne se pratique pas à des époques fixes, mais bien, lorsque le nombre des enfants à circoncire est suffisamment important. A ce moment, le Menagandja est pris de malaises; il a des visions et de la fièvre. Le Mufumu déclare que l'esprit qui provoque sa maladie demande qu'il soit procédé à la circoncision.

Le Menagandja tient alors conseil avec le chef et les notables et l'on arrête la date à laquelle se fera la circoncision. Pendant cette même assemblée, on décide, d'accord avec les pères des intéressés, qui sera l'Aluta et l'Asangba. Les mères et les enfants sont tenus dans l'ignorance des projets. Le Menagandja offre un présent au père de l'Aluta ainsi qu'à celui de l'Asangba.

Au jour convenu, sous un prétexte quelconque, le chef de l'enfant qui sera Aluta envoie cet enfant à la rivière. Le Mukidi y est embusqué, la figure masquée d'une cagoule en peau de bête. Il se précipite sur l'enfant et, étouffant ses cris, l'emporte en forêt au lieu ménagé pour la circoncision.

Un petit chemin en forêt conduit à une clairière où se dressent deux petits hangars. L'un d'eux est construit sur pilotis, à environ 1 m. 75 au-dessus du sol; son plancher est fait de rondins distants l'un de l'autre de quelques centimètres. Ce sera la demeure des Bagandja.

Le Mukidi transporte l'enfant près de la rivière la plus proche, et là, se démasque. Avec le Menagandja et le second Mupite, le Sese, l'opération se fait sur le bord de la rivière. La mbata est placée entre les jambes de l'Aluta; le Mukidi saisit le prépuce et le Sese l'excise.

Lorsque le Menagandja estime que suffisamment de sang a coulé, il fait porter l'enfant au milieu de la rivière; le Mukidi mâche un médicament appelé *ebombi* et le crache sur le prépuce, afin que les esprits soient favorables et que l'écoulement du sang soit vite arrêté. Puis il lave la plaie à grande eau. Le Menagandja remet au Mupite le jus d'un oignon de forêt qu'il répand sur

la plaie, application très douloureuse, mais qui contribue à la rapidité de la cicatrisation.

Il passe ensuite une ficelle autour des reins de l'enfant, et de cette ficelle, liée sur le ventre, il laisse pendre le bout. Il enduit alors la plaie d'une mixture dans laquelle entrent de la potasse extraite des plantes de marais (ce sel vient des Mabudu), des feuilles d'*ebumbi*, d'*étuna*, des graines d'*ehehe* rapées, de l'écorce de l'arbre *oda* et de l'écorce de *mbau*, le tout mélangé. La verge est entourée d'une feuille de *mongongo* et relevée au moyen de la ficelle que l'on a laissée pendre.

L'Asangba subit le même sort trois ou quatre jours plus tard.

Jusqu'alors tout s'est passé sans bruit, et mystérieusement ; cependant, on perçoit déjà le cri de l'oiseau *ebebe* dans la hutte du Menagandja et de l'oiseau *mukumo* dans la forêt. L'*Atuamba* se fait entendre près de la case de l'Aluta. Au bout d'une semaine ou deux, lorsque la plaie de l'Aluta commence à se cicatriser, le gong résonne dans le village, annonçant que la circoncision est commencée.

Les femmes dansent alors l'*Alema*. Menagandja et Mupite, le corps enduit de pembe, les poignets et la ceinture garnis de raphia, la tête couverte d'une peau de bête, dansent le *Kobia*. Ces danses durent environ quatre jours et quatre nuits. Le dernier jour de la danse, au matin, les Bagandja sont tondus, les cils et les sourcils sont rasés. On leur enduit le crâne de farine et de ngula. Les fils des notables portent les insignes de leur père. Le chef les conduit dans sa hutte et les exhorte au courage.

Vers deux heures de l'après-midi, les Bagandja viennent s'asseoir sur un tronc d'arbre, au milieu de la place du village. C'est là qu'on leur servira l'*agota* et le *ntutu*. A ce moment, les femmes disparaissent dans la forêt, du côté opposé à l'endroit de la circoncision ; elles connaissent cet endroit pour avoir entendu crier l'oiseau *Mukumo*. Elles peuvent aussi se cacher dans leur hutte.

Une danse se déroule alors : un homme prend les Bagandja tour à tour sur ses épaules, fait un tour du cercle et les dépose à terre. Ceci terminé, les Bagandja sont conduits à la rivière, entourés des anciens circoncis; la même opération se répète pour chacun d'eux, comme pour l'Aluta et l'Asangba. On les conduit enfin à la clairière, où sont les hangars. Là ils retrouvent l'Aluta et l'Asangba. Le premier peut déjà séjourner près du feu.

Sur le chemin qui mène à la clairière, une certaine quantité de verges sont alignées. Tous ceux qui viendront voir les Bagandja devront se munir d'une verge pour les frapper, sur les avant-bras de préférence.

Les Bagandja sont soumis à une discipline sévère. Ils couchent, la nuit, sur le plancher de rondins décrit plus haut. Ils doivent s'étendre sur le ventre, la verge pendant dans les interstices des rondins. Ils sont absolument nus, ne peuvent avoir ni couverture ni feu; ils ne peuvent d'ailleurs s'approcher du feu qu'après le début de la cicatrisation; ils ne peuvent toucher à leur pansement; ils ne peuvent boire de l'eau ni manger du sel; ils ne peuvent manger que des bananes, du manioc, des patates douces et du riz. Seul le riz peut être pris en main; les bananes, etc. doivent être piquées au bout d'un bâton. Ils doivent attendre l'ordre de manger; si on leur prescrit d'arrêter, ils doivent obéir aussitôt.

On leur fait exécuter des danses, de la gymnastique, des chants, etc. La moindre faute est sévèrement réprimée par des coups de verge sur les avant-bras.

Au bout de trois semaines environ, ils sont autorisés à se chauffer et sont libres à manger de toute nourriture. On leur montre alors ce que sont le mukumo, l'ebebe, etc., et ils apprennent à s'en servir.

Tant que les plaies de leurs enfants ne sont pas cicatrisées, les parents des Bagandja ne peuvent avoir de rapports sexuels.

Autrefois, ce séjour en forêt durait six mois; actuellement il est réduit à deux à trois mois.

Le ngomi leur rend souvent visite, veille à ce qu'ils aient à manger à suffisance et soient bien portants.

Si un des Bagandja meurt au cours de la circoncision, la mère en est prévenue par une motte de terre provenant d'une termitière, et déposée devant sa hutte. Le Ngandja ainsi décédé n'est pas pleuré dans le village. Son cadavre n'est pas enterré, mais abandonné dans la forêt.

Lorsque les Bagandja sont près de la guérison, ils font des incursions la nuit dans le village, en faisant résonner le mukumo et toutes les femmes se terrent dans leurs cases.

Le jour fixé pour la rentrée définitive au village, au crépuscule, les Bagandja se précipitent sur les huttes qu'ils frappent avec des bâtons; toutes les femmes se cachent. Les Bagandja passent alors la nuit sous la barza. Au matin, ils s'asseyent sur un tronc d'arbre, comme le jour où il sont partis pour la circoncision, tachetés de pembe, les poignets, les coudes et les chevilles ornés de raphia. Ils gardent la figure enfouie dans les mains, pour n'être pas reconnus par leur mère; les mères, à leur réveil, se précipitent sur eux, attachant à tout hasard de l'argent, des perles et même des hoes aux anneaux de raphia. Ces biens iront aux gardiens des Bagandja.

La circoncision est terminée. Pourtant, avant d'avoir aucun rapport avec les femmes, les Bagandja doivent être initiés à une nouvelle épreuve, le Nanda.

Cette initiation se fait environ cinq mois après la rentrée au village. Les Bagandja se rendent en groupe auprès d'une rivière profonde, au fond de laquelle leur ex-gardien plante un morceau de bois pointu. Il s'agit, pour les Bagandja, de l'enlever avec les dents. Dès que l'un des circoncis a réussi, l'épreuve est terminée. Si personne ne réussit, ils devront tous payer cinquante bracelets.

Rentrés au village, les Bagandja s'enduisent le corps d'huile et de ngula et vont visiter les femmes qui, elles-mêmes, les admirent pour la virilité acquise par les épreuves de la circoncision.

5° La circoncision chez les Wahumu ⁽¹⁾.

Origine de la circoncision.

Le singe *n-tebe*, qui était circoncis, se rendit un jour chez un Pygmée et lui enseigna la façon de pratiquer la circoncision. Le Pygmée en instruisit Mwamba (fondateur du clan des Wahumu), qui l'imita et fit circoncire ses gens. Les Bahema et les Babira (de la plaine ?) refusèrent d'en faire autant.

Le *n-tebe* est tabou. Celui qui le tuerait ou tenterait de le tuer provoquerait la mort des circoncis.

La circoncision se pratique à des époques indéterminées, sur des individus dont les uns sont déjà adultes, alors que les autres sont encore des enfants. Ce n'est donc qu'à intervalle de 10 à 15 ans qu'elle se répète.

La circoncision est appelée en kihumu « liamba ».

Classes d'âge.

Chez l'homme :

baluku: nouveau-né;

meki: enfant;

utubana: adolescent;

alavombi: homme mûr;

nzasamulukuku ou ngama: veillard;

nsusu: non-circoncis;

nganza: nouveau circoncis;

ngbeka: circoncis depuis longtemps (adulte ou vieillard).

⁽¹⁾ D'après les informations de M. l'Administrateur territorial Moriamé.

Chez la femme :

- amaseka: nouveau-né;
- nseka: enfant;
- amatutu: adolescent;
- buguma: femme qui a engendré;
- nzalesangali: vieille femme.

Acteurs de la circoncision.

- Ntenentene : celui qui tient le prépuce pendant la circoncision;
- Ndzumbindene : celui qui tranche le prépuce;
- Nsusu : non-circoncis;
- Nganza : nouveau circoncis;
- Ngbeka : circoncis depuis longtemps.

La circoncision.

Le signal de la circoncision est donné par un esprit, *Buma*, qui habite vers l'Ouest. *Buma* se fait circoncire et invite les indigènes à l'imiter. Avant de se faire chez les *Wahumu*, la circoncision se fait chez les *Walese*, puis chez les *Bambuba* de *Kalume*. Elle gagne donc de proche en proche. La circoncision n'est pas annoncée directement aux *Wahumu* par des esprits, mais par l'annonce que *Buma* en a donné le signal à l'Ouest.

Lorsque le moment de la circoncision est arrivé, le *salia* donne l'ordre de commencer les danses dans son village, et les autres villages l'imitent. Les danses de la circoncision s'appellent *liamba*. Elles s'exécutent avec accompagnement de tambours, de sonnailles, et, depuis 1931-1932, d'un nouvel instrument, le *mahala*. Elles durent 5 ou 6 jours, parfois 10; tous les indigènes y participent : hommes et femmes, circoncis et non-circoncis, et tous chantent.

Les *ngama* remettent à chacun des *nsusu* une canne appelée *mpangi*. Les *nsusu* vont ensuite rendre visite à

leurs frères et à leurs parents, qui leur donnent à manger et attachent des bracelets en fer ou en fibres à leurs cannes. Ces cannes prémuniront le nsusu contre les plaies. Les nsusu donneront à leurs tantes paternelles les bracelets qu'ils auront reçus, puis les ngama reprendront ces cannes.

Le jour choisi pour la circoncision, les ngama procèdent à la toilette des nsusu : ils passent au ngula la moitié de leur corps et frottent l'autre moitié avec des herbes calcinées; cette décoration s'appelle kabu. Le mulumba du nsusu est également passé au ngula. Le nsusu revêt, au-dessus du mulumba, une ceinture d'herbes pendantes. On lui rase le crâne.

Tous les nsusu du village du salia et des autres villages sont réunis dans la hutte de la nkasalia et dans d'autres huttes qui leur sont réservées. Si des nsusu refusent de se faire circoncire, ils n'ont que la ressource de se réfugier chez les Bahema de Toro, qui ne pratiquent pas la circoncision. S'ils reviennent par après on les circoncit de force.

Le premier nsusu qui sera circoncis est un fils du salia. Les oncles du salia le font sortir de la hutte de la nkasalia et lui disent : « Tu es un homme, tu ne peux pas crier, ou sinon tu ferais tort au tambour de ton père ». Le nsusu est placé debout, contre un appui, au milieu du village. Le ntenentene apporte le mele (espèce d'oignon pilé et bouilli dans un sachet de feuille); on le presse au-dessus de la verge. Les ngama lui frottent le milieu du front avec des herbes calcinées. Ils trempent dans de l'eau un morceau de bois de l'arbre mongula et un morceau de l'arbre adekisa et les donnent au patient, qui les mâchera sans les avaler, comme de la canne à sucre. Pendant que le nsusu les mâche, le ntenentene saisit le prépuce, que le ndzumbindene tranche avec le couteau kembe, après que les ngama auront placé à ses pieds des feuilles de malembelembe sur lesquelles le sang coulera. Pendant

l'opération, les danses se font frénétiques. Après l'opération, le ntenentene presse à nouveau le mele au-dessus de la verge et enveloppe celle-ci dans un pansement de feuilles d'engungu. La mère de l'opéré recueille les feuilles de malebelembé sur lesquelles le sang de son fils a coulé et les place dans un panier.

Tous les autres nsusu sont ensuite circoncis dans le village même.

La rétribution du circonciseur s'acquitte immédiatement après l'opération. Elle consiste en 40 mabonde par opération, en une poule ou une houe pour deux opérations. Ce paiement est effectué par le père du circoncis.

Si un enfant meurt pendant l'opération, ou s'il meurt dans le village avant d'avoir été conduit en brousse, le circonciseur est tenu de verser l'indemnité coutumière pour la mort d'un homme.

Après l'opération, les nganza passent encore deux nuits dans le village, dans les huttes qui leur sont réservées, pendant que les ngbeka leur construisent plusieurs grandes huttes en dehors du village (cet endroit est appelé *kavaliamba*) et leur préparent des lits (*nkasoa*) en branches d'arbres. Les ngbeka les conduisent ensuite au *kavaliamba* par un chemin ouvert spécialement pour eux. Pendant le trajet, on bat du tambour, pour que les femmes ne s'approchent pas du chemin suivi. *Ce n'est qu'à partir de ce moment que les femmes ne pourront plus voir les nganza.*

Arrivés au *kavaliamba*, les nganza jettent sur les toits de leurs huttes des paniers contenant les feuilles imprégnées de leur sang. Les ngbeka y jettent les cannes mpangi.

Le ntenentene et le ndzumbindene restent au village. Les ngbeka les appelleront si l'état de santé des nganza l'exige.

Pendant leur séjour au *kavaliamba*, les nganza reçoivent les soins des ngbeka. La nourriture leur est préparée

au village par les femmes et leur est apportée par des non-circoncis ou par des jeunes filles vierges, de même que l'eau et le bois nécessaires à la préparation du mele. La nourriture peut également être préparée au kavaliamba par des non-circoncis ou par des jeunes filles vierges.

Les nganza ne peuvent ni manger de la poule, ni la viande des bêtes qui servent aux cérémonies de l'initiation (lusumba). Ils peuvent se nourrir de toute autre espèce de viande ou de nourriture. Celui qui mangerait des viandes interdites contracterait la lèpre. La nourriture préparée au kavaliamba ne peut être portée au village, ou sinon les nganza deviendraient malades. Les nganza mangent leur nourriture en se servant des doigts, sauf les bananes, qu'ils ne peuvent pas toucher des mains : ils y piquent un bâtonnet qui fait office de fourchette.

Pendant leur séjour au kavaliamba, les nganza sont soumis à toutes sortes de vexations de la part des ngbeka. Ils ne peuvent s'asseoir près du feu (le ngbeka peut faire du feu pour préparer le mele). Lorsqu'il pleut ou grêle, les ngbeka les obligent à se tenir à l'extérieur et leur interdisent ensuite de se sécher et de se réchauffer près du feu. Celui qui grelotte est l'objet de sarcasmes. Ils les obligent aussi à injurier leurs mères et à proférer des paroles obscènes.

Épreuve de l'eau bouillante : le ngbeka faite cuire des bananes dans de l'eau bouillante. Il verse ensuite cette eau, encore chaude, sur la verge non cicatrisée du nganza.

Épreuve du tir : les nganza doivent tirer à l'arc sur une cible. Celui qui manque la cible est l'objet de moqueries.

Les ngbeka les obligent à boire de la bière fortement alcoolisée, que la plupart des baganza vomissent.

Lorsque les nganza entendent qu'on se querelle au

village, ils s'y précipitent, frappent les femmes qui ne rentrent pas assez vite dans leurs huttes, s'emparent des chèvres et des poules qui errent dans le village et les donnent aux ngbeka.

Pendant le temps que les nganza séjournent au kavaliamba, les rapports sexuels entre hommes et femmes sont interdits.

Les femmes peuvent assister à la circoncision dans le village, mais elles ne peuvent plus voir les nganza lorsqu'ils ont été conduits au kavaliamba, exception faite pour les jeunes filles vierges. Si une femme curieuse s'approche du kavaliamba, elle sera frappée par les nganza; on coupera un morceau de son mulumba, qu'on placera dans un pot cassé, sur un feu. Les nganza se réuniront autour de ce feu, pour conjurer le mauvais sort apporté par la femme.

Si une femme s'est approchée sans avoir été remarquée, un nganza mourra. Le nganza qui verra une femme sera atteint de la gale ou de la lèpre et il perdra ses dents.

Pendant leur séjour au kavaliamba, les nganza sont initiés aux secrets de la tradition, les lusumba ou baliamba, et sont soumis aux épreuves ci-après :

Nzingili (hérisson) : Un hérisson est amené par les ngbeka. Chaque nganza doit le porter jusqu'à une certaine distance et le ramener. Il le porte sur le dos près de la nuque. Le hérisson est retenu par une liane dont le nganza tient les extrémités devant sa tête. Revenu au point de départ, le nganza ne saura pas se débarrasser du hérisson par ses propres moyens : les piquants se sont enfoncés dans sa chair. Il devra être aidé par les ngbeka. Si un nganza craint cette épreuve, son ngbeka pourra le remplacer contre paiement d'une poule. Un nganza peut faire plusieurs voyages, chaque fois pour compte d'un autre nganza, mais il se fera donner une poule par chacun de ceux-ci.

Mbali (antilope de taille moyenne): Même cérémonie que pour le nzingili. La difficulté consiste dans le poids à porter.

Lingambo (antilope de la taille d'une chèvre): Les ngbeka capturent une lingambo et la font crier la nuit près du kavaliamba. Pour la monter aux nganza, les ngbeka se placent sur deux rangs. Les nganza passent un à un entre les ngbeka, qui les frappent avec des baguettes flexibles en leur recommandant de ne pas dévoiler aux femmes ce qu'ils verront. Après avoir passé entre cette haie, les nganza pourront voir la lingambo. Ils rejoindront ensuite le gros des nganza en suivant le même chemin et en subissant à nouveau les coups de baguette. Pour être certains que les secrets seront bien gardés, les ngbeka n'initieront pas les trop jeunes nganza, dont la discrétion est sujette à caution.

Quand tous les nganza auront vu la lingambo, les ngbeka introduiront celle-ci dans les huttes occupées par les nganza. La lingambo sera remise en liberté lorsque les nganza rentreront au village.

Indi-indi (petite antilope de la taille d'un chien): même jeu que pour la lingambo.

Angbutu (fourmilier): même jeu que pour la lingambo.

Azanda (chacal): même jeu que pour la lingambo.

Nguwe (jeune léopard): même jeu que pour la lingambo.

Mbenze (petite antilope): même jeu que pour la lingambo.

Dans toutes ces épreuves, les nganza peuvent se faire remplacer par d'autres nganza ou par leurs ngbeka, mais ils devront chaque fois donner une poule à leur remplaçant.

Au temps de la circoncision, disent les Wahumu, toutes les bêtes, même les plus féroces, s'appriivoisent. Il suffit de les appeler pour qu'elles viennent. Si elles ne

venaient pas, c'est que le moment voulu pour la circoncision n'était pas encore arrivé. Les nganza étaient alors condamnés à mourir.

Azanda (tambour à friction): par friction de la liane qui, attachée à la peau du tambour, traverse le corps de celui-ci, on en tire des sons qui ressemblent au feulement du léopard. Si l'on utilise l'*azanda* en dehors du temps de la circoncision, les nganza deviendront malades et mourront.

Les Wahumu affirment que, à part l'*azanda*, ils ne possèdent pas d'instruments destinés à imiter les cris d'animaux, pas plus qu'ils ne posséderaient de figurines *lusumba*.

Si une femme surprenait les secrets du *lusumba*, elle était frappée jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Lorsqu'un nganza mourait au *kavaliamba*, il était enterré sur place. Le *ngbeka* avertissait les parents en apportant une touffe d'herbes qu'il plaçait au-dessus de la porte de la hutte, en les avisant du décès de vive voix. Le mort n'était pas pleuré. Aucune indemnité n'était due aux parents.

Les nganza séjournent au *kavaliamba* pendant deux lunes. Lorsque les *ngbeka* estiment qu'ils sont guéris, ils les reconduisent près du village et invitent les femmes à leur préparer de la nourriture. Ils la leur donnent, puis les reconduisent au *kavaliamba*, où ils les enduisent de kaolin et les revêtent de feuilles séchées de *malembelembe*. Ils leur interdisent ensuite de lever leur regard du sol. A ce moment, les *ngbeka* incendient les huttes du *kavaliamba* (les paniers et les *mpangi* se consomment en même temps) et remettent les animaux *lusumba* en liberté. Les nganza s'enfuient : ils ne peuvent regarder l'incendie sous peine de devenir borgnes.

Les *ngbeka* les rassemblent ensuite, les conduisent à la rivière et les y lavent. Il les enduisent à nouveau de kaolin, les vêtent de *milumba usagés* (pour ne pas blesser

la verge) passés au ngula, les enveloppent de feuilles de la tête aux pieds et les alignent. Ils appellent leurs mères; chacune d'elles donnera 10 mabondo au ngbeka lorsqu'elle aura reconnu son fils. Le ngbeka dont le nganza est mort ne reçoit aucune gratification. On débarrasse les nganza de leurs carapaces de feuilles et on les ramène au village, où on les lave à nouveau. En quittant le kavaliamba pour rentrer au village, les nganza tiennent en bouche, entre les commissures des lèvres, un bâtonnet appelé agbuka. Ils ne l'enlèvent que pour manger. Alors qu'ils pouvaient parler au kavaliamba, ils ne peuvent parler à personne après leur retour au village.

Pendant encore deux lunes, ils habiteront ensemble au village, dans des huttes qui leur sont réservées. Ils subissent l'examen du corps, mais ne sont pas tenus de boire un breuvage contenant des excréments. Si l'un d'eux est atteint d'une maladie de la peau, on lui dit qu'il a enfreint une prohibition, c'est tout.

Les deux mois écoulés, le salia tuera plusieurs poules qu'il fera cuire et dont les ngama répandront le jus (pas le sang) sur les crânes des nganza, qu'ils raseront ensuite.

Ce sera la fin des cérémonies; les nganza rentreront ensuite dans leurs familles.

Les femmes ne craignent pas le premier contact avec les nganza.

Costume du circonciseur.

Coiffure en peau de léopard, ceinture de feuilles de palmier, mulumba, peau de chèvre, corps tacheté de kaolin.

Le circonciseur.

Le salia est dzumbindene chez lui. Dans les clans qui relèvent du salia par l'intermédiaire d'un chef de clan, celui-ci, ou un de ses frères, est ndzumbindene.

La fonction de circonciseur se confond donc avec une fonction politique.

Description de l'appui contre lequel se fait la circoncision.

Se compose de deux montants (hauteur 2 mètres) reliés par une traverse à la base et une traverse à mi-hauteur.

- (1) le nsusu est adossé à cette traverse.
- (2) des feuilles de nzanza sont liées aux montants.
- (3) des feuilles de makandete sont liées aux montants.

Ces feuilles ont le pouvoir de donner aux nsusu la force de résister aux épreuves qu'ils vont subir.

Les nsusu ne sont pas liés à cet appui, à moins qu'ils se débattent au point de rendre l'opération impossible s'ils ne sont pas attachés.

Les termes suivants sont inconnus: Menaganza, mukidi, kitumbu, milikiumbi ou nilikiumbi.

6° La circoncision chez les Babombi.

(Babira de la forêt).

Vers l'âge de 15 ans, les enfants sont circoncis. L'événement est annoncé par le gong du village.

Lorsque les enfants sont rassemblés, les indigènes s'enduisent de teinture et dansent. Puis, sous la conduite du tende ou opérateur, tout le monde s'en va en forêt, où a été construite une maison spéciale appelée « bagandja ». C'est là qu'aura lieu la circoncision « bagandja » (?). L'opération se fait au moyen d'un couteau réservé spécialement à cet usage, le « kende ». Ensuite, le tende pansé les plaies. Pendant toute la durée de l'opération, les tams-tams se feront entendre pour étouffer les cris des patients.

Les enfants restent en forêt environ trois semaines. Les habitants du village les ravitaillent en vivres, que seuls les samba (ou hommes désignés) pourront préparer.

Après guérison, les enfants mettent le feu à la maison de la circoncision, puis, pendant cinq jours, dorment

dans une hutte « mambuti » près du village. Les cinq jours écoulés, les circoncis s'enduisent de poussière du charbon de bois « api ». Ils rentrent au village et vivent ainsi, chacun chez ses parents, pendant un mois. Ce mois écoulé, les circoncis vont se laver à la rivière, s'habillent d'un nouveau mulumba préparé à cet effet et revêtent divers ornements.

SECTION II.

CHEZ LES WAREGA.

1° La circoncision chez les Warega (1).

Elle a lieu en dehors du village. Elle est entourée de rites et est complétée, pendant la période de cicatrisation, par un exposé ésotérique des traditions religieuses.

Deux fétiches homme et femme, caractérisés par leur sexe monstrueux, sont exposés dans l'enceinte où a lieu la circoncision. Devant eux est placé le bâton « kituba » (ou mosimbi), qui représente le phallus.

Le camp de la circoncision s'appelle Lutende.

Les rites qui la terminent ont lieu dans l'« Okanga » ou marché des circoncis. Au milieu de l'Okanga se trouve le gong spécial de la circoncision, le « Matindili ». Les nouveaux circoncis et leurs aînés des circoncisions antérieures viennent battre le gong à tour de rôle.

Une procession appelée « Wuitshana » fait défiler autour de l'Okanga les nouveaux circoncis et leurs aînés. Au début de la cérémonie, chaque jeune circoncis a devant lui une série d'aînés qui le précèdent par rang d'ancienneté. Toute la file s'avance en dansant et le dernier de la file passe en tête; celui qui le précédait passe

(1) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial de Villenfagne.

à son tour devant lui, et le manège se poursuit jusqu'à ce que la file revienne à sa position première.

Avant de rentrer au village, les circoncis vont déposer leurs défroques vers l'amont du village. Avant de reprendre leur vie coutumière, ils doivent avoir des rapports sexuels — une unique fois — avec une femme âgée.

2° La circoncision chez les Babembe (1).

La circoncision porte le nom de « Butende » (voir Wanande et Wanianga). Le chef décide de l'époque à laquelle elle doit avoir lieu.

Les indigènes construisent, dans le village, une hutte spéciale appelée *Lubunga*, dans laquelle les enfants resteront quelques jours (autrefois le séjour durait au moins un mois), sans contact avec le reste du village, exception faite du « Ngalipa », opérateur de la circoncision.

Pendant ce séjour, le village tout entier, et le Ngalipa spécialement, font ripaille aux frais des parents des futurs circoncis.

A la fin du séjour au Lubunga, les enfants sont rasés complètement, puis amenés en brousse dans une autre maison appelée *Lukole*, construite spécialement à cet effet. Cette maison est garnie d'autant de lits en « matete » qu'il y aura d'enfants à loger.

Les lits sont disposés autour du *Lukole* et superposés s'il y a lieu. Un lit spécial, construit près de l'entrée et marqué d'un pieu travaillé, — appelé *Iango*, — est réservé éventuellement au fils du village.

Pour se rendre du Lubunga au Lukole, les enfants marchent lentement, l'un derrière l'autre, le tronc en flexion, chacun posant les mains sur les hanches de celui qui le précède. De cette façon, les enfants ne peuvent voir ni devant ni au-dessus d'eux. La file est conduite par le

(1) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Willemart.

Ngalipa, masqué et vêtu d'une peau de léopard. Les enfants ont la tête recouverte de l'*Asamba*, coiffure spéciale faite de longues herbes liées autour du crâne.

Ils arrivent ainsi au Lukole. Un aide, installé dans la toiture, déverse sur eux des récipients d'eau, puis les enfants sont battus avec des baguettes de « susa », qui ont la propriété de causer de fortes démangeaisons.

Frappés de crainte par cette mise en scène, les enfants sont ensuite expulsés du Lukole et circoncis séance tenante. Un à un, ils rentrent à nouveau dans le Lukole et occupent chacun une couchette dans l'ordre des circoncisions.

Le premier circoncis reçoit le nom d'*Aotshi* (kakosi). Tous les enfants reçoivent un second nom à l'occasion de la circoncision.

Dès que la première opération est terminée, un aide du Ngalipa, revêtu de l'*Asamba*, comme les enfants, se précipite au village, crie qu'il est « aotshi », s'empare de toutes les victuailles qu'il trouve et les emporte au Lukole.

Le séjour des enfants au Lukole est actuellement réduit au minimum; anciennement ils y restaient parfois deux ou même trois mois. Pendant ce temps, le Ngalipa et ses aides sont ravitaillés par les parents des enfants.

Après quelque temps les enfants, la tête toujours recouverte de l'*Asamba*, se rendent de nuit au village et sifflent pour annoncer leur présence. Les parents déposent des provisions près de la porte de leur hutte et les enfants les emportent au Lukole.

L'accès du Lukole est interdit aux femmes et à ceux qui, pendant la journée, ont eu des relations sexuelles. Pendant la journée, les enfants se promènent aux environs du Lukole, chassant toutes les jeunes filles qu'ils rencontrent. Les femmes ayant déjà enfanté les redoutent et les fuient.

Les parents mâles des enfants peuvent leur rendre visite et leur apporter de la nourriture.

La veille de la sortie définitive des enfants, leurs père et frères aînés leur apportent des étoffes, procèdent à leur toilette (lavage, nettoyage des ongles, taille des cheveux, etc.), l'Asemba est jeté en brousse et les enfants, vêtus de tissus neufs, se dirigent en procession vers le village. Ils ont encore le visage caché, mais cette fois par un pan de leur pagne. En main ils tiennent un bâton, insigne de leur situation nouvelle. La procession marche à nouveau lentement comme pour aller au Lukole; les enfants prennent la même position qu'au départ. Aotshi marche en tête; les autres le suivent dans l'ordre où se sont faites les opérations. La file est conduite par le Ngalipa.

Les enfants sont ainsi ramenés au Lubunga et s'asseyent autour de cette construction. La procession est accompagnée de chants. Les mères viennent ensuite rechercher leurs enfants, qu'elles ne connaissent pas, car ils ont toujours la face cachée. Moyennant un cadeau, Ngalipa désigne à chacune son enfant. Ceux qui n'ont plus de mère sont emmenés par leurs autres parents. Le soir, il y a grande fête, festin et danses.

Quelque temps après la circoncision, les jeunes circoncis doivent avoir, une fois, des relations avec une femme âgée et experte.

3° La circoncision chez les Mituku (1).

La circoncision, « *Tshoo* » (voir chez les Bagengele tsuwu), est l'événement le plus marquant dans la vie indigène Mituku. C'est le grand Mokota, le Nkumi, qui décide de la circoncision au village ou dans sa famille; à son défaut le *Kasimbi*.

Le Nkumi rassemble les *Kasimbi* et leur demande qui veut coopérer à la circoncision. Ceux qui en ont les moyens se mettent d'accord avec lui à ce sujet.

(1) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Van Belle.

Le Kasimbi peut réunir de la même façon d'autres Kasimbi. En principe, les Kasimbi qui coopèrent à la cérémonie envoient les enfants à circoncire chez le Kasimbi qui ordonne la circoncision, mais tout père de famille est libre d'y envoyer ses enfants.

Lorsque l'accord est fait, les Kasimbi adhérents paient chacun au Nkumi ou Kasimbi ordonnateur de la cérémonie: une chèvre, une charge de sel indigène, 5 viringi. Les chèvres sont dépecées et distribuées entre les Kasimbi.

Un hangar (*Muimbi*) est construit en forêt, à peu de distance du village. Au milieu du village est construit le « *Ntanda* », sorte de couloir en bambous, monté en dos d'âne, dont l'entrée se trouve entre deux huttes et qui aboutit au centre du village, où est placé le fétiche de la circoncision.

Le début de la cérémonie est annoncé par le « *Kifirifiri* » (rhombe), destiné à chasser les femmes hors du village. C'est un bâton creux où est passée une corde liée à un autre bâton. Le mouvement giratoire du bras lui fait rendre un son qui peut être perçu au loin.

L'opération se fait sur la barza du Nkumi ou Kasimbi. Les enfants à circoncire, les « *Batende* » (voir Wanianga), sont enfermés dans une chambre; ils sont amenés un à un sur la barza.

Le motende vient s'asseoir sur une chaise spéciale (*kitumbi*) ou parfois simplement sur un tronc de bananier. Les jambes sont tenues écartées par deux Kasimbi; un troisième le maintient par derrière et lui couvre les yeux. L'opérateur tranche l'extrémité du prépuce, entoure la plaie d'une feuille douce (de bananier, par exemple). Ceci terminé, l'enfant passe dans le *Muimbi*.

Lorsque tous les *Batende* ont subi l'opération, les prépuces sont enfouis à l'endroit même où elle a eu lieu. Avec l'extrémité du bâton fétiche de la circoncision, taillé en pointe, on fait un trou de quelque profondeur; le lambeau enfoui, le trou est empli de terre, tassée

ensuite. Une préparation d'eau fortement poivrée est versée par dessus, afin d'éviter que les chiens ne les déterrent.

Les circoncis restent généralement trois mois en forêt. Le Nkumi ou le Kasimbi chef de la cérémonie décide de la sortie de forêt.

Durant la nuit qui précède cette journée, les femmes sont enfermées dans leurs huttes, les hommes dansent toute la nuit jusqu'au matin. Avant le lever du jour, ils enlèvent le Ntanda (dont le rôle au cours des cérémonies n'a pas été défini) et le jettent sur le chemin venant du Muimbi. Au lever du jour, les femmes peuvent sortir des huttes et commencent à danser.

Sur l'ordre du Nkumi, chaque Kasimbi apporte 20 à 25 viringi qui sont réunis dans un panier.

Les pères des circoncis sont invités à payer : chacun donne 1 à 3 viringi (suivant le clan), qui sont ajoutés aux premiers.

Au début ou au cours de l'opération de la circoncision, les enfants, ou leurs pères, déclarent le nom de circoncision qu'ils veulent prendre.

Trois noms de circoncision marquent, si l'on veut, un grade distinctif; ce sont : 1. Mongamba; 2. Igwandey, 3. Ligili.

Les pères de ceux qui ont pris ces noms sont invités à payer au taux requis : Mongamba 10 viringi, Igwandey 5 viringi, Ligili 2 viringi. Lorsque les biens sont apportés devant le Nkumi, celui-ci refuse de prendre ces viringi et décide qu'ils reviendront aux aînés de ce nom, c'est-à-dire que le frère aîné dont le fils a pris, avant le fils de son frère cadet, le nom de Mongamba, Igwandey ou Ligili, recevra ces viringi en reconnaissance du droit d'aînesse.

Les enfants sont alors appelés à sortir. Au préalable, deux femmes vont s'asseoir à l'entrée du chemin du

Muimbi, dont la vue est barrée par une palissade faite avec les débris du Ntanda, le dos tourné au chemin.

Le Ligili sort le premier, affublé de divers objets; il a en main une petite baguette avec laquelle il frappe sur le dos des femmes, qui s'enfuient. Puis le Ligili court à toute vitesse jusqu'au bout du village, où les circoncis, passant à travers la forêt, le rejoignent. Ils sont rassemblés par un Kasimbi, qui les ramène en dansant au milieu du village.

Les Kasimbi vont chercher le Mongamba et l'Igwan-dey, qui n'ont pas encore fait leur apparition. Ceux-ci sont affublés, au préalable, d'une couronne en viringi sur la tête (5 viringi), d'un collier muni de dents de léopard, d'une ceinture de perles, d'une peau de civette, de deux poules vivantes liées à chaque bras.

Ainsi accoutrés, le Mongamba et l'Igwan-dey sont conduits au village; un tapis de feuilles est étalé sur tout le parcours. Les chants, les danses, agrémentés de tambours, se prolongent parfois toute la journée. Durant ce temps, les circoncis sont rassemblés sur la barza du Nkumi, où ils passeront la nuit.

Le lendemain, les insignes sont enlevés. Les enfants vont se laver à la rivière et retournent ensuite auprès de leurs parents.

Ce même jour est détruit le Muimbi. Après des danses par les hommes et les femmes, le Nkumi se lève et se met à danser également; précédant les danseurs en file, le Nkumi parcourt le chemin du Muimbi et les environs, pour revenir au village. Cela veut dire que l'interdiction de passer par le chemin du Muimbi est levée pour les femmes. Enfin, le Muimbi est brûlé; c'est la fin de la cérémonie.

Dans le partage des biens, le Nkumi, ou chef de la cérémonie de la circoncision, prend pour lui 15 viringi. Il distribue 2 à 3 viringi à chaque Kasimbi qui a assisté

à la circoncision. Les Kasimbi qui ont coopéré directement à la circoncision ne reçoivent rien.

Le mode de partage des biens diffère toutefois suivant le clan.

Le circonciseur-opérateur, *Uburu*, reçoit tous les viringi payés par les pères des circoncis. L'*Uburu* est une sorte de médecin-circonciseur. Il vit avec les enfants dans le hangar des circoncis; c'est lui qui les soigne et les lave journellement.

Si un « motende » devait mourir des suites de la circoncision, l'*Uburu* devrait remettre une indemnité de 10 viringi à la famille de l'enfant.

L'*Uburu* ne peut pratiquer son métier sans avoir le grade de Kasimbi. Comme dit antérieurement, la profession reste généralement dans la famille.

4° La circoncision chez les Wanianga (1).

Kapiri ka mukomo: serment de toute la race Wanianga. Ils jurent donc sur tous les rites du Mpala. Kapiri signifie l'esprit; c'est un être invisible. En réalité, c'est le son assez sourd qu'émet un très petit sifflet et que le *mukumo*, chef de tous les rites du Mpala, porte sur lui lors des différentes cérémonies.

Ukenia rua mukumo, amulette que le mukumo porte au cou.

Mukumu, Mumbira, Kakeko, Sekuya : talismans représentés par des bottes de divers assemblages, entourés de feuilles de bananier et conservés sous des barzas.

Bandi-Kima-Maranda : cristaux de quartz, rassemblés précieusement, symboles de la virilité. Les chefs ont des quartz magnifiques et très grands.

Magwe: différentes danses de la circoncision.

Shebatende: l'initiateur des adeptes.

(1) D'après les informations recueillies par MM. Dargent et Marmite.

Les *Batende* ou adeptes (le préfixe *she* signifie le père; *nia*, la mère). Le nom de *Batende* est donné à un enfant du sexe masculin, né le jour du départ des jeunes gens pour la forêt, où se déroulent les cérémonies de la circoncision.

Mpuko : chaise où s'assied le futur circoncis.

Kekundi ou amis initiés chargés de le conduire et de le maintenir pendant l'opération.

L'initiation se déroule partout de la même façon: la veillée du départ des jeunes gens, les agapes avec les initiés *Kekundi* chargés de les conduire, l'invocation du fétiche préféré, l'offrande, le paiement fixé et qui est partout le même: 30 bracelets et 2 poules, à offrir au chirurgien masqué, les ablutions.

Le présent de sortie, fixé invariablement à deux mayembe (720 bracelets), se partage entre le chef de la région et le mukumo.

Au temps des guerres intestines, l'époque de la circoncision entraînait une trêve pendant laquelle jamais une guerre n'eût pu être déclarée.

SECTION III.

CHEZ DIVERS.

1° La circoncision chez les *Bagengele* (1).

Ce sont les *Bashi Luamba* qui viennent présider la cérémonie chez tous les *Bagengele* du Nord.

Les *Bagengele* affirment que c'est là une simple question de compétence personnelle d'*Usingi*, un « *kuku la makota* » des *Bashi Luamba*, dont la réputation a dépassé les limites de son groupement. Jadis, affirment-ils, les

(1) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Schmit.

Bagengele ne dépendaient pas des Bashi Luamba pour la circoncision. La question reste à éclaircir.

A l'arrivée du « kuku la makota » des Bashi Luamba, tous ceux qui circoncisent se réunissent le soir en un festin.

Le lendemain on procède au choix des enfants arrivés à l'âge d'être circoncis. Chaque enfant donne quatre poules aux opérateurs (opérateur : « etumbu », pluriel : tumbu).

Le soir, au milieu du village, on procède à la circoncision, mais aucune femme ne peut être présente. Le couteau avec lequel on circoncit, réservé d'ailleurs à cet usage, est nommé ifalu (pluriel : tufalu) ou likula (pluriel : tukula).

Le jeune circoncis s'accroupit au-dessus d'un petit trou creusé dans le sol, où le sang s'écoulera. Quand l'hémorragie cesse, les circoncis se rendent en forêt en un endroit nommé « likatu » (pluriel : akutu). Ils y trouvent une maison qui a été construite par les hommes seuls. Jamais une femme ne peut approcher de cet endroit; le père apporte à manger aux jeunes circoncis. Jadis, les enfants restaient ainsi deux ou trois ans, parfois même cinq ans, seuls en forêt, sans voir une femme; si un circoncis voit une femme, sa mère devient malade et meurt.

Si un enfant meurt au cours de la circoncision, son père l'enterre, mais on ne le pleure pas. La mère n'en est pas avertie; elle continue à lui envoyer à manger en forêt et n'apprendra sa mort que lorsque tous les circoncis sortiront de leur retraite.

Au likutu on enseigne aux circoncis une danse spéciale, l'« enyamba ». La première fois qu'un homme (qu'on appelle également enyamba) danse devant eux, les jeunes circoncis donnent chacun une poule au danseur.

Les enfants ne peuvent sortir de forêt que tous ensemble.

L'enfant non-circoncis s'appelle « Utshu » (pluriel : Bitshu). Le circoncis, tant qu'il est en forêt, s'appelle « otende » (pluriel : Atende; voir Warega). Le circoncis sorti de forêt, quand toutes les cérémonies sont terminées, s'appelle « Enkumbi » (pluriel : Inkumbi), épervier?

La circoncision est appelée « tsuwu » ou d'un nom plus récent : « kiu ».

2° La circoncision chez les Wasongola (1).

La circoncision a une durée normale de cinq mois. Jadis, on faisait coïncider l'entrée en forêt avec l'époque de la plantation des arachides, et le retour au village avec leur récolte.

Les enfants font d'abord une entrée solennelle au village, précédés par le danseur rituel (singa). Ils pénètrent ensuite par le portique en feuilles, appelé mohulu, dans l'enceinte réservée à la cérémonie (luamba). A ce moment, toutes les femmes se sauvent et les enfants se dépouillent de leurs vêtements, qui ne leur seront pas rendus, car ils appartiennent dès ce moment au « moluki » (exciseur). Il en est de même du petit couteau dont ils se munissent pour faire en forêt de légers travaux.

Dans l'enceinte de trouvent fichés en terre deux poteaux, de part et d'autre desquels le récipiendaire dispose les genoux de façon à les maintenir écartés.

Deux « mokuli » procèdent à l'opération : l'un maintient le « motende » (récipiendaire), tandis que l'autre fait l'excision.

Le prépuce et le sang sont recueillis sur des herbes, qui sont ensuite enterrées dans la vase d'une rivière réservée

(1) Nous regrettons de ne pouvoir localiser exactement cette relation. « Wasongola » étant un sobriquet qui couvre une population très composite, même dans l'ex-territoire de Lokandu, d'où viennent les présentes informations. Celles-ci ont été recueillies par M. l'Administrateur territorial Merlot.

(*ikokolo*), où les femmes ne peuvent ni se baigner, ni puiser de l'eau.

Les gens de la classe noble sont circoncis à quelque distance (2 ou 3 mètres) des gens ordinaires.

Les nouveaux circoncis se rendent ensuite dans l'habitation qui leur est préparée en forêt (*kaua*). Les plaies sont lavées journellement par un aide (*kekumbi*): le sang qui s'en échappe est recueilli sur des herbes, liées ensuite en petites bottes (*tukita*) et pendues au toit de la *kaua*. Cette pratique activerait la guérison.

Quand les plaies sont complètement fermées, on enfouit les *tukita* dans le lit de la rivière *ikokolo*. Cette cérémonie est suivie d'un repas (*idsa*) auquel prennent part, outre les circoncis, leur père ou tuteur et les grands du village.

Nous n'insisterons pas sur l'interdiction faite aux initiés d'être vus par des femmes, ni sur les appels modulés en faisant tourner une feuille trouée au bout d'une corde de raphia et qui sont soit-disant des « voix d'esprits » sollicitant la nourriture.

Quand les jeunes gens sont près de revenir au village, un des plus grands sort la nuit, en criant : « Kimbileee he! ». Le lendemain, tous les Batende sortent en bande la nuit, poursuivant les femmes qu'ils rencontrent, cassant les pots abandonnés dans le village, tuant l'un ou l'autre chien errant, bref, se livrant à de nombreux esclandres⁽¹⁾. Ils crient : « Kibiki kiniuni kio kula bana ».

Enfin arrive le jour de la sortie définitive. Après un bain dans la rivière, ils abandonnent leur vêtement de raphia (*bisamba samba*). A l'orée de la forêt, leurs mères les attendent avec du *ngula*, dont ils s'enduisent, et des pagnes neufs, et la rentrée au village (*kibiki*) a lieu au milieu des danses. On chante : « Niange libele ku

(1) A rapprocher du récit de la circoncision chez les Habbé dans SEABROOK, *Secrets de la Jungle*, p. 223. Noter que, suivant leurs traditions, les Habbé étaient à l'origine un peuple forestier.

batende », et les hommes du village fustigent les nouveaux circoncis avec des verges en lianes (*mesombo*).

Les circoncis, appuyés sur les bâtons neufs qu'ils se sont taillés, le menton posé sur le dos des mains, se présentent devant chacun des membres de leur famille et en reçoivent un petit cadeau. Le produit de la collecte est réparti par moitié entre le père du circoncis et les « mokuli ».

Pendant la durée de la retraite en forêt, les mets sont préparés par la femme du mokuli, qui est toujours une très vieille femme. Coutumièrement, si elle avait des rapports sexuels avec un des circoncis, elle était punie de mort.

La charge de mokuli se transmet généralement de père en fils, sans qu'il y ait toutefois de règle définie à ce sujet.

Nous nous sommes informé, pendant nos investigations, du bien-fondé des dires suivant lesquels la circoncision donnerait lieu à des actes immoraux : rapports consécutifs de tous les initiés avec une même femme, ou journée de liberté complète aux femmes d'avoir des rapports avec les circoncis; nous n'en avons pas obtenu confirmation.

3^o La circoncision chez les Bango-Bango (1).

Ce n'est pas un rite magico-religieux, comme chez les populations de la forêt équatoriale.

Circoncision: *bwali*; non-circoncis: *musubu*; circoncis: *zyongava yenge*; circonciseur: *djudjuebando Kumbini*.

L'opération est faite aux enfants dès leur jeune âge, entre 6 et 8 ans. Elle a lieu en mars, quand le maïs, disent-ils, est mûr. Quand elle est terminée, les enfants restent au village.

(1) D'après les informations recueillies par M. l'Administrateur territorial Wynants.

La plaie est aspergée d'eau chaude dès l'excision faite, puis on enveloppe le prépuce de feuilles de l'arbre *kasiala*.

Les enfants circoncis vivent dans une case spéciale (*yende*), dont l'entrée est interdite aux femmes par un gardien (*belutumba bana*). Il est aussi chargé de soigner les plaies.

Dès la blessure guérie, les circoncis portent par devant des « *bingili* » en fibres de maïs fraîches, mais rien par derrière. Avant la guérison, qui réclame environ un mois, ils circulent nus dans le *yende*.

Si un enfant meurt par accident, le corps sera remis à la mère; le père indemniserà les oncles maternels.

Pendant leur retraite, les circoncis ont défense de manger des feuilles de manioc pilées (sombe); en revanche, ils peuvent manger viande, poissons, œufs, poules. Ils portent, serrée à la cheville, une carotte de maïs (*muti-shagala*) percée et enfilée sur une corde, ceci dans le but, disent les indigènes, d'éviter que les plaies s'enveniment lorsque les enfants mangeront du maïs.

Lorsque l'enfant est guéri, il va se baigner et se rend chez sa mère et ses oncles maternels. Il en recevra des poules, de l'argent, des lances, parfois des chèvres. Le frère cadet de son père aura la garde de ces biens.

Lorsqu'il prendra femme, son père lui donnera sa dot et une poule qu'il ira porter chez ses oncles maternels, qui ont charge de compléter la dot.

Paiements au circonciseur : 2 à 3 francs par enfant; celui qui l'appellera le premier : 5 francs; anciennement, une poule par enfant.

CHAPITRE II.

L'ESUMBA DES BAKUMU.

L'esumba ou isumba est l'appellation que les Bakumu appliquent à toute pratique ésotérique, ou tout objet dont la vue n'est permise qu'aux initiés, ou tout aliment qui ne peut être consommé que par une certaine catégorie de personnes.

On remarquera par la suite que ce sont surtout la paralysie et le dépérissement qui ont l'honneur de presque toutes les pratiques de la magie thérapeutique.

La notion de « dépérissement » est assez vague pour embrasser toute maladie qui, ne pouvant être rapportée à une cause bien définie, est passible de médications extraordinaires.

Lorsque quelqu'un souffre d'une de ces maladies, il va trouver les « *Bafumu* », qui, après s'être consultés, décideront quel est le traitement que le malade doit subir.

Sont naturellement esumba, pour les femmes et les non-circoncis, les rites de la circoncision, dont nous avons traité sous une rubrique particulière.

1° Le Nkunda (2).

Ci-après les renseignements les plus complets, recueillis chez les Bakumu Est (Lubutu).

(1) D'après les informations recueillies par MM. Stradiot, Ledin, Fivé, Van Belle, Bragard et Moriamé.

(2) Les premières informations concernant le nkunda nous furent données par le commis sénégalais Diop, en 1917. Elles ont été complétées depuis par MM. les Administrateurs territoriaux Laurent et de Leuze, le Commissaire de district Stradiot et l'Administrateur territorial Ledin.

Les Bafumu, ou Abankunda, sont les devins. Ils forment une vaste confrérie qui s'étend dans les régions Nord et Ouest du territoire des Bakumu Est et dans la région de Wanie Rukula.

Le « Grand-Maître » actuel est un jeune homme du village de Pene Aluta, territoire des Bakumu Est, un certain *Alobe Botanga*, qui a succédé à son père, décédé il y a trois ans. Malgré son jeune âge, il jouit d'un très grand prestige auprès de ses confrères.

Le nkunda est une coutume relativement récente, ainsi qu'il appert de la légende suivante :

« Le nommé Masinginia, homme du village de Pene Aluta (Chefferie des Babogombe, Lubutu), ayant eu ses champs ravagés par les cynocéphales, se promit de se venger. Il entoura d'abord ses champs d'un filet, puis se mit en chasse, armé de son arc et de ses flèches. Pendant longtemps il marcha, suivant les singes à la piste. Un jour, arrivé à proximité des chutes de l'Aluma, et s'étant arrêté un instant pour reprendre haleine, il entendit à quelque distance le bruit causé par les cynocéphales. Il se précipita aussitôt, mais, arrivé au bord de la rivière, surpris de ne rien voir, et ne pouvant la franchir, il se proposait de retourner chez lui, lorsque, ayant fait quelques pas, il entendit de nouveau les singes. Ils jouaient parmi les pierres des rapides, et Masinginia remarqua que les caprices des courants avaient amassé de nombreuses branches et de multiples morceaux d'écorce de fiefielo (nkunda) à un certain endroit qui formait comme une cuve au milieu des rochers. Les singes s'y abreuvaient fréquemment et Masinginia constata que, sitôt après avoir bu, les singes gambadaient de plus belle et pouvaient sans inconvénient plonger sous l'eau et y rester longtemps sans venir respirer à la surface. Il y avait certainement là un maléfice. A un certain moment, comme le mâle de la bande venait se placer à bonne portée sur un tronc d'arbre, Masinginia lui décocha une flèche, mais le cynocéphale ne fut pas tué. Il sauta dans la cuve et toute la bande suivit le même chemin. Après avoir attendu longtemps, Masinginia, ne les voyant pas reparaitre, décida d'examiner ce mystère de plus près. Sautant de rocher en rocher, il arriva au bord de la cuve et but l'eau imprégnée de nkunda, ainsi qu'il l'avait vu faire

par les singes. A peine eut-il bu, qu'une sorte de folie le prit et qu'il se précipita dans l'eau, la tête la première. Il resta ainsi englouti pendant deux mois, puis un beau jour il reparut, comme projeté hors de l'eau par une force souterraine. Il tenait un tambour dans chaque main. Il s'aperçut alors qu'il pouvait deviner les choses les plus cachées. Il prit aussitôt le chemin du retour et arriva au village comme on faisait le repas de ses funérailles. Tout le monde fut pris d'effroi, croyant voir un esprit; mais Masinginia rassura les invités et conta son incroyable odyssée. Comme ses parents se lamentaient de ne pas avoir beaucoup de viande pour fêter son retour, il assura à l'assistance que son oncle Likundu allait apporter une antilope kulufa. Tout le monde fut étonné à l'énoncé de cette assertion et le fut encore plus quand, quelques heures plus tard, Likundu, qui habitait un village voisin, se présenta en effet avec une antilope kulufa.

» Peu de temps après, Masinginia expliqua à Likundu les propriétés extraordinaires du nkunda, auquel il mélangeait une petite herbe appelée « eyanga ».

» Masinginia devint bientôt célèbre par son pouvoir de déceler les mauvais sorts et de retrouver les objets perdus ou volés. A sa mort, il transmit ses pouvoirs à son oncle Likundu. Ce dernier mort, son fils Agwamu et son frère Abalambo lui succédèrent. Le chef actuel des Bafumu, Alobe Botanga, est le fils d'Agwamu et lui succéda à sa mort en 1929. »

Chacun de ces premiers détenteurs du pouvoir du nkunda fit bon nombre d'adeptes, si bien qu'actuellement il existe environ 120 bafumu qui forment une caste à part, possédant son costume et ses rites propres.

Les Abankunda tirent leur nom du « nkunda », écorce de l'arbre fiefielo.

L'absorption d'une infusion de cette écorce donne aux Abankunda le pouvoir divinatoire. Ils y mélangent également une petite herbe, appelée eyanga, et une grosse liane, « djamba », pilée, dont l'influence est identique à celle du nkunda.

En outre, les Bafumu se frottent le corps d'une poudre

composée de nkunda et de « basaima » (liane) brûlés et pilés.

Pendant l'initiation, dont la durée est très variable, selon le degré de compréhension du récipiendaire, les néophytes se barbouillent le corps de cendres de fiefielo.

L'initiation terminée, les nouveaux Bafumu se rendent en forêt pour y chercher des graines d'otea, qu'ils placent dans un petit hochet en lianes (sabe). Ils en font également des espèces de bracelets qu'ils portent aux chevilles. Ces « sabe » produisent un bruit de sonnailles au moindre mouvement.

Le costume des Bafumu est souvent très fantaisiste quant aux détails, mais les ornements principaux, et qui existent chez tous, sont les suivants : bonnet en raphia tressé, peint de kaolin ; pagne en milumba orné de plumes de poules blanches ; bracelets à rangs alternés de perles blanches, noires et rouges, portés à la partie supérieure des bras ; hochet et bracelets de jambes en « sabe ». En plus de cela, ils se peignent le corps et la figure de larges touches de kaolin.

Les Bafumu jouissent d'une grande considération parmi les populations.

*
**

Dans la région de Stanleyville, d'où, semble-t-il, le nkunda est originaire, la légende ci-après, légèrement différente, retrace cette origine :

Le « nkunda » est l'ensemble des pratiques donnant aux initiés le pouvoir de prédire l'avenir et de découvrir les sorciers et les empoisonneurs.

« Abalambu, Mukumu du clan des Bakabe, avait établi ses plantations le long de la rivière Uma, à l'endroit où les rapides sont les plus puissants.

» Il avait envoyé sa femme Solokwangwe couper des bananes. Celle-ci revient quelque temps après, effrayée, disant à son mari qu'elle n'avait pu couper de bananes tant elle avait eu

peur, des cris lugubres se faisant entendre dans toute la plantation.

» Le mari prend sa lance et part à son tour. Tout à coup, il se trouve en présence d'un énorme cynocéphale qui se précipite sur lui, l'emporte dans les rochers et l'entraîne sous l'eau. Là, Abalambu se trouve enfermé dans une hutte circulaire au milieu de laquelle se dresse un poteau fait de l'arbre « sangi ».

» Le singe but un breuvage aigre, le fiefielo, en fit boire à Abalambu, puis se mit à danser en chantant.

» Grâce au fiefielo, Abalambu comprenait le langage du singe. Pendant des mois, Abalambu resta avec le singe, s'initiant aux pratiques du « nkunda ». Le cynocéphale lui apprit les danses, les chants et le gong du nkunda, à se servir du « sabe », à connaître l'avenir, à annihiler les mauvais sorts et à démasquer les sorciers.

» Quand la période d'initiation fut terminée, le cynocéphale retira Abalambu de la caverne et lui prescrivit de répandre chez les Bakumu la pratique du nkunda.

» Les parents et amis d'Abalambu le croyaient mort et son retour au village causa d'autant plus de surprise qu'Abalambu, par suite de son long séjour dans la forêt, avait perdu l'usage de la parole. Il avait apporté avec lui un poteau fait de l'arbre « sangi »; par gestes, il demanda à ses parents de construire une hutte circulaire autour de ce poteau. La hutte terminée, il mit le feu à des feuilles de fiefielo et dès que la fumée arriva à ses narines, il put de nouveau parler.

» Il expliqua ses aventures à ses parents et amis et initia à son tour son frère Likundu. Les pratiques du « nkunda » sont accueillies avec joie et reconnaissance. Des Bakumu de tous les clans viennent se faire initier au secret du « nkunda »... Djima des Babuzi, Ngeleza des Bagume, Bembatike des Babula, etc...»

Le nkunda est à l'origine des huttes à toit conique, « maisons de danse » que l'on rencontre — de plus en plus rares — sur le rail entre Stanleyville et Ponthierville, sur la route entre Stanleyville et Bafwaboli et en région de Wanie Rukula.

Avec sa pointe élevée surmontée d'une sculpture grossière représentant un oiseau, une hutte circulaire et conique domine parfois la double rangée de cases rectan-

gulaires, basses, à peu près alignées, qui composent un village Bakumu.

Cette hutte est la maison du « nkunda », à la fois salle de danse et temple d'initiation des futurs devins. Deux petites portes, faites de planches étroites, bariolées et sculptées, y donnent accès; l'intérieur est rutillant de garnitures rouges, blanches, noires. Du poteau central partent de nombreux fils auxquels pendent des lances, des haches, des couteaux faits de parasolier, des queues de guépards, des plumages brillants, etc.

Sur un côté de la hutte, toujours à l'intérieur, des sortes de loges, superposées deux à deux, avec des lambris gauchement peints et sculptés, servent de logement aux futurs initiés du « nkunda », appelés, dès leur entrée dans la hutte, « batende wa nkunda ».

La période d'initiation dure environ quatre mois. Pendant ce laps de temps les candidats ne peuvent se laver ni avoir des relations sexuelles. Ils mangent et dorment dans la maison du « nkunda » ; ils doivent préparer eux-mêmes leur nourriture. Ils sont vêtus de fibres de raphia. Du matin au soir ils boivent du fifiello, chantent et dansent en agitant le « sabe » (hochet de lianes tressées renfermant les graines de l'otea).

L'initiateur (Biangolo) termine la période d'initiation par la cérémonie du « manga ». Il fait griller des racines de fifiello, en fait une farine noire qu'il mélange avec du sel extrait d'une herbe (munei). Il fait une série de petites incisions autour du corps de chaque candidat et introduit dans ces incisions le mélange préparé.

Sous l'influence du fifiello, l'indigène se trouve dans un état de surexcitation inimaginable. Comme un halluciné, il danse éperdument pendant de nombreuses heures, sans aucune notion de pesanteur, de fatigue ou de temps.

Les Abankunda prédisent l'avenir : ils annoncent les maladies et les événements importants, comme le passage dans la région d'un fonctionnaire du service territorial,

l'arrestation d'un indigène, etc. Ils combattent le mauvais sort : le mukumu se croyant l'objet des maléfices d'un sorcier convoque un initié du nkunda, qui, au prix d'une poule, voire d'une chèvre, se charge de combattre l'action néfaste des « mauvais esprits ». L'initié du nkunda, après avoir pris force rasades de fiefielo, danse comme un possédé, agite fébrilement le « sabe », s'arrête brusquement, se rejetant en arrière comme attiré par une force supérieure, le regard vague, les bras ouverts largement tendus, et déclare que c'est du vêtement, ou du toit de la maison, ou de tel endroit du sol que s'est servi le sorcier pour jeter le mauvais sort. L'indigène, satisfait, paie le devin... et s'empresse ou de brûler son vêtement, ou de détruire la toiture de sa maison, ou de déblayer le sol.

Les Abankunda offrent aussi des réjouissances publiques, véritables exhibitions chorégraphiques : ils dansent, les uns avec une lance (les Otambali), d'autres travestis en cynocéphale (les Bangume), d'autres, enfin, couchés par terre, agitent fébrilement de longues planches bariolées attachées aux bras et aux jambes (les Numa).

*
**

Enfin, une autre version met à l'origine du nkunda, Abesiki des Bakalee : celui-ci initie son frère Likundu ou Ekunda ; de là, le nkunda se répand chez les Babagulu de l'Urutu, sur la route de Stanleyville-Bafwaboli, chez les Babagume à Kilinga, à Wanie Rukula, chez les Babenge.

On voit que la légende varie suivant le lieu où elle est recueillie ; mais toujours, toutefois, nous trouvons comme second initié un « Likundu ».

Suivant cette version, la racine du nkunda serait celle de la plante liondo.

2° Le Yaba (Ntema - Yaba - Lumba - Kilanga).

Un ensemble de pratiques qui commencent par le ntema et finissent par le Yaba et le lumba avec, comme adjuvant éventuel, les kilanga. Il a pour objet la cure de la paralysie et du dépérissement.

Dans le village est planté un mât, le *Ntema*, garni de feuilles « kasanze » et portant au sommet un bonnet dont la pointe est garnie de feuilles rouges de « matoko ». A environ 1 m. 10 du sol se fixe une ceinture qui soutient des peaux de genettes et des colliers de perles. Entre-temps, le patient a été enfermé dans sa maison, en compagnie d'une effigie en bois sculpté qui s'appelle également ntema.

On dispose alors une double rangée de piquets dirigés vers le ntema. Chaque rangée soutient un filet de chasse, à travers les mailles duquel passent des barreaux transversaux. Le tout forme une sorte d'allée, barrée, tous les mètres environ, par une traverse, à 25 ou 35 cm. du sol. Les assistants, l'un après l'autre, parcourent cette allée en franchissant les bâtons horizontaux. Arrivés devant le ntema ils s'assoient brusquement, en essayant de joindre les deux gros orteils le plus parfaitement possible. On leur enduit alors les orteils de ngula, puis on les arrose d'eau. Si l'opération a été bien faite, les assistants poussent une clameur, se saisissent du sable mouillé et s'en frottent les reins et les articulations. Il paraît que ce remède est souverain.

Un repas monstre a lieu ensuite, tandis que les femmes, les enfants, les non-circoncis et ceux qui n'ont pas encore eu d'enfants sont éloignés du village.

Après le repas, on danse autour du ntema, tandis que dans la maison du patient est placée une effigie d'homme, fabriquée avec des morceaux de troncs de bananiers, recouverte de pagnes en milumba et surmontée d'un bonnet. Les bras et les jambes sont ornés de plumes

blanches. Cette effigie s'appelle *Yaba*; la danse s'appelle également *Yaba*.

Pendant cette danse, le patient reste assis au pied du ntema. Après la danse, tous les assistants se précipitent sur le ntema et le renversent.

A l'occasion de cette cérémonie, les danseurs s'enduisent le corps de kaolin et de nkula.

Ceux qui y assisteraient sans en avoir le droit seraient frappés de paralysie.

Le patient doit à présent suivre les rites du *Lumba*.

Son corps est enduit de kaolin et on l'enferme dans sa maison.

Les « makalumba » (ou amakaumba), c'est-à-dire ceux qui ont déjà subi les pratiques du lumba, lui font d'abord des incisions, qu'ils frottent avec une poudre de feuilles de bananier séchées, puis brûlées; ils font tremper dans une décoction d'herbes bouillies des nervures de feuilles de bananier dont ils frappent la malade avec force. Cette opération se renouvelle tous les cinq jours.

Après un laps de temps, qui peut aller jusqu'à trois ans, le malade est guéri. Barbouillé de ngula sur la figure, la poitrine et les bras, il peut alors sortir et faire ripaille au village. Le malade guéri est devenu « makalumba ».

Pendant toute la durée du traitement, la malade ne peut voir personne, sauf sa femme, qui lui prépare ses repas, et les makalumba qui viennent le soigner. Personne non plus ne peut le voir; de sorte que quand il sort pour aller en forêt, il se munit d'un petit gong en bois dont il se sert pour avertir de son passage.

La maison du malade subissant le lumba est désignée à l'attention du passant par deux perches qui surmontent un petit enclos en joncs, construit devant la porte. Des plumes d'oiseaux et des pigeons en bois sculptés ornent cet enclos.

Lorsque le malade du lumba a une fillette, celle-ci reste avec lui dans la maison, mais sur le devant seulement;

elle ne pénètre pas au fond. Elle porte le nom de *Kilanga*. Le Menaganza du *Lumba* place à l'intérieur de la maison une figurine représentant cette fillette. Cette figurine se nomme également *Kilanga*.

Lorsque le *lumba* sort, la figurine est rendue au Menaganza du *Lumba*, dont c'est la propriété.

Si la fille du malade du *lumba* est déjà mariée et qu'elle a eu un enfant, la figurine représente une femme avec un enfant dans les bras.

Les *Kilanga* n'existent pas dans tout le territoire; aussi, ceux qui ont passé par le *lumba*, ailleurs viennent-ils nombreux dans la région d'Usaye pour voir les « *kilanga* ». On ne les voit que contre paiement d'une certaine somme, au minimum deux haches.

Les *kilanga* sont sculptées en bois d'odjombo.

Le jour où elles sont introduites dans la maison du malade du *lumba*, ou lorsqu'un étranger vient les voir, on les polit et l'on enduit de *nkula* la figure, les bras et la poitrine. On les vêt de pagnes et d'un collier fait de dents de léopard ou de crocodile.

Lorsqu'un homme veut épouser une jeune fille qui a été *kilanga*, il doit observer les rites ci-après :

Après avoir fait part de son désir aux Menaganza du *lumba* ainsi qu'au père de la jeune fille, il doit tout d'abord apporter des « *mali* » aux Menaganza. Ces *mali* sont rituellement les suivants : la peau d'une espèce de loutre appelée « *akwedu* », des poils de phacochère, un piège à poissons, un panier; il apporte aussi une bête qu'il est allé tuer à la chasse et dans l'arrière-train de laquelle il a enfoncé une hache, ainsi qu'un couteau pour la dépecer. Cette viande ne peut être mangée que par les Menaganza du *lumba*.

Ces cérémonies tiennent lieu de fiancailles.

Le jour où le fiancé vient chercher sa future épouse, il apporte 50 haches, une poule et d'autres *mali* plus ou moins importants, suivant son état de fortune. La fiancée

de son côté, apporte *exactement* la même quantité de mali. Les deux fiancés échangent tous ces biens, hache contre hache, couteau contre couteau, etc., à l'exception des deux poules qui sont données au Menaganza.

Le fiancé apporte encore de la viande.

Les fiancés sont placés sur deux chaises en face des kilanga, puis on frappe le gong « okili », et les menaganza disent : « Ce jeune homme veut épouser cette jeune fille; il a apporté de la viande et des mali. Ils ont échangé leurs biens. Qu'elle aille chez lui et lui prépare ses aliments. Qu'ils couchent dans le même lit. » Alors les Menaganza versent de l'eau sur les fiancés et mangent la viande qui leur a été donnée. Le fiancé peut emmener la jeune fille chez lui.

Si un homme ne se conformait pas à ces formalités pour épouser une jeune fille « kilanga », il tomberait malade, ou bien sa femme resterait stérile.

Ci-dessous une autre relation du Yaba et des pratiques connexes, observées également chez les Bakumu de l'Est (territoire de Lubutu):

Deux rangées de piquets sont plantées à 1 m. 50 l'un de l'autre et reliés par des traverses horizontales. Les assistants sont assis en rond près des batteurs de gong, l'un d'eux dos aux piquets. Ils chantent. Ils se passent de l'un à l'autre huit baguettes « ofako », de 50 cm., entourées de cordes tressées, enduites de nkula et de pembe. Quatre de ces baguettes ont des touffes de plumes de poules au sommet.

Quand ces baguettes ont fait deux fois le tour, celui qui a le dos tourné aux piquets les dispose près de lui. Un autre lui fait face, pieds contre pieds crispés. Le premier nommé doit prendre une baguette dans chaque main et se frapper rapidement les extrémités des pieds. Puis les deux hommes se lèvent brusquement et franchissent, sans qu'ils puissent les toucher, les traverses horizontales.

Ils disparaissent, puis reviennent avec quelques feuilles, qu'ils dispersent au vent; ils rampent à grandes enjambées (*sic*).

Le premier franchit à nouveau les traverses et, arrivé au bout, s'assied brusquement. Il s'empare vivement de deux baguettes et s'en frappe les pieds. Un assistant lui verse de l'eau sur les gros orteils. Le sable mouillé par cette eau est recueilli par les assistants, qui s'en enduisent les jambes. Le second imite le premier.

Chez Mushianga, capita de Pene Kisengesenge, le principal officiant, quand il enjambe ces baguettes, brandit une lance. Les aides (*basiki*) font le simulacre de franchir les traverses. En revenant ils déposent sur le sol des herbes et des peaux de civettes.

Les populations du Nord et de l'Est de Lubutu ont adopté le Yaba. Celles du Sud ont une sorte différente de Yaba, qui s'appelle *mbungu*.

Mbungu. — Le *Mbungu* diffère légèrement dans son cérémonial du Yaba. Un tronc de bananier, enveloppé d'étoffes, est fixé horizontalement sur quatre piquets liés deux par deux. Les piquets sont entourés de feuilles de « magongo » et de quatre nervures de feuilles de bananier, de manière à figurer un animal. Une tige de bambou est couchée devant cet assemblage.

Le malade se place les pieds joints sur le bambou. On verse, entre ses deux gros orteils, de l'huile de palme mélangée de *ngula*, puis de l'huile. Tandis que l'on chante, que les tambours battent, l'huile est recueillie entre les deux branches d'une petites corde. L'homme est transporté, les pieds en avant, en vue de toute l'assistance; on s'assoit à quelque distance.

Le *Mbungu* sert à guérir surtout les rhumatismes.

Lumba. — Le patient, enduit de kaolin, est enfermé dans une case spéciale, où il couche sur une natte, à terre. Tous les jours on lui fait des incisions et on le frappe

avec des herbes trempées dans une décoction bouillante de feuilles de l'arbre « mbaw », de sève de bananier, de fougères (ndele), ou avec des nervures de bananier trempées dans une décoction d'herbes ndole, bogodo, pengele, genge mako.

Pendant sa réclusion, il ne voit personne, sauf sa femme et les initiés. S'il se rend en forêt, il doit battre un gong (okili), pour écarter tout le monde sur son passage.

Après sa guérison, on lui coupe les cheveux et l'on procède à la cérémonie décrite plus haut et vue chez Mushianganga. Après quoi le patient doit évidemment une rétribution à ses guérisseurs.

La guérison est célébrée par un festin et des danses. Le Lumba se fait chez Utiasuri et Koli. Il vient de la région d'Usaye.

Dans la région d'Usaye on trouve en usage, dans ces cérémonies, une figurine de 50 cm., peinte en noir, représentant une femme berçant son enfant, enduite de nkula sur la tête et en partie sur les bras; un collier de perles avec une dent de léopard, deux lances de chaque côté, fichées en terre, deux chasse-mouches « fafa » disposés par terre, de chaque côté de la statuette. Un assistant, assis derrière la figurine, bat un petit gong.

Les assistants (amakaumba) sont enduits de ngula. Autour de la figurine sont plantées des baguettes entourées de plumes de poules blanches. Le petit gong porte, dessinés sur une face, des triangles blancs et rouges. Celui qui le bat chante les louanges du nouvel initié; l'assistance acquiesce par des : « Oh... yie »; le joueur de gong reprend : « Il vient voir notre esumba. Que son corps soit guéri de toute chose malsaine, etc. »

La grande figurine s'appelle Kilanga, les filles des initiés, avant la cérémonie du mariage, sont conduites devant elle et on leur verse une décoction sur la tête, pour qu'elles aient une nombreuse descendance.

Annexe à la note sur le Yaba.

1° Le *Biba*, en territoire de Banalia (février 1933). — La secte *biba* est d'origine *bakumu*. Elle fut introduite dans le territoire et notamment dans la région de Banalia, il y a huit ans environ, par les *Bamanga* de *Bengamisa*.

Le premier initié de la région de Banalia fut *Mombali*, qui transmet son secret à *Mara*. Ce dernier le passa à *Kendele*, qui en assura la dispersion.

Cette institution se donne pour objet de guérir les malades, d'assurer le respect des lois sociales et de conserver les coutumes ancestrales.

Les différents membres de la secte sont : le *Kasimba*, les *Agbeka*, le *Motuma*, le *Mokale*, l'*Alingi*, les *Babula*.

Leurs fonctions se répartissent comme suit :

Kasimba : initiateur. Détient le secret de fabrication des *dawa* (médecines). Est gardien des objets rituels utilisés lors des réunions, des danses, etc.

Agbeka : comprend les membres trop vieux pour participer aux danses.

Motuma : médecin. Fait l'application des « *dawa* » sur les malades. Conduit les danses qui doivent chasser les mauvais génies.

Alingi : musicien. Bat le tambour lors des danses.

Babula : les danseurs; recrutés parmi les hommes jeunes, mariés et pères de famille. Aucune femme n'est admise à faire partie de la secte, ni à assister à ses réunions.

Quelques objets utilisés, soit par le *Kasimba*, soit par le *Motuma*, sont conservés dans une hutte qui, généralement, semble ne pas avoir été construite spécialement pour cet usage. Le *Kasimba* en a la garde. Elle renferme le *Biba*, sorte de gong, sur lequel frappera tantôt l'accusé jurant son innocence, tantôt la femme adultère promet-

tant de s'amender, tantôt le Kasimba demandant au Biba le châtimeut d'un coupable.

Elle renferme également les pots de la panacée que fabrique le Kasimba, des bâtons sculptés et colorés en usage pendant les danses, des tambours et un crâne de buffle, qui servira de siège à celui en faveur de qui ou contre qui le Biba est invoqué.

Cette secte est introduite dans toutes les chefferies du territoire. Tous les indigènes mâles en font partie.

2° Le *Biba*, en région de Zobia (mai 1932). — Origine et aire de dispersion dans le territoire : cette secte a été propagée par le nommé Dogodio, de l'ancienne chefferie Buliano de Zobia. Ce Dogodio, ancien sous-chef du territoire de Banalia, est revenu à Zobia au début de 1931. Il a gardé un contact très étroit avec les indigènes de Banalia et en a rapporté la secte dont il est question ici. Il est parvenu à la propager assez rapidement depuis quelques mois et l'on peut considérer que toutes les chefferies du territoire, à part les chefferies Bwassabe et Nebasa, ont des initiés.

Les chefferies Benge et Banalia seraient des sièges importants de cette secte où de nombreux indigènes de Zobia vont s'initier. Les principaux propagateurs de cette secte dans le territoire sont les nommés Dogodio (cité ci-dessus) et Ado, de la chefferie Buliane; Tuta et Nendukpa, de la chefferie Bandemelema; Mangala, de la chefferie Bala; Azaba, de la chefferie Ziza.

Le nommé Abongito, frère du chef Benge de Banalia, est reconnu par tous comme grand propagateur de cette secte.

Objets de la secte : le Kasimba possède un *kwokwo*, morceau de bois creux en forme de cloche et fait avec l'arbre appelé par les indigènes « nengoro ». Il possède aussi une « médecine » faite de la façon suivante : des feuilles des arbustes nekuku, nesogo, netenadra et une liane, le tout écrasé et placé dans un pot indigène avec

de l'eau; on y ajoute du « pombe » et du charbon de bois; le tout mélangé donne, après quelques jours, le « dawa », servant à la guérison des malades. Ce « dawa » est contenu dans un morceau de corne d'antilope lors de l'initiation.

Composition de la secte Biba: les indigènes initiés à cette secte portent des noms différents, selon l'importance des sommes ou des objets donnés à la secte.

Le « Kasimba » est le chef de la secte. C'est lui qui possède le kwokwo et qui connaît le secret de sa fabrication, ainsi que le secret du dawa servant à initier et à d'autres buts.

Il a été initié par un autre Kasimba, à qui il a fait un paiement suffisant pour obtenir le secret de la fabrication (objet représentant en général une somme d'environ 250 francs).

Le Kasimba a des adeptes qui s'appellent « Abula ».

Les « Abula » sont initiés par le Kasimba et lui versent de deux à dix francs. Ils ne connaissent pas le secret de fabrication du kwokwo ni du dawa de la secte. Ils peuvent devenir Kasimba en faisant les paiements nécessaires.

Certains Abula portent des noms différents, tels que :

- Motuma, chasseur et médecin de la secte;
- Mokale, cuisinier de la secte;
- Agbeka, vieillards qui font partie de la secte;
- Alingi, celui qui frappe le « bibita ».

Initiation: le Kasimba initie ses Abula en leur faisant de légères incisions sur les bras, la poitrine et le front. Sur ces incisions, il applique un mélange de charbon de bois et de sel indigène au moyen d'une corne d'antilope préparée pour cet usage.

Chaque Kasimba construit une zeriba dans la forêt, zeriba très bien fermée, afin que personne ne puisse voir ce qui se passe à l'intérieur. C'est là que le Kasimba réunit ses Abula.

Lors des réunions, le Kasimba frappe le kwokwo en répétant à plusieurs reprises ce qu'il veut obtenir. Pendant ce temps les abula dansent autour de lui.

Si le Motuma a tué du gibier, la tête est apportée à la réunion; le Motuma jette sa lance vers cette tête placée à environ dix mètres de lui. Si la lance touche le but, la tête est préparée par le Mokale et mangée en commun. Dans le cas contraire, si la tête était mangée, un homme de la secte mourrait.

Le Motuma a encore dans ses attributions de soigner les malades de la secte, en leur frottant sur le corps le dawa décrit plus haut.

Lorsque le Mokale a préparé la viande, il la porte au Kasimba. Celui-ci la distribue alors aux Agbeka qui eux-mêmes la partagent entre les Abula.

Les femmes ne peuvent entrer dans la secte. Les enfants mâles peuvent y être introduits par leur père, qui paie pour eux.

Le Kasimba seul peut initier. Les non-initiés sont, pour les sectateurs, des « mokwolo ».

Nul ne peut connaître ce qui se passe dans la zeriba. Si un Abula raconte ce qui s'y passe, le Kasimba le juge en conseil des Agbeka. On inflige habituellement une amende.

Ornements de la danse : les danseurs s'enduisent les jambes de kaolin, s'habillent d'un « Bagadi » (écorce d'arbre), portent des peaux de chats sauvages à la ceinture; dans ces peaux, ils lient une pincée du dawa du Biba. Ils s'entourent le bras gauche d'une liane (nengbaga); ils se coiffent d'un chapeau de pailles garni de plumes.

Lorsque les adeptes reviennent d'une réunion, ils ne peuvent entrer chez un Makwolo avec le chapeau et la peau de chat sauvage; ces objets doivent être déposés à une certaine distance de la maison.

Manifestations : les indigènes initiés prétendent que les rites ont pour objet le succès à la chasse. Nous avons pu cependant remarquer que les adeptes frappent le kwokwo dans les cas suivants :

- 1° Pour avoir plus de chance à la chasse;
- 2° Par un mari, en cas d'adultère, afin que le complice meure;
- 3° En cas de mort d'un indigène, par son fils, afin d'amener la femme de son frère à le prendre pour mari;
- 4° Par le polygame, lorsque l'une de ses femmes, désirant devenir chrétienne, se rend à la mission et prend un mari chrétien; celui-ci est alors poursuivi par le Biba et nous avons vu différents cas où ce dernier refusait de prendre la femme qu'il avait choisie de peur du Biba;
- 5° Pour se préserver ou guérir de maladie; dans ce cas, on applique sur le corps le dawa du Biba décrit plus haut.

Ci-dessous, à titre d'exemple, la composition de deux de ces associations :

En chefferie Tilipi :

- Kasimba, le nommé Kwatindi.
- Mokale, le nommé Kwobele.
- Motuma, le nommé Tata.
- Agbeka, le nommé Lubadu.
- Alingi, le nommé Batebo.
- Abula, les nommés Babanza et Vulalo.

En chefferie Bandomolema :

- Kasimba, le nommé Malindo.
- Mokale, le nommé Magisi.
- Mokuma, le nommé Bandangba.
- Alingi, le nommé Tedibeti.
- Abula, les nommés Bolose, Akwone, Mbangamolomo et Lekungu.

3° Rapports entre le Biba et le Yaba des Bakumu (novembre 1932).

La secte « Biba » est de toute évidence le « Biaba » ou Yaba des Bakumu. Ce Biba est un amalgame de pratiques bakumu dérivées du Biaba (guérisseurs), du Nkunda (devins) et de rites de chasse.

Il a été signalé en 1931 que cette association s'étendait aux Bamanga et aux Mongelima.

Nous avons vérifié son existence chez certains Babali, où elle a tendance à s'introduire également (village de Kisanga, km. 160 de la route Stanleyville-Wamba).

Les Abula (cynocéphales) révèlent une influence du nkunda, confrérie des devins des Bakumu.

Signalons qu'en kikumu, « ntuma » est le chasseur dépendant d'un Yalindi (possesseur des médecines de chasse).

Agbeka : pluriel de Gbeka (vieillard en kikumu);

Kasimba : nom très fréquent chez les Bakumu.

Il y a deux gongs employés par les Bakumu pour la pratique du Biaba : le petit est l'okele, le grand l'akwokwo.

Grades : Menebiaba; Mbie; Bambunagoa; Kalinga.

Les danseurs se nomment « bambau », les gens qui ont été guéris « Amakaumba ».

3° Le Mpunju ou Pundju (1).

Le mpunju est une coutume d'origine murega qui s'est répandue dans l'Est et le Nord du territoire des Bakumu-Est, ainsi que parmi les populations de la rive gauche de la Lowa. Elle existe également au village Utiakibuli (rive droite de la Lowa).

Cette pratique est « esumba » : 1° pour les femmes;

(1) Pour le « mpunzu », voir aussi GALDERMANS, Crimes et Superstitions indigènes. (*Bull. Jurid. indig.*, 1934, p. 221.)

2° pour les non-circoncis; 3° pour les circoncis qui n'ont pas encore eu d'enfants.

Les indigènes pour lesquels c'est une interdiction en ont grand'peur et son nom seul suffit à les mettre en fuite.

Le mpunju comprend deux rites bien distincts, ayant trait à : 1° en plein air, l'« *Eyanga* »; 2° à l'intérieur d'une habitation, la « tête » du mpunju, ou *Mpunju* proprement dit.

Pour obtenir de voir la tête du mpunju il faut avoir été circoncis, être père de famille, avoir passé par l'eyanga.

Celui qui désire subir la pratique du mpunju doit s'adresser au Menampunju ou gardien du mpunju. C'est le plus ancien des premiers circoncis; qui s'appelle également Aluta.

Le Menampunju conduit le patient à l'Eyanga.

L'Eyanga est un trou rempli d'excréments humains délayés par l'eau de pluie. Ce trou est surmonté d'un assemblage faisant office de chaise percée.

Là, le récipiendaire, ou *Munju*, s'enduit le corps avec le brouet, sans cependant s'introduire dans le trou. Puis il va se mettre à l'ombre et se fait sécher. Quand il est sec, il retourne à l'eyanga et recommence le même traitement. Il se met à sécher derechef et retourne encore à l'eyanga. Après avoir accompli trois fois ce manège, il retourne encore à l'eyanga et, se perchait sur l'échafaudage, dépose dans le trou sa contribution à la provision d'excréments qui s'y trouve déjà. Il va ensuite se laver à la rivière et se fait sécher.

Lorsque tous les patients (car ces pratiques se font pour plusieurs personnes à la fois) ont accompli ces rites, ils se rendent à la maison du mpunju (« *Indu ampunju* »). Là, le Menampunju leur enduit le corps d'huile de palme et la figure de ngula. Il remet à chacun un petit gong en bois (okili) et un bâton d'environ 1 m. 50 de long

(mogegu), ainsi qu'une petite chaise basse (mbata). Ils conservent ces différents objets pendant 14 jours. Pendant cette période ils doivent marcher lentement, courbés, s'aidant du mogegu.

Le 13^e jour, le Menampunju avertit les munju qu'ils vont voir le Mpunju proprement dit, ou tête de mpunju.

Le lendemain, ils apportent qui une poule, qui un singe, qui du riz, de l'huile ou d'autres victuailles, et ils viennent s'asseoir dans l'indu ampunju. La femme du Menampunju est chargée de préparer un repas avec les vivres apportés par les munju.

Le Menampunju se fait remettre les okili, mogegu et mbata, qui sont sa propriété. Puis les munju sortent de la maison.

Il ne reste dans la maison que le Menampunju et des indigènes ayant vu précédemment le mpunju. Le Menampunju prend le *Buku*. C'est un triple étui en peau de bête qui renferme le mpunju. Avant de l'ouvrir, les assistants mâchent du sel indigène, puis le crachent dans toutes les directions en proférant des incantations pour conjurer les mauvais sorts. On sort enfin la tête du mpunju.

La « fête » du mpunju comprend deux ou trois petites pointes d'ivoire. L'une d'elles conserve son aspect naturel, tandis que les autres sont percées à la pointe de façon à les transformer en sorte de canules. Ces dernières sont appelées mpunju femelles par opposition à celle qui n'est pas trouée et dénommée mpunju mâle. Le mpunju mâle ne joue aucun rôle; sa seule raison d'être est, disent les indigènes, que les femelles ne peuvent être seules.

Ces différentes pointes sont enfoncées dans un morceau de tronc de bananier, puis, par-dessus, on égorge une poule. Le Menampunju couvre cet assemblage d'une peau de genette dont la queue est introduite dans le creux d'une des pointes.

Les malades se présentent à la porte de l'indu ampun-

ju, qui reste ouverte. Un vieillard appelé *Ngumba* sert d'huissier.

Le *ngumba* demande au premier *munju* : « la tête du *mpunju* que tu as vue, où est-elle ? » Le récipiendaire répond : « n'est-ce pas elle que je devine là, qui se cache sous une peau de genette ? ». Ceux qui se trouvent à l'intérieur de la maison répondent en chœur : « Oûûh... », et le *munju* peut venir prendre place à l'intérieur à leurs côtés.

Lorsque tous les *Munju* ont vu la tête du *mpunju* et sont assis à l'intérieur de la maison, on procède à l'accomplissement du dernier rite de la cérémonie.

Le *Menampunju* prend un *mpunju* femelle, qui est percé comme une canule. Cette pointe est lavée avec du sel indigène. Le *menampunju* remplit alors cette canule d'eau salée, puis, introduisant la petite extrémité dans l'anus du récipiendaire il souffle par l'extrémité restée libre, de manière à pousser le liquide dans le rectum. Si le liquide en pénétrant, produit un léger glou-glou perceptible par les assistants, c'est bon signe et toute l'assemblée pousse un cri de satisfaction.

La même opération se répète pour tous les *munju* présents.

Quand tout est fini, on lave de nouveau le *mpunju* avec du sel, puis on le replace dans le *buku*.

Les assistants font bombance avec les victuailles apportées par les *munju*.

*
**

Un autre cérémonial du *pundju* fait l'objet de la relation ci-après (également en territoire du *Lubutu*) :

La cérémonie, à laquelle préside le *menapundju* et qui est annoncée par le gong battant depuis huit jours, ne peut réunir que les initiés et les patients. Ceux-ci sont couchés sur le ventre au milieu du village. Les assistants font le simulacre de leur balayer le corps avec des feuilles

de bananier et leur fustigent les poignets avec une baguette faite d'une nervure de feuille de bananier. Ils leur tourmentent le nez, frappent la terre avec des branches, chevauchent les corps étendus. Ils font le tour du village au son du gong et du tambour, reviennent vers les patients, qui se sont cachés la tête entre les bras, et leur couvrent la tête avec des nervures de bananier ou des « baka » (tiges de fausses cannes à sucre) et se remettent à tourner en se fustigeant mutuellement; ils projettent à terre des oignons de forêt (gogo), dont les corps sont éclaboussés.

Les assistants amènent ensuite de grands pots dans lesquels on a réuni des quantités énormes de déjections humaines. Celles-ci sont déversées sur le corps des patients.

Ce cérémonial, qui dure jusqu'au matin, est accompagné de repas plantureux, de libations abondantes. Au matin les récipiendaires sont entraînés dans une danse, en leur prenant le doigt avec une sorte de tenaille (djemba).

Ensuite, au moyen d'une canule d'ivoire qui aura séjourné deux mois dans les déjections, on administre aux récipiendaires un lavement (baseke) des médicaments songo et eumo, mélangé d'eau.

La canule, enfermée dans un petit pot, est retournée à la case du pundju.

Deux jours après, le patient, toujours couvert de déjections, est enduit de ngula et d'huile; une corde de « mondo » lui est attachée au genou.

Hommes et femmes rentrent ensuite au village; le malade peut dormir chez lui.

Un mois après, les femmes vont chercher de grandes Calebasses d'eau; on démolit le haut de la maison, on monte les Calebasses et on déverse l'eau à l'intérieur sur le corps du malade. Les déjections sont lavées.

Un mois après, le malade va tuer une bête et se coupe

les cheveux ; seulement alors il peut dormir avec sa femme. Les hommes viennent le voir durant la nuit, avec des torches ; s'il ne fait pas son office de mari, il doit verser 50 mali au moami. Au moment où le sperme jaillira, la femme devra le recueillir dans une feuille et le cacher en brousse. Si elle ne le recueille pas l'homme doit verser 50 mali.

Ce sont les « bafumu » qui déclarent que quelqu'un doit subir le « pundju » pour se guérir.

A un malade atteint de dysenterie, les bafumu déclarent qu'ils ne peut être guéri que par le pundju. Il est amené chez le menapundju qui prépare et lui administre chaque jour le dawa suivant : il souffle de l'eau par deux pointes, l'une d'ivoire et l'autre d'os, dans une écuelle (écaille de tortue). Il la mélange avec de la sève de bungu (liane de la forêt), du ngula et du sang de coq à plumes brunes (bia). Le malade boit ce mélange et guérit généralement au bout de dix à douze mois.

*
**

Le mpunju (ou punzu) chez les Wanianga.

La cérémonie du punzu fait l'objet d'un rite particulièrement barbare. Le postulant, presque toujours le fils d'un adepte, est appelé à l'initiation par le mufumu (sorcier pratiquant l'augure).

L'annonce en est donnée partout, et de très loin arrivent des caravanes d'initiés vers le lieu où se déroulera le punzu.

Les adeptes du punzu sont toujours séparés des autres indigènes et habitent des quartiers séparés dans les villages.

Le jour fixé pour la cérémonie, les initiés se rendent en forêt et oignent copieusement le postulant ; ceci, paraît-il, en même temps que de le préserver, évitera que l'on ne voie sur sa peau les traces des coups qui lui seront

donnés. C'est par litres que l'huile lui sera déversée sur le corps

Il y a deux façons d'entrer dans le punzu, toutes deux aussi cruelles :

1° Pendant sept jours, le postulant doit se laisser frapper par tous les initiés accourus de toutes parts; chaque jour il est ramené au village après avoir été roué de coups, quelque fois sans connaissance. Des batteurs de gong sont à ses côtés pour empêcher d'entendre ses cris; chaque jour il doit faire des offrandes.

A sa rentrée au village, toutes les cases sont fermées; nul, sauf les initiés, ne peut voir le patient avant la fin du rite, soit le septième jour.

Il y a eu des morts après ces cérémonies, mais ces décès sont cachés à l'autorité européenne.

2° La seconde manière n'est en rien inférieure à la précédente en cruauté. Le patient est placé sur un tréteau assez élevé, sous lequel un feu, alimenté d'herbes fraîchement cueillies, est allumé de façon à l'enfumer réellement. Il est toujours tenu aux offrandes. Il y a eu également des cas d'asphyxie.

Ces coutumes barbares ne sont pas suivies par tous. Le punzu se pratiquant de père en fils.

4° Les « guérisseuses » amampombo, amamukuma, amabusaki, amakasea.

a) Kompombo ou Mbemo.

Le kompombo (mbemo dans la région Sud du territoire des Bakumu) est une coutume très répandue, pratiquée par une catégorie de femmes appelées amampombo.

Les amampombo sont en même temps les prostituées de la communauté indigène. Cette prostitution n'est pas infâmante pour celle qui s'y livre. C'est une institution sociale. Une amampombo sollicitée ne peut se refuser

qu'en cas de maladie grave de l'homme : lèpre, maladies vénériennes, etc.

Le kompombo intéresse principalement les maladies du ventre, également toutefois la tête et la poitrine.

On peut être atteint du mal :

1° Pour avoir volé dans un champ qu'une amampombo avait entouré d'une corde supportant des feuilles rouges de « matoko »;

2° Pour avoir forcé une amampombo ou pour n'avoir pas suffisamment payé ses faveurs;

3° Par suite d'une jettature d'une amampombo.

Dans le cas du 2°, le délinquant est atteint d'orchite.

Quand un indigène se rend compte qu'il est atteint d'un mal justiciable du kompombo, il va trouver les amampombo pour se faire soigner.

Tout d'abord, le malade est incisé aux parties malades et les incisions sont frottées d'un mélange de sel indigène et d'une poudre composée de feuilles de ndele, d'angamba, de kele et d'agima réduites en cendres.

Ensuite, les amampombo apportent une chaise basse (mbata) sur laquelle elles placent des graines d'« ubingi » recouvertes d'eau.

Toutes les amampombo présentes et le malade promènent successivement et à trois reprises une torche allumée autour de la chaise. Ensuite, chacune des amampombo prend l'eau dans laquelle ont macéré les graines d'ubingi et en frottent le malade.

Entretemps, on a dressé le « bina » et les « galu », entourés de racines de « mole » peintes en noir et ornées des points blancs.

Pendant qu'on frotte le malade avec l'eau des « ubingi », les autres amampombo chantent pour chasser la maladie du corps du patient.

Lorsque cette cérémonie est terminée, le patient est étendu par terre; un homme et une femme se placent à

ses côtés. Ces deux personnages ont alors des rapports sexuels par-dessus le corps du malade. Ceci terminé, la femme se met à califourchon sur le ventre du patient et le masse de son fondement, de façon que le sperme qui coule de son vagin imprègne le ventre du patient.

Après ce rite, le malade est enduit de kaolin et enfermé dans la case du kompombo jusqu'à sa guérison.

Lorsqu'une femme a été guérie par cette pratique, elle rassemble ses mali et vient payer les amampombo. On lui tond alors le crâne, puis on la juche sur le toit d'une case. Ses amies dansent alors devant la case. Après la danse, la femme descend et vient se placer sur une chaise au milieu du cercle formé par ses compagnes. Chaque assistant lance sur elle une épiluchure de banane; elle la renvoie. Enfin on se disperse.

S'il s'agit d'un homme, il passe par le même cérémonial avec la seule différence qu'il ne monte pas sur le toit de la maison.

Le patient doit remettre deux haches à l'homme et à la femme qui ont eu des rapports par-dessus lui. Ensuite, quand toutes les cérémonies sont terminées, les amampombo reçoivent cinq haches.

b) Ntumba.

Le ntumba est une pratique des amampombo qui précède le kompombo ou mbemo.

Ce n'est qu'une cérémonie préliminaire au mbemo, propre à certaines régions. Elle accompagne l'entrée du malade dans la maison du kompombo.

Le patient pénètre dans cette maison en rampant entre des femmes qui se tiennent en file, les jambes écartées.

c) Mbundi.

Le mbundi est une cérémonie pratiquée publiquement par les amampombo contre les maladies du ventre. Elle a lieu le matin devant leur maison.

Le malade s'étend sur le dos; il reçoit sur le ventre un peu de sable, un collier de perles et un collier en poils de phacochère. Sur le sable se place une torche allumée.

Une amampombo s'assied ensuite sur son ventre et le masse en chantant : « Mbundi maya bumba », pendant que les autres amampombo l'accompagnent en chœur.

Les trois coutumes précédentes sont pratiquées par les amampombo, catégorie de femmes qui compte de nombreuses initiées et forme une classe sociale jouissant d'une grande considération chez les indigènes, par le pouvoir médical dont elles peuvent disposer en bien ou en mal.

Les insignes distinctifs des amampombo sont un collier de poils de phacochère, un bonnet en forme de turban orné de rouge et de blanc et surmonté d'une couronne de poils de phacochère. A la ceinture sont fixées des peaux de genette.

Les amampombo ne sont pas les seules femmes qui ont le privilège de guérir certaines maladies. Il existe encore trois coutumes dont l'exercice est dévolu à des femmes : le « mukuma », le « busaki » et le « kasea », qui sont pratiqués respectivement par les « Amamukuma », les « Amabusaki » et les « Amakasea ».

d) Mukuma.

Le mukuma sert à guérir les maux de ventre, de reins et les rhumatismes articulaires.

Lorsque quelqu'un doit subir le mukuma, il est enfermé dans une case après avoir eu les cheveux coupés. Au milieu de la case, est mis à bouillir un pot d'eau dans lequel les amamukuma trempent des herbes « amambembe », « imbuti » et « ukundu » pour en flageller le patient. On lui fait ensuite des scarifications, qu'on enduit d'une poudre faite de feuilles de bananier séchées,

brûlées et additionnées de sel. Ces feuilles proviennent des couchettes sur lesquelles ont couché les patients précédents.

Dès que le malade entre dans la case du mukuma, on dresse les mukuma, petites figurines.

L'« Atuwa » est une autre figurine qui n'existe que dans la région d'Usaye. L'atuwa est appliquée sur les parties malades, entourée d'un morceau d'écorce de milumba.

Le malade reste enfermé jusqu'à guérison complète et ne peut voir personne, sauf les amamukuma pendant toute la durée de sa réclusion, qui est parfois de deux ou trois mois.

Pendant la durée du traitement, le malade porte des rayures de kaolin. Le jour de sa guérison, il est frotté d'huile et de ngula.

Le prix de la « cure » est de 35 haches.

e) Busaki.

Le Busaki est destiné à combattre la stérilité. Cette coutume n'est pas esumba.

La femme stérile vient trouver l'amabusaki, qui lui enduit le ventre de kaolin, puis lui fait des incisions qu'elle frotte avec la braise d'un bâtonnet d'« agenda ».

La patiente se courbe sur un bâton horizontal supporté par deux autres, verticaux, et l'amabusaki lui verse, sur les parties génitales, une infusion d'herbes appelées « amabafasi » (note: cette appellation est tirée probablement du mot bafasi, jumeaux; elle signifierait textuellement « mère de jumeaux »).

Lorsque la femme aura engendré, elle se coupera les cheveux, se frottera d'huile et revêtira son plus beau pagne. Son mari paiera à l'amabusaki une somme d'environ 20 haches.

L'enfant né de la pratique du busaki portera en sautoir, jusqu'à un certain âge, un collier orné de bâtonnets d'otea et d'un morceau de « longo » (graine de forêt).

L'enfant s'appellera obligatoirement Mbunimbi ou Usibando si c'est un garçon, et Isikiembika si c'est une fille.

f) Isenge.

Les isenge sont des bâtonnets d'otea trempés dans l'huile de palme.

L'homme qui désire trouver une maîtresse se rend chez l'amabusaki, qui lui fait des incisions à la poitrine et les frotte avec ces bâtonnets. On incise parfois également le tour des yeux et les mains.

Après avoir accompli ce rite, cet homme peut être certain de rencontrer bientôt l'amante de ses rêves...

Le prix de cette médication est de 2 haches.

g) Kasea.

Le kasea, pratique destinée à combattre les maux de ventre, en particulier la constipation, la blennorragie et la dysenterie, se passe dans une case en forêt.

Sur une chaise basse (mbata) entourée de quatre feuilles « kasanze », saupoudrées de kaolin et de nkula, sont disposées des feuilles d'« amunia » mélangées d'eau et de ngula.

Le malade, complètement nu, s'assied sur la chaise pendant qu'on bat un petit gong de fer. Après quoi, les herbes séchées et brûlées et les cendres sont appliquées en incisions sur le ventre.

Ce sont les émanations des feuilles d'amunia qui, pénétrant dans le corps du malade par le fondement, le guérissent.

Un autre observateur donne sur les Amampombo et les Amamukuma des indications légèrement différentes :

Kompombo.

Origine : un jour, une femme allant à l'eau y vit danser de mauvais esprits ; revenant au village, elle trouve son enfant malade. Les « bafumu », réunis, séparèrent l'enfant de sa mère, endormirent celle-ci et la suggestionnèrent. A son réveil, elle prit des médecines « dele » et « alungu » et guérit son enfant.

Voici le cérémonial des amampombo : elles installent de l'eau mélangée de fruits noirs (lobingi) sur une chaise, passent chacune une torche allumée autour de la chaise (mbata), par deux fois. Les fruits sont placés dans une peau de civette. Elles s'assoient, chacune à tour de rôle, sur la chaise, dans la décoction. Elles se saisissent de planchettes (lubamba) et chantent plaintivement : « Esprits de forêt, laissez le dawa agir, n'en prenez pas la force » ; ensuite de hochets (bakankwa), en chantant : « Que celui qui a pris cette femme laisse le dawa agir ; que le Kankumba se taise », ceci répété de nombreuses fois.

De grandes racines peintes en noir avec de nombreux points blancs sont disposées par terre (mole). Deux bois sculptés représentent les oiseaux « boli ». Les amampombo chantent : « Toi, boli, prends la maladie et envole-toi avec elle ».

On devient, semble-t-il, mampombo par le fait d'avoir été guérie par les amampombo (région d'Usaye) (à l'Est et au Nord de Lubutu et chez les Utiakusu).

Mukuma.

Accessoires : Un tronc de 60 cm. de haut peint en noir et parsemé de points blancs (isukia) ;

Une planche peinte en noir avec des points blancs imitant grossièrement un oiseau (boli, pigeon);

Un milumba peint de deux bandes de carrés blancs et noirs (sokomba).

Un chiffon contenant de la terre de termitière (atuwa).

Dans la région d'Usaye, l'atuwa est une petite figurine de 25 cm. dont la tête est peinte en noir, le reste en rouge. Les « mukuma » sont deux autres figurines de 40 cm. de long dont les jambes sont peintes en rouge, le reste tacheté de blanc. Ces figurines représentent un homme, une femme et un enfant.

Le patient est enfermé dans la case auprès des trois statuettes; on l'enduit de pembe. Il est frappé tous les jours avec des herbes « ogumbo » trempées dans une décoction bouillante, ceci jusqu'à guérison. Lorsque celle-ci survient, le convalescent est enduit de ngula et d'huile mélangés et il y a des réjouissances.

Le mukuma se pratique pour combattre les fièvres, les maux de reins, l'amaigrissement anormal.

Un homme qui prendrait une femme amamukuma verrait ses organes génitaux devenir gravement malades. Le mari d'une amamukuma, lui-même, doit recevoir, chaque fois qu'il approche sa femme, des incisions sur le ventre ou être enduit d'un peu de cendre mélangée de dawa « manga », composé de sel indigène et de feuilles de bananier séchées et réduites en poudre.

*
**

Enfin, la même relation mentionne une autre pratique décrite comme suit :

Amabuku (chez Mushianga, chef Pene Kisengesenge).

Le patient est enfermé jusqu'à guérison dans une case. On l'enduit de pembe et on le fait dormir sur des feuilles de bananier séchées, qui sont ensuite brûlées. Les cendres, mélangées à du sel, sont appliquées en incisions.

Lorsqu'il est guéri, on lui montre le « Bina », qui est un tronc bariolé de blanc et de rouge, entouré de planches de parasolier de 0.70 à 1 m. de long sur 0.10 m. de large, peintes de lignes rouges (galu).

Les guérisseurs crachent de l'eau sur les pieds du malade et en enduisent sa poitrine.

Sert à la guérison des orchites, de l'éléphantiasis génital et de la dysenterie.

Se pratique sur les routes d'Opienge, Stanleyville et Ponthierville.

L'amagaw est une variété d'amabuku, mais moins développée (région d'Usaye).

5° Pratiques thérapeutiques diverses (en région de Lubutu).

Kabuge.

Le Kabuge est une pratique qui guérit les mêmes maladies que le mpunju ou le lumba.

Dans une petitealebasse, du piment écrasé est additionné d'eau. Celui qui administre ce remède aspire le mélange au moyen d'une tige d'euphorbe. Il le garde quelques instants en bouche, puis le crache dans les yeux et sur les vêtements du malade.

Pour éviter une douleur trop cuisante et trop persistante, on baigne alors les yeux avec du jus de canne à sucre.

Le malade guéri doit une rémunération au possesseur du remède.

Le kabuge, de même que le mpunju et le yaba-lumba, est esumba pour les femmes, les enfants et ceux qui n'ont pas encore engendré.

Ci-dessous une autre version :

Kabuki.

Une branche de parasolier, longue de 3 mètres, à laquelle on a laissé les nervures des feuilles, est dressée

en terre. Près d'elle, quelques piquets, hauts de 1 m. 50, réunis par des cordes, supportent un pot rempli d'eau et de médecine. Des tiges d'euphorbe se trouvent à proximité. Les tambours battent. Des torches, faites de feuilles sèches de magongo rassemblées au bout de perches de 3 à 4 m., sont agitées au-dessus des têtes. Danses, cris. Les danseurs brandissent des herbes.

Un des assistants boit de l'eau du pot et en asperge le visage des participants; un autre l'imite en aspirant d'abord l'eau à l'aide d'une tige d'euphorbe. Le sable, humide de l'eau rejetée, est recueilli par les assistants, qui s'en enduisent les membres inférieurs. Le patient en est vigoureusement frictionné. Une poule a le cou tranché auprès de la perche de parasolier. Le lendemain, le malade sera guéri.

Chez Mushianga. — L'arbuste est un bananier décoré de milumba bariolés, de bâtonnets surmontés de touffes de plumes blanches. Les patients s'asseoient, dos à l'arbuste. Au-dessus de leur tête, on tranche le cou d'une poule dont le sang se répand sur eux. La poule se débat aux cris de l'assistance; une part du sang va dans la décoction qui sera utilisée comme médecine.

Butwali.

La pratique du butwali est une sorte de panacée qui peut guérir à peu près toutes les maladies : maux de tête, de ventre, rhumatismes, etc.

Le malade est introduit dans la maison du butwali, où se trouvent trois statuettes :

- 1° Le moame, effigie d'un homme;
- 2° L'abonza, femme du moame;
- 3° L'agembe, effigie d'un animal.

Ces statuettes sont entourées de bananes (muliba) noir-

cies et incrustées de graines de courge. Au plafond de la case pendent des bâtons (bakanga) d'utifa.

Lorsque le patient est introduit, ces bakanga sont agités de façon à produire un léger bruit de carillon, en même temps que bat le gong.

Le malade reçoit des incisions, qui sont recouvertes avec une « muliba ». Les assistants dansent lentement en s'appuyant sur deux bâtons « bankwainga », comme sur des béquilles.

Après la danse les assistants se séparent; le malade sera guéri.

Ces pratiques sont devenues assez rares dans le territoire de Lubutu. On les connaît encore dans le Sud et aux villages d'Olema (clan Babango) et de Pene Aluta.

Autre version du Butwali :

Il sert à guérir la paralysie et les rhumatismes.

Le patient est conduit en brousse, dans une case où l'on accède par une allée clôturée de baguettes et de bambous qui la cachent aux regards des curieux. De place en place sont des torches allumées.

On montre au patient le batwali : c'est une banane noircie, incrustée sur trois rangs de graines de courge, et piquée sur une baguette de bambou fichée dans le sol.

Le malade est guéri par des incisions sur le ventre, enduites du noir de la banane qui est mélangé de sel.

Se pratique à l'Est de Lubutu et sur la route vers Opienge.

Lukanga.

Le lukanga est une pratique qui sert à guérir les maux de ventre, principalement la constipation.

Le lukanga lui-même est une tige de bambou d'environ 60 cm. de long; en introduisant une extrémité dans un pot rempli d'eau et en soufflant par l'autre bout, on produit un bruit ressemblant au beuglement du buffle.

Le patient doit suivre le régime suivant : le matin, arachides grillées; le soir, de petites bananes, avec ou sans viande. Il est amené ensuite devant un feu où se trouvent cinq arachides, qu'il doit saisir avec les dents. Lorsqu'il a réussi, on fait résonner le lukanga et on lui frotte le ventre avec l'eau du pot.

La vue du lukanga est interdite aux femmes et aux garçons qui n'ont pas encore été circoncis.

Si, malgré l'interdiction, quelqu'un a vu le lukanga, il est tenu de tirer du feu avec la main des bananes encore vertes. Si l'ardeur du feu lui fait lâcher prise, on lui frappe violemment les doigts. Lorsqu'il a réussi à retirer toutes les bananes, on le pique sur tout le corps avec des épines. Le mauvais sort est désormais conjuré.

Kasilemo.

Le kasilemo existe chez les populations de la rive gauche de la Lowa. Il se pratique pour guérir les enfants mâles des maux de tête, d'oreilles, de dents, des rhumes, etc. Ils est interdit aux femmes, qui en ont grand'peur.

A l'extrémité du village, hors de la vue des femmes, est dressé un mât de parasolier dont le sommet est terminé par une fourche à trois branches. A chacune de ces branches pendent des peaux de genette. Le mât est orné de feuilles de kasanze et de matoko.

A proximité du mât est creusé un tunnel; au milieu de celui-ci se trouve du piment (pili-pili), tandis qu'à une de ses extrémités on fait un feu. Pendant qu'un homme active ce feu en soufflant, le garçonnet malade se place à l'autre extrémité et aspire la fumée chargée de senteurs de pili-pili.

Au moment de dresser le mât, on égorge une poule, que l'on fait cuire avec des bananes. Lorsque tous les garçons ont fait les inhalations, ils mangent la poule et les bananes et se dispersent.

Kasia.

Le kasia est une pratique qui existe chez les populations du Sud de la Lova; son but est de guérir la folie. Elle n'est interdite à personne et n'est donc pas esumba.

C'est une danse nocturne, dans laquelle se produit le *kaoli*. Le *kaoli* est un danseur qui revêt un costume en écorce de *soko* (sorte de *mulumba*). Sa tête est recouverte d'une cagoule ne laissant que deux petits trous pour les yeux. Il porte en sautoir un collier de perles; sa ceinture est ornée de peaux de genette et ses chevilles de bracelets de « *sabe* ». Il ressemble fort au « *ndukwu* » de la circoncision. Pendant la danse, il tient dans la main gauche une torche allumée et dans la droite un couteau.

Après la danse, les spectateurs se lavent à la rivière, en y plongeant la tête et en s'aspergeant mutuellement.

Le fou reste assis devant les spectateurs pendant toute la cérémonie. Lorsqu'elle est terminée il remet 5 haches au « *kaoli* ».

6° Conjurations.

Nsubi.

Le *nsubi* existe chez les populations du Sud de la Lova. Il est esumba pour tous ceux dont le père n'est pas mort.

Cette coutume se pratique de la façon suivante :

Lorsqu'un indigène meurt, pour apaiser les démons qui pourraient tracasser le fils du défunt, on nettoie tout d'abord les alentours de sa case, puis on entoure celle-ci d'un cercle de perles, fers, haches, couteaux, etc.

A l'intérieur du cercle sont placés deux lits indigènes. Sur l'un d'eux est assis le fils du défunt. Les anciens viennent danser autour du cercle en chantant « *lundundu kisubisubi ya kuitabira* ». La danse terminée, le fils du défunt tue un bouc et le donne aux vieillards.

Les « *mali* » sont rentrés dans la maison; puis le fils

doit aller jusqu'à l'entrée du village, sans que ses pieds touchent terre. Pour ce faire, on place alternativement devant ses pas les deux lits indigènes sur lesquels il se déplace.

A l'entrée du village il s'arrête et reçoit un trait au kaolin aux chevilles et aux bras. Il peut désormais être sans crainte, les esprits ne viendront pas le hanter.

Au moment de se séparer chaque assistant donne quelque chose aux vieillards.

Il ne faut pas confondre ce « nsubi » avec son homonyme des villages d'Utiakibuli et Utikalusimbu de la rive droite de la Lowa, et dont il est question ci-dessous.

Nsubi des villages Utiakibuli et Utikalusimbu.

Cet autre nsubi est une coutume qui a pour but de donner la chance aux chasseurs.

Son détenteur est le plus vieux du village, le moame (gbega).

Pour le nsubi on dispose une liane en cercle sur le sol et on l'orne de feuilles de kasanze. Aux extrémités des deux diamètres de ce cercle, perpendiculaires l'un à l'autre, on plante un couteau en terre. Sur le côté on allume un feu, de façon que le dispositif ci-dessus se trouve placé sous le vent et soit envahi par la fumée. Chaque participant doit alors changer de couteau avec son vis-à-vis. Lorsque tous les assistants ont accompli ce rite, les habitants du village font des offrandes au moame.

Celui qui irait à la chasse sans avoir accompli le nsubi serait certain de revenir bredouille.

Lorsque le détenteur du nsubi vient à mourir, c'est le plus vieux du village après lui qui lui succède. On réunit alors les vieillards des villages voisins et ils font un repas monstre. Au moment de se séparer, les vieux des villages voisins font une offrande au nouveau détenteur du nsubi.

Ce nsubi n'est pas esumba.